

Matériau protégé par le droit d'auteur



VIVIENNE LORRET

A vous, pour toujours

POÈME

Victoria

Matériau protégé par le droit d'auteur

VIVIENNE LORRET

À vous, pour toujours

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Léa Tozzi

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Figurant régulièrement dans les meilleures ventes d'*USA Today*, Vivienne Lorret adore les romances, son ordinateur rose, son mari et ses deux fils (pas nécessairement dans cet ordre... ça dépend des jours). De sa plume intarissable, elle convertit des litres de thé en mots, pour nous offrir des histoires passionnées au cœur de la Régence anglaise.

Je vous aime tous.

A mes grands-parents, mon père, mes tantes et mes oncles, qui ont partagé leurs histoires autour d'une grande table chaque dimanche et m'ont transmis leur savoir-faire.

« L'amour est aux trois quarts de la curiosité. »

GIACOMO CASANOVA

Chapitre 1

Fin...

Le pouvoir de ce mot ne manquait jamais d'envoûter Calliope Croft.

Retenant un soupir, elle lut une fois encore la dernière page. Peut-être même deux fois. Elle serra ensuite le petit livre contre sa poitrine pour que cette merveilleuse histoire traverse la doublure en fourrure de son manteau et lui atteigne directement le cœur. Le récit était terminé, et pourtant elle avait le sentiment que cette *fin* n'était qu'un commencement bien mérité.

Cette pensée à l'esprit, elle détourna le regard des collines enneigées du Lincolnshire qui déroulaient leurs reliefs par-delà la vitre de la voiture et le posa sur son frère et son épouse, qui somnolaient. Cela faisait maintenant près de six de mois qu'ils étaient mariés. Griffin avait enlacé Delaney qui s'était blottie tout contre lui, dans le creux de son épaule, et il se reposait, la tête posée sur elle.

Si l'on oubliait qu'il ronflait comme un ours et qu'elle avait la bouche grande ouverte, les voir ainsi était assez romantique, à vrai dire.

Un sourire satisfait flotta sur les lèvres de Calliope quand ses yeux tombèrent sur les mains étroitement jointes du jeune couple. Si Griffin était marié et heureux de l'être, c'était à elle seule que le mérite en revenait. Il la remercierait peut-être un jour d'avoir abandonné Delaney au beau milieu d'un orage dans l'intention de précipiter les choses : ces deux-là n'en finissaient pas de se faire la cour. Et tous les grands romans d'amour lui avaient appris qu'il faut traverser un certain nombre d'épreuves avant que les choses ne s'arrangent de la plus belle des façons.

Quel dommage que ces heureux dénouements soient bien trop rares dans la vie réelle !

Après l'avoir passionnément serré contre elle une dernière fois, Calliope rangea son livre dans son sac. Son doigt ganté frôla alors la poche secrète qu'elle avait cousue dans la doublure. L'espace d'un instant, elle resta immobile, hésitant à suivre son impulsion. Était-ce bien raisonnable de prendre ce qu'il y avait à l'intérieur ?

Allons, une dernière fois.

Malheureusement, avec elle, c'était *toujours* la dernière fois. Elle était parvenue durant cinq longues années à garder ce secret et elle avait honte de toutes les *dernières fois* qu'il y avait eues.

Elle sentit son cœur s'emballer. Le sang lui battait aux tempes — si fort que le bruit aurait pu arracher Endymion à son sommeil éternel. Craignant que son frère et sa belle-sœur ne puissent eux aussi l'entendre, elle leur jeta un regard furtif.

Ils dorment encore. Tant mieux.

Elle pouvait sans aucun risque s'offrir ce plaisir, une dernière fois. Rien qu'une.

Le temps de prendre une brève inspiration, elle sortit discrètement son trésor de son sac. Puis elle déplia prudemment le fin parchemin jauni. A force d'être amoureuxment manipulé, il avait fini par ressembler à un morceau de tissu couvert de taches de thé.

Mon amour,

Je suis perdu !

Comment un simple regard peut-il avoir un pouvoir aussi immense ? Oh ! ce n'était même pas un regard, car vous vous êtes aussitôt retournée. Tout ce que j'ai pu voir, c'étaient les tresses noires comme l'ébène qui tombaient en cascade le long de votre nuque à la courbe si élégante. Elles déposaient le plus doux des baisers sur vos épaules. Mes lèvres frémissaient.

Même si je ne connaissais pas votre nom, je suis resté là, pétrifié par une étrange sensation. A cet instant, j'étais pareil à un voyageur apercevant la terre ferme après une vie passée en mer, je refusais de voir les écueils qui se dressaient entre nous. Mon seul désir était de briser cette distance pour être à vos côtés. Je voulais que vous vous retourniez, que vous plongiez votre regard dans le mien et reconnaissiez l'âme qui avait inexplicablement croisé le chemin de la vôtre.

Hélas, avant que cette vague ne m'engloutisse, vous avez offert votre sourire à un autre. La beauté de votre visage, rayonnant de gaieté, a planté en moi le cruel aiguillon de la jalousie. Mais je me suis rapproché, et ce que j'ai vu m'a saisi. Car aucun éclair de passion ne brillait au fond de votre regard. A la place, j'avais face à moi un être qui aspirait à autre chose, mais gardait ce désir soigneusement caché.

Nous sommes pareils, mon amour.

Car c'est bien de l'amour — j'en suis certain. C'est de l'amour, et rien d'autre, qui court dans mes veines quand je pense à vous. Je me sens à la fois inébranlable comme une ancre — et tenu enchaîné par votre main. Vous êtes le fil, le vaisseau, la mer et la lumière qui me guide jusqu'au rivage. Votre nom est maintenant une mélodie qui habite mon cœur — un chant de sirène qui me pousse à m'échouer sur les rochers du mariage. Oui, du mariage !

Vous déclarer ma flamme n'a rien d'évident. Le faire bouleverse ma vie. Mais en commencer une autre avec vous — rien qu'avec vous — apaiserait la mer qui se déchaîne au fond de moi.

Partez à ma recherche, ma chère sirène. Mon amour. Guidez-moi jusqu'à votre rivage, et nous serons unis à jamais.

A vous, pour toujours,

Calliope laissa échapper un soupir. Son cœur s'arrêtait toujours de battre un instant quand elle arrivait au bas de la page.

L'emplacement où se trouvait habituellement toute signature avait été déchiré. Accidentellement ? Intentionnellement ? Elle n'en savait rien. Le parchemin avait beau être usé et noirci (année après année, ses doigts y avaient laissé des marques arrondies), elle espérait toujours découvrir le nom qui aurait dû figurer au bas de cette missive.

Mais à quoi bon espérer ? Combien de fois avait-elle fait un vœu, murmuré dans le noir, en voyant passer une étoile filante ? Au bout du compte, cela ne lui avait pas rendu les cinq dernières années de sa vie.

Dès qu'elle avait reçu cette lettre, elle avait *tout* abandonné pour cet homme. Si elle était tombée amoureuse de lui — peu importait son nom —, c'était à cause des mots qu'il lui avait écrits. Ils avaient éveillé quelque chose en elle. Comme si son âme était un livre ouvert pour la première fois, un livre qui racontait une histoire tirée de ses rêves les plus profonds.

Il y avait, dans les romans qu'elle lisait, une forme de passion qui l'avait toujours fascinée. Mais, encore maintenant, elle ne comprenait pas pourquoi elle avait voulu éprouver aussi ardemment cet amour-là. Comme à son habitude, ses mains tremblèrent quand elle replia la lettre, avant de la ranger dans la poche cachée.

Au même moment, Griffin s'agita et cessa brusquement de ronfler.

Calliope retira aussitôt la main de son sac. Heureusement, son frère n'avait rien vu. Il ne faisait pas attention à elle. Il avait libéré Delaney de son étreinte et jetait à présent un coup d'œil au-dehors, après avoir passé la main sur le carreau pour en chasser la buée.

— Nous approchons de Stampton, dit-il doucement, sans quitter des yeux le paysage. Puisque nous remontons vers l'Ecosse, nous devrions peut-être en profiter pour rendre visite à notre cousine. J'ai reçu une lettre de tante Augusta avant notre départ de Londres : Pamela et Brightwell sont à Fallow Hall.

Brightwell. Il n'était pas seulement le nouveau mari de leur cousine. Il était aussi l'homme qu'elle avait refusé d'épouser cinq ans plus tôt. A cause de cette lettre.

Griffin attendit un instant. Calliope le vit furtivement tourner les yeux vers elle. Il était le seul à connaître l'existence de la lettre. La voix tremblante et entrecoupée de sanglots, elle s'était confiée à lui et lui avait avoué qu'elle ne pouvait absolument pas épouser Brightwell, alors qu'elle aimait quelqu'un d'autre.

Et regarde comment tout cela s'est merveilleusement terminé ! lança une petite voix ironique dans sa tête.

D'un léger hochement de tête, elle l'invita à poursuivre. Si seulement elle pouvait lui donner l'impression qu'entendre le nom de Brightwell ne la dérangeait pas le moins du monde !

— Apparemment, les amis de Brightwell ont récemment pris leurs quartiers à Fallow Hall et les ont invités à séjourner avec eux. Pamela est ainsi au calme, à la campagne, pour sa... *convalescence*, poursuivit Griffin, haussant un sourcil circonspect.

Pamela avait trouvé le moyen de rester alitée pendant plus de deux semaines à cause d'une écharde dans le doigt, incapable de tenir quelque chose toute seule, même avec sa main valide. Elle devait s'imaginer qu'elle était née pour devenir reine. Mais, puisqu'elle n'avait jamais été courtisée par un prince — ni par un duc, un marquis, un comte ou un vicomte —, elle avait décidé de devenir l'épouse d'un baron. Etant donné que Brightwell avait les moyens de satisfaire le moindre de ses caprices, on pouvait vraiment dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Du moins du point de vue de Pamela.

Calliope fit une petite moue.

— L'accident de voiture remonte à plus d'un mois. Et tante Augusta a assuré à notre mère que Pamela en était sortie indemne.

— C'est vrai. Et le médecin le confirme. J'ai également échangé par courrier avec lui.

A ces mots, un étrange sourire flotta sur le visage sévère de Griffin.

— D'après lui, notre cousine est en assez bonne santé pour rentrer chez elle, maintenant qu'elle a recouvré ses capacités mentales.

Ah, elle comprenait mieux la raison de ce sourire. Pamela n'avait pas seulement l'habitude d'être dorlotée : elle était aussi légèrement écervelée.

— Est-ce que ce médecin la connaissait *avant* l'accident ? demanda-t-elle.

— Non.

L'air pince-sans-rire de son frère la fit doucement ricaner.

— Si on se montre suffisamment convaincant, je suis sûre que Pamela pourrait rester partout où elle est bien traitée... pendant un long moment.

— Oui, convint Griffin en opinant. Quoi qu'il en soit, tante Augusta ne peut pas demeurer plus longtemps avec elle. Si j'en crois ce qui est écrit, un horrible molosse a fait subir les pires sévices à ses pékinois adorés, ce qui l'a forcée à repartir sans délai à Springwood House.

Calliope secoua la tête. Tante Augusta avait le don d'exagérer dès qu'il s'agissait de choyer toutes les petites bêtes qu'elle prenait sous son aile. Voilà pourquoi il n'était sans doute pas nécessaire de prendre la nouvelle trop au sérieux. De fait, sa tante l'avait accusée de maltraiter Poppet et Lambkin le jour où elle avait refusé de leur donner un morceau de tarte.

— Sans sa mère pour veiller sur elle, il y a toutes les raisons de croire que Pamela ne restera pas très longtemps dans le Lincolnshire. Elle risque de ne pas avoir beaucoup de distractions en partageant le même toit que son mari et ses amis.

— J'en suis arrivé à la même conclusion, dit Griffin avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

Malheureusement, Calliope en devinait la cause. Son frère gardait un œil sur tous les membres de leur famille. Même avant d'être pressenti pour hériter le titre de comte de leur grand-oncle, Griffin possédait un sens inné de la prévenance et des responsabilités. Et à cet instant, si l'intuition de Calliope était juste, il était partagé entre son obligation d'aller voir comment se portait leur cousine et son envie de lui éviter, à elle, sa sœur, de souffrir.

Même si Brightwell était sans doute un excellent époux pour sa cousine, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser que cet homme aurait pu être son mari. Jusqu'à ce jour, à Bath, cinq ans plus tôt, où elle avait dit « Je ne peux pas » au lieu de « Je le veux ».

Avait-elle pris la bonne décision ? Elle se le demandait souvent depuis.

Après avoir inspiré un grand coup, elle répondit à la question que son frère n'osait pas poser.

— Je n'ai pas vu Pamela depuis son mariage. Ce serait vraiment une bonne chose de profiter que nous soyons dans le Lincolnshire pour faire halte à Fallow Hall.

— Si tu en es sûre...

Il attendit de la voir hocher la tête d'un air convaincu pour poursuivre :

— Dans ce cas, nous n'aurons qu'à faire le voyage demain et nous ne resterons que quelques heures.

L'affaire étant entendue, il se tourna pour déposer un baiser sur les boucles auburn de Delaney.

— Il est l'heure de vous réveiller, madame Croft !

Il susurra ces mots avec tant d'amour que le rouge monta aux joues de Calliope.

Se sentant indiscreète, elle fit mine d'examiner les morceaux de charbon dans la chauffelette en cuivre à leurs pieds. Aucune vague de chaleur ne traversa ses gants de Limerick. Elle ouvrit malgré tout le couvercle : il n'y avait plus à l'intérieur qu'une couche de poussière finement tamisée. Le

couvercle refermé, elle se redressa et se réinstalla confortablement sur son siège. Puis, après avoir disposé la lourde couverture en laine sur ses genoux, elle attrapa le manchon en fourrure à côté d'elle.

De lourds nuages gris voilaient la campagne couverte de neige. Un tel décor aurait dû lui paraître pittoresque, et non pas morne ou désolé. Elle eut pourtant cette impression. L'endroit était morne, désolé... *Solitaire*. De fait, si elle avait été l'héroïne d'un de ses romans favoris, elle aurait aperçu à un moment ou à un autre les ruines d'un château dans le lointain. Mais elle n'était pas dans un roman, et les arbres nus, les buissons décharnés jalonnaient, pareils à des cicatrices, le paysage sillonné d'ornières que traversait la grande route du Nord.

Puisque les groupes d'arbres qui avaient conservé leur feuillage n'invitaient pas à la mélancolie, elle préféra ignorer leur beauté et rester repliée encore un instant sur elle-même. Quand on pensait à des branches enneigées, on s'imaginait naturellement des courses en traîneau... Et comment ne pas se réjouir de fendre l'air vif de l'hiver, tout en sentant des flocons de neige se déposer doucement sur votre visage ?

Elle poussa un soupir qui embua la vitre et lui boucha complètement la vue. Peut-être n'aurait-elle pas dû refuser la demande en mariage de Brightwell. Elle avait toujours apprécié sa compagnie. Quand il avait commencé à lui faire la cour, des années plus tôt, elle avait tout de suite su comment cela allait se terminer.

Tout était la faute de cette lettre ! Et *peut-être* aussi de son caractère, disons, excessivement romantique.

Dire qu'elle aurait pu faire sa vie avec Brightwell ! Au lieu de cela, elle l'avait laissé filer. Alors même qu'elle avait trouvé quelqu'un qui l'aurait accompagnée dans ses courses en traîneau pour le restant de ses jours !

Bien sûr, si elle avait été l'héroïne de son propre roman, elle aurait retrouvé l'auteur de la lettre qui avait ravi son cœur, l'aurait épousé et aurait vécu heureuse pour toujours.

Hélas, sa vie n'avait pas pris ce chemin. Impossible de mettre la main sur l'homme qui lui avait écrit la plus belle lettre qu'elle ait jamais reçue et recevrait sans doute jamais. Au fil des années qu'elle avait passées à le chercher, elle avait dressé dans son journal des listes et des listes où figuraient tous les hommes de la bonne société qui correspondaient à sa description (et même ceux qui n'y correspondaient pas).

Dans son esprit, son bien-aimé si doué pour les lettres d'amour avait :

1. L'âme d'un poète.
2. Un caractère passionné.
3. Un regard où perçait irrésistiblement le désir.
4. L'envie de se marier.

Ou à l'extrême rigueur :

1. De l'encre au bout des doigts.

Elle avait discrètement interrogé chacune de ses sœurs, chaque cavalière, chaque vieille fille et chaque mère. Bizarrement, il y avait eu de nombreux candidats : sans doute avait-elle une vision assez idéaliste de ce monde. Du moins, à cette époque.

Entre-temps, son bien-aimé si doué pour les lettres d'amour en avait écrit à d'autres.

Quand la première de ces lettres dignes de Casanova avait fait son apparition, elle en avait eu le cœur brisé. Six jeunes filles, en tout et pour tout, en avaient reçu. Si elle avait gardé la sienne secrète,

les autres n'en firent rien. Leurs missives furent déclamées au cours de grandes réunions, à grand renfort de soupirs, de coups d'éventail et même de quelques pâmoisons.

Ces autres lettres, Calliope les avait vues de ses propres yeux. Elles n'avaient pas l'intensité bouleversante de celle qu'on lui avait envoyée, mais l'écriture était très reconnaissable : c'était bien la même main qui les avait écrites.

Elle avait compris, à cet instant, que ce Casanova de la bonne société était un séducteur invétéré. Un bourreau des cœurs. Très vite, elle s'était rendue à l'évidence : elle avait été folle de repousser Brightwell.

Elle s'était souvent demandé si, après l'avoir observée de plus près, son correspondant anonyme n'avait finalement pas trouvé son nez trop épaté, ses sourcils trop droits, ses lèvres trop charnues, ses yeux noirs trop inexpressifs. Autant de défauts qu'elle était prête à reconnaître, même si elle avait le sentiment que ses cheveux bruns encadraient joliment son front et que ses oreilles n'étaient pas trop petites. Hélas, ces qualités avaient beau plaider en sa faveur, cela n'aurait rien changé.

Il fallait qu'elle se rende à l'évidence : elle n'avait aucune importance aux yeux de cet homme.

Après cette prise de conscience déchirante, elle avait abandonné l'idée de se chercher un mari. L'amour dont son cœur fragile était empli avait perdu sa douceur pour devenir amer. Par peur de le voir à nouveau réduit en miettes, elle avait renoncé au mariage.

Pourtant, après cinq ans de solitude qui avaient fait d'elle une véritable célibataire, elle rêvait encore de découvrir l'identité de ce mystérieux correspondant. Mais pas de l'épouser.

Hors de question !

Ce qu'elle voulait, c'était démasquer ce misérable en présence de toute la bonne société et le faire payer pour tous les cœurs qu'il avait brisés et toutes les promesses qu'il avait trahies.

Peut-être que l'occasion se présenterait à elle un jour.

* * *

Gabriel Ludlow, vicomte Everhart, se laissa lourdement tomber au milieu des coussins du sofa, la mâchoire serrée. Cette attelle était en train de le rendre fou ! Un mois s'était écoulé depuis que l'os au-dessus de sa cheville s'était cassé. Et il ne savait pas ce qui l'agaçait le plus : la douleur que lui causait en permanence sa blessure ou cet attirail qui le démangeait sans relâche.

Bon sang, il avait besoin d'un autre verre !

Tout en se penchant pour se masser la jambe entre les pièces de bois, il en profita pour répondre au défi que son ami venait tout juste de lui lancer.

— Oubliez ça, Montwood. Il faudrait être fou pour faire un pari avec vous. Vous avez la curieuse manie de gagner quand ça vous arrange.

— C'est vrai, acquiesça Rafe Danvers.

Tandis que la lumière des flammes courait sur ses traits sombres et anguleux, ce dernier leva un doigt du verre qu'il tenait à la main pour le pointer vers l'intéressé.

— Je vous ai trop souvent vu à une table, ajouta-t-il. Je ne jouerai pas non plus avec vous.

Lucan Montwood ignore leurs remarques et jeta le bouchon d'une bouteille neuve dans la cheminée. Allongé par terre, face à l'âtre, le chien gris efflanqué qui avait élu domicile à cet endroit depuis quelques semaines ne broncha même pas.

Levant les sourcils noirs qui surmontaient ses yeux couleur d'ambre, Montwood observa l'étiquette du scotch qu'ils dégustaient. Puis il esquissa lentement un sourire satisfait. Il pouvait : cette bouteille coûtait très cher. Mais Gabriel aimait les belles et bonnes choses.

Son père, l'estimable duc de Heathcoat, le lui reprochait assez ! Il avait même profité de son sermon pour lui rappeler tous les choix inconsidérés qu'il avait faits au cours de son existence. « Ce manque de discipline est indigne de l'héritier d'un duché ! » Une séance de réprimandes loin d'être la première, et Gabriel n'aurait pas dû y prêter plus d'attention qu'aux précédentes. N'était que sa capacité à faire la sourde oreille au meilleur moment semblait l'avoir abandonné, ces derniers temps. Il commençait même à *entendre* son père. *Quelle guigne !*

— Et maintenant, pour fêter le départ de notre hôte, je propose de porter un toast...

— Dieu soit loué, la belle-mère de Brightwell est partie aujourd'hui ! le coupa Danvers.

— ... A Fallow Hall, poursuivit Montwood sans reprendre son souffle, où le gîte est bon marché et les amis pleins aux as !

— Au moins, ses petits monstres ne nous mordront plus les chevilles. Bon débarras !

Danvers posa le bord de son verre contre la bouteille pour se verser un ou deux doigts de scotch supplémentaires. A vrai dire, ils avaient arrêté de compter la quantité d'alcool qu'ils avaient consommée à eux trois. Tout ce qui leur importait, désormais, c'était de verser sans renverser.

Verser sans renverser ? Gabriel leva les yeux vers les moulures qui couraient le long du plafond voûté, au-dessus de sa tête. Ce n'était pas bon signe. Il se mettait toujours à faire des calembours quand il avait trop bu. Il se rappelait pourtant nettement certaines fois où il avait avalé de plus grandes quantités d'alcool sans que ce moment arrive aussi vite.

Tout cela, c'était la faute de la duchesse douairière de Heathcoat, sa grand-mère. Etre constamment sous l'œil inquisiteur du plus terrible dragon de la bonne société l'avait obligé à ne jamais boire plus d'une bouteille. Quelle triste journée, décidément !

Seulement, aurait-il pu agir autrement ? Hélas non. Elle l'avait menacé de demander à son père de lui couper les vivres. *Sans lui laisser un seul shilling !* Enfin, à l'exception des six mille livres qui le faisaient vivre d'année en année. En voilà une sympathique plaisanterie, et venant de sa grand-mère, par-dessus le marché !

Heureusement, maintenant qu'il s'était retiré au milieu des terres sauvages du Lincolnshire, il pouvait de nouveau être lui-même. Il en avait plus qu'assez de s'amender. Surtout quand cela ne menait à rien, si ce n'est à pousser son père à se montrer toujours plus exigeant vis-à-vis de lui.

Il laissa Montwood remplir son verre à ras bord et le leva en clamant :

— A Fallow Hall, où les mariées et les marmots n'auront jamais droit de cité !

Les deux autres crièrent « Hourra ! » et avalèrent une nouvelle gorgée.

Danvers leva son verre un peu trop et perdit l'équilibre. Chancelant, il se laissa tomber dans un fauteuil rembourré derrière lui. Il poussa un petit sifflement admiratif en constatant qu'il n'avait pas renversé une goutte de son scotch.

Gabriel le félicita.

Montwood s'occupa de leur verser une grande rasade à chacun sans faire trembler la bouteille. Etrange...

— Hélas, une femme mariée a déjà élu domicile ici.

— Ce n'est pas de mon fait, se défendit aussitôt Gabriel. Ce ne sera *jamais* de mon fait.

Le soulagement qu'il laissa percer résonna jusqu'au plafond.

— Brightwell est coincé avec ce poids mort. Je me suis simplement montré charitable en proposant à un vieil ami et à son épouse de se reposer un peu.

Dire que le pauvre bougre manquait leur petite soirée...

— Voilà un mois que l'accident de voiture a eu lieu, fit remarquer Danvers.

Ce n'était pas nécessaire de le lui rappeler. Gabriel ne savait que trop bien depuis combien de temps l'accident avait eu lieu *et* depuis combien de temps ses invités s'étaient installés dans l'aile est. Bien trop près de ses appartements privés, en vérité. Voilà pourquoi il passait le plus clair de son temps ici, dans la tour nord.

La salle des cartes était son havre de paix. Les murs étaient ornés de cadres contenant des gravures où figuraient différentes régions du monde qu'il avait visitées ou qu'il lui restait encore à découvrir. Au bout de la pièce, un escalier en colimaçon s'élevait jusqu'à une mezzanine remplie de livres, de récits écrits par des passionnés de voyages, comme lui, ainsi que d'énormes volumes où figuraient des cartes qu'il était impatient d'étudier.

Il songeait ardemment à se lancer dans une nouvelle expédition. Etre sur un bateau, l'horizon face à lui et l'Angleterre derrière lui : voilà ce qui occupait ses pensées. S'il y avait une chose pour laquelle il était doué, c'était bien s'enfuir. Tenir légèrement à distance sa culpabilité et ses responsabilités.

— N'allez pas croire que je veuille entamer notre bonne humeur, lança alors Montwood d'un ton sombre, mais le médecin a estimé que lady Pamela devait rester alitée et au repos complet...

Il toussota.

— ... Jusqu'à ce qu'elle retrouve ses facultés mentales.

Même s'il regrettait qu'on lui rappelle ce détail, Gabriel ne put s'empêcher de rire.

— J'ai beau ne pas connaître lady Pamela depuis très longtemps, elle m'a toujours eu l'air d'avoir une cervelle d'oiseau. Si rester au lit peut l'aider à aller mieux, moi, je sais qu'un autre verre de scotch m'évitera de me faire piéger !

— Bien dit ! acquiesça Danvers, les yeux mi-clos, comme si Socrate venait de prendre la parole.

Montwood plaça son verre vide devant son œil comme s'il s'agissait d'un énorme monocle.

— Ah, voilà un mystère enfin résolu ! Si Everhart ne s'est pas encore marié, c'est parce qu'il attend d'épouser une intellectuelle.

Gabriel fronça les sourcils. Cette conversation lui rappelait trop de souvenirs familiers. A commencer par ce que son père attendait de lui. « Cette vie de bâton de chaise a assez duré. Il est temps pour vous de prendre la place qui vous revient dans la société. Cessez de papillonner, de perdre votre temps à jouer, à voyager et à courir le jupon. Trouvez une jeune fille sensible, fondez un foyer et devenez un adulte responsable. »

Mais à quel prix ? Si c'était pour devenir l'ombre de lui-même, tout comme son père...

— Je ne me marierai jamais !

Il regretta aussitôt la véhémence avec laquelle il avait prononcé cette phrase ; elle risquait d'intriguer ses amis. Mais l'un et l'autre étaient manifestement trop occupés à rire pour remarquer quoi que ce soit.

— Pas si vite ! rétorqua Montwood. Tu es l'héritier du titre. Tu dois te marier.

A force d'apprendre à ne pas se faire taper sur les doigts, Gabriel ne se laissait plus décontenancer par ce genre d'arguments.

— Je laisse cette responsabilité à mon frère cadet ; il saura être l'héritier responsable qu'attend mon père, répondit-il en haussant les épaules.

Clive avait à peine treize ans. Leur père avait donc suffisamment de temps pour lui trouver une femme et en faire le candidat idéal au titre de duc.

Autant garder cela en tête, songea Gabriel, avant de désigner Danvers de son verre.

— Notre ami est le seul d'entre nous à *devoir* se marier. Son père n'a qu'un fils, et c'est lui.

Le sourire de Danvers s'évanouit.

— Mon père n'a aucun titre à me transmettre, ni un nom qui m'assurerait le respect de la bonne société. Contrairement au tien. Par ailleurs, maintenant que ma sœur est mariée à ton cousin, rétorqua-t-il en désignant à son tour Gabriel (comme si la responsabilité de cette union devait être imputée à sa famille !), mes parents auront des ribambelles d'enfants à pouponner. Le premier ne va pas tarder à arriver, d'ailleurs.

A l'annonce de cette joyeuse perspective, un nouveau toast, enthousiaste — et quelque peu moqueur — fut lancé d'une même voix : « A Rathburn, son épouse et son marmot ! »

Avant même que Gabriel ne s'en aperçoive, son verre était vide une fois de plus. Heureusement, Montwood y remédia rapidement. Gabriel s'installa alors plus confortablement encore au fond du sofa, prenant soin de garder sa jambe posée sur un coussin. Il pensa à Hawthorne Manor. Il avait trouvé son cousin vraiment épanoui, lors de sa dernière visite là-bas.

D'un air absent, il se gratta le mollet à travers les pièces de bois.

— Le nœud du mariage est plutôt bien passé autour du cou de Rathburn.

— Pourvu que ça dure ! ajouta Danvers.

Il avait l'air de croire que sa sœur tenait la bride haute à son mari. Dès qu'il s'agissait de protéger sa famille, Danvers devenait une véritable bête sauvage. Mais ceux qui le connaissaient bien savaient qu'il ne montrait les crocs qu'à ses ennemis. Avec le reste du monde, il était aussi avenant que prévenant.

Aussi avenant que prévenant ? Gabriel baissa les yeux sur son verre. Peut-être qu'il devrait vraiment arrêter après celui-ci !

— Je crois me souvenir d'une époque où vous avez dit oui aux liens du mariage, Danvers, lança alors Montwood.

Il glissa au bord de son siège, tendit la bouteille et versa une larme de whiskey dans chacun des verres. Comme s'il voulait les appâter, Danvers et lui, songea Gabriel.

— Hélas, c'est à un riche Américain que votre promise a finalement décidé de passer la corde au cou.

— C'est justement pour cette raison que je ne marierai jamais, rétorqua Danvers, se dressant tant bien que mal sur ses jambes.

Il s'avança vers l'âtre et s'accroupit pour caresser le chien.

— Les femmes sont des chercheuses d'or, pour la plupart.

Le chien secoua la queue pour manifester son approbation.

Gabriel se rappela le jour où Rafe Danvers avait été abandonné au pied de l'autel. Sa fiancée avait jeté son dévolu sur un négociant en fourrures des anciennes colonies avant de franchir l'océan. Montwood n'aurait pas dû rouvrir cette blessure.

— C'est ma foi vrai, lâcha celui-ci en remplissant son verre à ras bord. Je vous propose de prêter serment de fidélité au célibat.

— En voilà une bonne idée ! s'exclama Danvers, s'agrippant au manteau de la cheminée pour pouvoir se lever.

Ainsi encouragé, Montwood, ce charmeur de serpents aux yeux couleur d'ambre, leva son verre bien haut.

— Ne laissons aucune femme briser nos vœux.

Tous trois burent à cette idée.

— Laissons-les rêver après notre — ou plutôt *votre* — fortune, corrigea-t-il, les désignant Danvers et lui. Elles n'auront qu'à faire le pied de grue sur le pas de la porte de ce grand édifice.

— A Fallow Hall !

L'un de leurs amis, lord Knightswold, avait mis la main sur cette propriété (et bien d'autres) en gagnant toutes sortes de paris au fil des ans. Son récent mariage lui ayant donné envie de fonder une famille, il n'avait pas souhaité garder une propriété dont le nom évoquait, en anglais, les daims qui habitaient ces terres, mais était également synonyme d'infertilité. Voilà pourquoi il leur avait proposé de la leur louer contre une somme modique. Mieux : il les avait encouragés à l'acheter. Mais, pour le moment, Danvers et Montwood semblaient se satisfaire d'une situation transitoire.

— Histoire de rendre la chose plus amusante, nous allons même faire un pari.

Montwood était pour le moins bavard, ce soir-là. Cela ne lui ressemblait pas. Il était généralement plus réservé quand on ne lui demandait pas de se donner en spectacle devant un public.

— Le premier de nous trois qui se mariera devra payer une grosse amende !

— Aux amendes ! lança Danvers en avalant le fond d'un autre verre.

— Grosse comment ?

Gabriel fronça les sourcils. Il était évidemment certain d'avoir posé cette question, mais le ton sceptique et presque *austère* qui perçait dans sa voix le poussa à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il s'attendait à voir son père sur le pas de la porte. Il secoua la tête pour dissiper l'écho qui résonnait à ses oreilles. Malgré tout, la façon dont Montwood semblait ramener la conversation à ces histoires de paris ne lui disait rien de bon...

— Suffisamment pour qu'elle soit mémorable, répondit son ami avec un sourire de tartuffe. Suffisamment pour qu'elle soit... *irrésistible*. Après tout, ce ne serait pas un vrai pari si nous ne nous tendions pas des pièges les uns aux autres.

A ces mots, le regard sombre de Danvers sembla soudain s'éclaircir.

— Pour que nous allions jusqu'à nous tendre des pièges, il faudrait que ce soit une somme astronomique, fit-il remarquer.

Manifestement, il n'avait pas l'air opposé à cette idée. Et pour cause : chacun d'eux savait qu'il donnerait sa jambe droite pour acheter un domaine qu'il convoitait depuis des années.

— Tu aurais de quoi acheter Greyson Park, mon cher, dit Montwood.

On reconnaissait bien là ce charme persuasif qui lui avait permis de garder les faveurs de la bonne société même si sa famille l'avait renié sans lui laisser le moindre sou.

— Gabriel, lui, aurait de quoi acheter... eh bien, son dernier caprice, quel qu'il soit.

Gabriel reçut cette pique sans broncher. Il ne s'y attendait pas. Cela dit, pourquoi se sentait-il blessé ? Il n'avait rien fait pour se débarrasser de cette image de *voyageur sans but* qui lui collait à la peau. Quoi qu'il en soit, il se sentit forcé de rendre à Montwood la monnaie de sa pièce.

— Et toi, tu aurais de quoi rembourser la dette mystérieuse dont tu ne parles jamais.

Montwood eut un bref sourire, plus carnassier que charmeur.

— Tout juste.

Gabriel sentit alors qu'il valait mieux sonder les eaux troubles où ils venaient brusquement tous les trois de plonger.

— Disons... mille livres ?

— Quelle somme mesquine ! s'exclama Montwood. Connaissant les richesses indécentes que vous possédez tous les deux, je refuse de parier moins de cinq fois cette somme.

— Cinq mille livres, ça ne te suffit pas ? C'est ce que je gagne en une année.

Danvers éclata de rire, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, puis esquissa une révérence tout en distinction.

— Son Altesse daignerait-elle parier *dix fois* cette somme ?

— Voilà qui me semble parfait. Dix mille livres, c'est une fort coquette somme, commenta Montwood, tandis qu'une lueur sournoise traversait son regard. Cela dit, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Nous avons tous juré de ne pas nous marier.

Jamais. Jusqu'à ce moment précis, Gabriel n'avait pas véritablement saisi tout ce qu'impliquait ce mot.

Il s'éclaircit la gorge et ajouta :

— Fixer une limite dans le temps rendrait peut-être ce pari plus intéressant. Disons... un an ?

— De mieux en mieux ! répliqua Montwood.

Il posa son verre sur une table basse, se leva et tendit la main.

— Dans ce cas, l'affaire est entendue.

— Peut-être faudrait-il mettre certaines choses au point. Il y a beaucoup d'argent en jeu, après tout, intervint Danvers.

Il parut plus sobre dès l'instant où il passa la main dans ses cheveux bruns indisciplinés.

— Soyons clairs : pendant les douze prochains mois, chacun de nous va tenter de rester célibataire coûte que coûte.

— Rien de plus simple, non ? lança Montwood d'un hochement de tête avant de retirer sa main, pourtant prête à saisir celle de Danvers.

S'il y avait bien une chose que Gabriel avait apprise tout au long de ses années d'amitié avec Montwood, c'était qu'il connaissait *toutes* les règles à l'avance.

— Théoriquement, deux d'entre nous devront donner cinq mille livres chacun à celui qui restera le dernier célibataire. C'est exact ?

— D'un point de vue *théorique*, c'est intéressant, répondit Montwood.

A son sourire, on sentait qu'il était prêt à relever le défi.

— Cela dit, la question financière a été réglée.

— Même si *un seul* célibataire doit sortir vainqueur de ce pari, je ne trouve pas très équitable que *les deux autres* ne gagnent rien, ajouta Danvers.

Montwood se caressa le menton.

— C'est tout à fait vrai. A la fin des douze mois, les gagnants devraient se partager les gains. Par conséquent, celui qui serait le seul à perdre devrait payer dix mille livres. Perdre une telle somme... Voilà qui va corser notre affaire, non ?

Sans aucun doute.

— Il va sans dire, poursuivit-il, qu'il sera interdit de se fiancer ou de s'engager au cours de cette période. Pas question non plus d'avoir une aventure qui détruirait la réputation de la femme

concernée. Ce qui exclut les débutantes, les célibataires de longue date ou les religieuses cloîtrées.

Cette dernière précision les fit glousser.

— Et si nous nous sommes fiancés avant ce pari ?

Gabriel jeta un regard appuyé en direction de Danvers, mais c'était surtout à lui que cette question s'adressait. Ses amis ignoraient qu'il avait pu faire beaucoup de bêtises dans sa jeunesse. Cinq ans plus tôt, il était tombé amoureux au premier regard. Ou, plutôt, c'était ce qu'il s'était *imaginé*.

Mais était-il vraiment *tombé* amoureux ? Non, car il ne s'agissait pas d'une simple chute : ce qui s'était passé avait été bien plus dur. Il avait été englouti. La terre s'était dérobée sous ses pieds, et il avait été entraîné au fond d'un précipice, encore et encore. Et puis, une nuit, comme enivré d'avoir tant pensé à elle, il lui avait écrit une lettre pour la demander en mariage.

Si cette femme l'avait gardée — et si d'aventure la missive venait à refaire surface —, alors il risquait de perdre bien plus que sa fortune. Ce à quoi ressemblait sa vie prendrait fin.

Il songea soudain à sa grand-mère. Elle était très attachée à la dignité. Peut-être avait-il l'esprit rongé par la culpabilité après tout ce qu'il avait fait ces derniers temps. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait pas la décevoir une fois de plus. Il l'aimait tellement !

Une dette de dix mille livres ? Voilà qui risquait fort de faire scandale et d'apparaître comme un manque de dignité !

Mais s'il gagnait ? Avec une somme pareille, il pourrait financer une nouvelle expédition.

— Dans la mesure où la fiancée de Danvers a épousé quelqu'un d'autre, leur promesse de mariage est nulle et non avenue. Ce serait différent si elle n'était pas encore mariée, répliqua Montwood d'un ton désinvolte.

Gabriel vit alors ses yeux se fixer sur lui.

— Mais... peut-être que tu parles pour toi ? Dis-nous la vérité : est-ce qu'une intellectuelle de Londres a mis à mal le petit univers insouciant que tu t'es si patiemment créé ?

S'il voulait révéler l'existence de cette demande en mariage et faire le tour de la question, c'était le moment ou jamais de prendre la parole. Néanmoins, rien ne l'obligeait à le faire. De toute évidence, il ne risquait pas de croiser de nouveau la route de miss Calliope Croft — sans compter qu'elle avait peu de chances de découvrir qu'il était l'auteur de cette lettre. Par conséquent, inutile de satisfaire la curiosité dévorante de ses amis.

— Bien sûr que non ! répondit-il.

— Alors, il me semble que nous sommes tous d'accord, gentlemen, conclut Montwood en souriant.

Gabriel tendit la main le premier. Aucune inquiétude à avoir : tout irait bien.

Chapitre 2

La voiture tressauta, arrachant Calliope à sa lecture. Derrière la vitre, le paysage se troubla brusquement, puis retrouva rapidement son apparence normale. Sans doute avaient-ils roulé sur un nid-de-poule. Heureusement, la voiture poursuivit sa route vers Fallow Hall sans encombre.

Face à elle, Griffin avait poussé la lucarne derrière lui à l'aide de son bâton de marche pour parler au cocher. Au même instant, Delaney se réveilla d'un nouveau somme. Ses cheveux auburn étaient tout ébouriffés.

— Je n'arrive pas à croire que je me suis encore endormie, dit-elle en bâillant. Je suis vraiment la dernière personne avec qui il faut voyager. Calliope, pardonnez-moi. Je vous ai pourtant promis une aventure plus palpitante que ce qui attend mes sœurs et les vôtres à Bath. Mais jusqu'ici je n'ai pas tenu ma promesse.

— Soyez sans crainte, je vis déjà une grande aventure. Je ne suis jamais allée en Ecosse, je n'avais même jamais emprunté la route qui y conduit, répondit Calliope en la rassurant d'un petit signe de tête. J'aurai plein de choses à leur raconter, quand je leur écrirai.

Même si tout le monde avait passé le trajet à dormir, elle se félicitait d'avoir accepté ce voyage plutôt que de rentrer à Bath. Et pour cause : cette ville lui rappelait en permanence qu'elle avait décliné la demande en mariage de Brightwell.

Parfois, la fin de quelque chose n'est pas forcément l'heureux prélude à un nouveau départ, autant ne pas l'oublier.

— Par ailleurs, poursuivit-elle, je peux ainsi informer mes sœurs que Griffin est un horrible ronfleur. Nous allons pouvoir rire et nous moquer de lui jusqu'à la fin de ses jours, et ça n'a pas de prix !

— C'est vrai qu'il ronfle comme un ours, répliqua Delaney en partant dans un grand éclat de rire.

Ses yeux d'un bleu profond brillèrent de malice. Elle écarta du bout des doigts une boucle rebelle de ses joues éclatantes.

— Ce n'est pas si désagréable, cela dit. S'il m'arrivait de passer devant sa grotte un jour d'hiver comme celui-ci, entendre ce bruit me rassurerait. J'aurais la certitude d'être en sécurité.

Au même instant, Griffin referma la lucarne et fit mine d'être outré par ce qu'il venait d'entendre :

— Tu as osé t'en prendre à un ours en train d'hiberner ? Tu vas payer pour cet affront !

Ni une ni deux, il se pencha vers elle pour la chatouiller, mais s'arrêta subitement et baissa les

yeux vers son ventre. Un sourire resplendissant métamorphosa alors sa physionomie : jamais Calliope n'avait vu une telle expression se peindre sur la figure de son frère. Au lieu de taquiner Delaney, il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Mais rien ne presse. Si tu dors tellement ces derniers temps, c'est peut-être pour une bonne raison...

Le visage de Delaney s'illumina à son tour, et elle posa sa main libre à la hauteur de son nombril avant d'adresser un grand sourire à Calliope. Cela ne pouvait dire qu'une chose...

Un bébé ?

— Nous n'en sommes pas encore sûrs, dit Delaney, comme si elle avait deviné sa question. Je sais combien cette nouvelle ferait plaisir à votre mère et à votre père. Mais pour le moment j'aimerais que cela reste un secret entre nous.

— Bien sûr.

Calliope hocha la tête, sourit, puis hocha la tête à nouveau. *Voilà un début idéal.*

— Je me dois tout de même de préciser que notre mère serait la femme la plus heureuse que l'humanité ait jamais connue si elle pouvait avoir un petit-fils ou une petite-fille *avant* sa sœur cadette, notre tante Augusta.

Tout le monde éclata de rire. C'était la pure vérité.

Au même instant, une image surgit dans l'esprit vagabond de Calliope : elle s'imagina en train de dorloter un petit être adorable et de lui faire la lecture. Cette vision la remplit d'une telle joie qu'elle commença à songer aux livres qui figureraient dans la bibliothèque de son enfant. Mais, à vrai dire, cela faisait des années qu'elle avait mis de côté cette liste — une liste qui n'avait pas toujours été destinée à l'une de ses nièces ou l'un de ses neveux...

Soudain, la voix de Griffin la tira de ses pensées.

— Calliope...

Elle détourna le regard de la fenêtre embuée. Son frère était sorti de la berline et lui offrait le bras pour l'aider à descendre. Elle cligna des yeux et se passa la main sur le visage.

— Nous sommes déjà arrivés à Fallow Hall ?

Dire qu'ils discutaient du futur bébé encore un instant plus tôt ! Comment avaient-ils pu faire aussi vite ?

— Tu t'es laissé entraîner dans tes rêveries, une fois de plus.

Elle fronça les sourcils. A une époque, sa mère jugeait qu'elle avait l'air littéralement *ensorcelée*. C'était avant qu'un médecin l'informe qu'elle avait tout simplement l'habitude de rêver tout éveillée.

Elle secoua la tête.

— Non, c'est la faute de cette longue journée de voyage et de ce froid dans le fond de l'air.

A peine descendue de la voiture, elle s'arrêta net. A quelques mètres de là, sur le perron en pierre, se tenait lord Brightwell en personne. Ses traits pâles et sa tenue juraient avec la porte sombre derrière lui. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était à la collation organisée le lendemain de son mariage avec Pamela.

— Brightwell ! lança Griffin. Quel plaisir de vous revoir ! J'espère que notre visite surprise ne vous dérange pas.

Le temps de chasser une poussière tombée sur sa redingote, Brightwell fit un signe à Griffin et Delaney.

— Nos hôtes vont trouver que vous arrivez au meilleur moment, j'en suis certain, répondit-il.

Calliope battit des paupières. Les hôtes en question étaient les trois aristocrates qui louaient Fallow Hall. Elle savait peu de chose sur Rafe Danvers ou lord Lucan Montwood. Quant à lord Everhart... Jadis, elle avait fait partie du même cercle d'amis que lui, mais les choses avaient brusquement tourné court. De fait, ce dernier avait cessé de la fréquenter la nuit où elle avait décliné la demande en mariage de Brightwell.

— Danvers dit que votre berline est endommagée, ajouta-t-il, désignant ce dernier.

Tout près de là, Danvers s'entretenait en effet avec le cocher, tout en examinant la roue de leur voiture.

— J'espère pour vous que nous pourrons facilement la réparer. Mais j'espère aussi que ma femme pourra profiter de votre présence un peu plus longtemps.

A ces mots, il jeta un coup d'œil en direction de Calliope. On aurait dit alors que le souvenir de son refus était comme un corps vivant, mobile, venu se glisser entre eux. La main agrippée à la poignée de son sac, elle sentit la tension qui lui innervait les muscles remonter le long de ses bras et atteindre la base de sa nuque.

— Miss Croft, dit Brightwell avec son beau sourire de toujours. Quelle surprise de vous voir aux côtés de nos deux voyageurs ! Voilà une nouvelle qui va ravir votre cousine.

— Merci, Brightwell, répondit-elle, avant de marquer une pause.

Autant ne pas se montrer trop familière avec lui.

— *Lord* Brightwell, corrigea-t-elle.

Des années plus tôt, elle l'aurait simplement appelé *Brightwell*. Ils avaient été amis. Et dans leur cercle d'intimes personne ne s'encombrait de ce genre de tournures cérémonieuses. Hélas, elle ne pouvait plus lui parler comme autrefois. Préciser son titre l'aida à se rappeler le choix qu'elle avait fait.

Car elle avait choisi de lui dire non à cause d'une lettre, une lettre qui lui avait brisé le cœur.

* * *

Une goutte de sueur tomba du sourcil de Gabriel alors qu'il atteignait le sommet de l'escalier en colimaçon. S'il avait su que grimper une volée de marches en sautant à cloche-pied nécessitait autant d'adresse et d'effort, il aurait commencé à pratiquer cet exercice des années plus tôt, pour se maintenir en forme. Apparemment, ni l'escrime ni la boxe n'aidaient à sauter à cloche-pied. Il éprouva soudain un certain respect pour sa demi-sœur cadette, Raena, qui avait le chic pour bondir d'une pièce à l'autre comme un cabri — tant qu'elle ne se faisait pas pincer par sa mère, la belle-mère de Gabriel.

— Il suffit que vous quittiez la ville quelques mois pour que vous vous ramollissiez, à ce que je vois !

Une voix familière venait de résonner depuis la porte grande ouverte de la salle des cartes. Mais ce n'était ni Montwood ni Danvers. Ce devait être plutôt une hallucination... Gabriel tourna la tête et jeta un coup d'œil en bas.

— Croft ?

— En chair et en os ! répondit Griffin Croft. La dernière fois que nous nous sommes croisés au Gentleman Jackson's, vous m'avez battu comme plâtre. Je me suis dit que je pourrais vous rendre la

pareille en venant vous voir au débotté.

— C'est réussi.

Gabriel se retourna pour redescendre, une marche après l'autre. Croft et lui étaient des connaissances plutôt que des amis. En fait, c'était la toute première fois qu'ils se rendaient ce genre de politesses. On ne se lie pas d'amitié avec la personne qui vous a fait du chantage et menacé de vous tuer.

En règle générale, Gabriel n'était pas superstitieux de nature. Mais, après le pari qu'il avait pris la veille au soir dans un excès de boisson — alors qu'il pensait justement à la sœur de Croft —, il commençait à avoir des doutes. N'aurait-il pas dû être plus méfiant ?

Malgré tout, il y avait une raison tout à fait évidente à cette visite.

— J'imagine que vous êtes venu voir comment se porte votre cousine ?

Croft fit un geste nonchalant tout en pénétrant dans la pièce.

— Puisque nous faisons route pour l'Ecosse, j'aurais manqué à tous mes devoirs si je n'avais pas, au moins... caressé cette idée. Même si, connaissant ma cousine, je devrais plutôt vous demander comment se porte Fallow Hall.

Nous. Voilà tout ce que Gabriel entendit. Il sentit son corps se glacer. Croft faisait-il uniquement allusion à sa femme et lui ? Ou voyageait-il également avec une ou plusieurs de ses sœurs ?

Le visage amusé de Griffin Croft s'assombrit subitement.

— Eh bien, ça m'a l'air grave, cette jambe cassée ! Vous êtes tout pâle.

Voyant qu'il faisait mine de s'approcher pour lui offrir son aide, Gabriel le repoussa d'un geste de la main.

— Ce n'est rien. Je devrais pouvoir enlever l'attelle d'ici une quinzaine de jours.

Afin de montrer que tout allait bien, il descendit l'avant-dernier virage. La semelle de sa botte résonnait chaque fois qu'il posait le pied sur les marches en acier.

— Alors, comme ça, vous êtes venu avec votre épouse ?

Croft s'apprêtait à répondre, mais Danvers fit irruption dans la pièce.

— Je suis allé dire à Montwood que nous avons des invités, mais il a disparu, une fois de plus.

— Il a le chic pour faire ça dès que je suis dans les parages, répondit Croft. Et, de mon point de vue, c'est une habitude qu'il devrait garder.

— Vous n'êtes pas le premier à le penser, s'esclaffa Danvers. Manifestement, Montwood collectionne les marques de mépris comme d'autres collectionnent les tabatières.

Là-dessus, il se dirigea vers le buffet en ébène et versa une larme de whiskey irlandais dans trois verres.

— Mais, l'un dans l'autre, ce n'est pas un mauvais bougre.

Croft accepta le verre qu'on lui tendait avec une courbette.

— Tu ne dirais peut-être la même chose s'il avait menacé de s'enfuir avec ta femme.

— Alors, je n'aurai jamais à m'inquiéter !

Là-dessus, Danvers posa le troisième verre sur la table ovale devant le sofa et désigna Gabriel d'un mouvement de tête.

— Ni Everhart, j'imagine.

— Exact, acquiesça Gabriel.

Il sentit aussitôt sa bouche devenir aussi sèche qu'un parchemin. Pas de doute : il avait bien besoin d'un remontant. Seulement, pouvait-il compter sur sa jambe valide pour descendre les deux

dernières marches et traverser la pièce pour atteindre son verre ? Rien n'était moins sûr... Malheureusement, c'était là-bas qu'il avait laissé sa canne.

Croft but d'un trait le contenu de son verre et lança :

— Gentlemen, ma curiosité est piquée par votre assurance.

— D'aucuns pourraient dire qu'il s'agit là d'un serment. Alors que d'autres..., ajouta Danvers en retournant vers le buffet, pourraient dire qu'il s'agit d'un pari.

— Ne me dites pas que vous avez misé tout votre argent sur le même numéro ? Pas avec Montwood en face de vous !

En une phrase, Croft avait mis le doigt sur le fond du problème. Son regard passa de Danvers à Gabriel, puis il secoua la tête et s'esclaffa :

— J'espère pour vous que c'était une petite somme !

Danvers haussa les épaules.

— Ce n'est pas un jeu où les dés sont pipés : il n'y a donc aucun risque. Tout se résume à un choix : oui ou non.

Croft secoua de nouveau la tête.

— C'est la même chose quand vous choisissez de prendre votre respiration, je suppose ? Oui, je respire — non, je ne respire pas...

Gabriel déglutit. Difficilement.

Il comprenait exactement ce que voulait dire Croft. L'amour qu'il avait éprouvé l'avait tellement fait souffrir ! C'était comme si on ne lui avait pas laissé le choix. Ou, du moins, se l'était-il *imaginé* à l'époque. Heureusement, il n'avait aucune raison de s'inquiéter : il n'était pas près de faire à nouveau pareille bêtise ! L'intervention de Croft l'avait aidé à dresser ce constat, cinq ans plus tôt.

Calliope et lui étaient à Vauxhall Gardens pour une promenade nocturne. Croft, Brightwell et leur petit cercle d'amis étaient également de la partie. Quand des feux d'artifice avaient attiré l'attention du groupe, Croft l'avait pris à part, et ils s'étaient écartés des autres. « Vous avez blessé ma sœur, Everhart. Je pourrais vous tuer pour ça, lui avait-il soufflé d'une voix menaçante. Si quelqu'un s'en prend à ma famille, je le lui fais payer très cher. »

Gabriel se souvint d'avoir fait, involontairement, un pas en arrière. « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, monsieur. »

« Je parle de cette lettre. Oui, de *cette* lettre ! » Croft l'avait saisi à la gorge. « Si vous pensiez qu'oublier de signer allait m'empêcher de découvrir votre identité, vous vous êtes trompé. Si vous avez rendu ses sentiments plus forts, c'est uniquement pour les manipuler, tout comme vous l'avez fait avec les autres jeunes femmes à qui vous avez écrit. Avec ce que je sais, je pourrais vous faire arrêter pour cette odieuse tentative de suborner une innocente. Vous porteriez votre condamnation comme une marque au fer rouge pendant le restant de vos jours. Voulez-vous infliger une humiliation supplémentaire à votre père et votre grand-mère ? C'est ce que vous avez choisi de faire ? »

« Pour me rattraper... je pourrais l'épouser », avait répondu Gabriel dans un souffle, la gorge serrée. C'était de la folie : il n'avait pas vraiment conscience de ce qu'il disait. Il venait tout bonnement de proposer d'échanger une façon de mourir contre une autre.

« Pour que ma sœur épouse un homme qui pourrait si facilement jouer avec ses émotions ? Jamais ! avait alors déclaré Croft en resserrant son emprise. Vous allez cesser d'écrire ces lettres et de voir ma sœur. »

Les années avaient passé, mais il se sentait toujours frémir à la seule évocation de ce souvenir.

Il glissa mécaniquement un doigt sous sa cravate et tenta de la desserrer. Mais comment faire, alors que l'homme qui connaissait son secret se trouvait dans la même pièce ?

— En parlant de mariage — le *vôtre*, bien entendu —, vous êtes cordialement invités à passer quelque temps ici avant de reprendre votre voyage, votre épouse et vous.

— Si vous acceptez de nous accueillir, je vous en remercie, répondit courtoisement Croft. La roue de notre voiture doit être réparée, et cela risque de prendre quelques heures.

Gabriel se détendit légèrement. Il n'avait aucune inquiétude à avoir : Calliope Croft ne faisait pas partie du voyage. Et pour cause : il avait entendu la mère de lady Brightwell dire avant son départ que toute sa famille se rendait à Bath. De toute évidence, tous ses membres, à l'exception de celui qui se tenait face à lui en ce moment même, étaient loin, *très* loin de Fallow Hall.

Une nouvelle qui allait lui redonner du cœur au ventre, songea-t-il avant de descendre en clopinant les dernières marches.

— Ma sœur est là, elle aussi, ajouta nonchalamment Croft, posant son verre vide sur la table tout près de lui.

A ces mots, Gabriel se sentit déraper. Le talon de sa botte manqua le bord de la marche et le fit basculer en arrière. L'escalier étant très raide, il ne tomba heureusement pas de très haut. Quoi qu'il en soit, il heurta bruyamment les marches en acier, ce qui lui arracha un violent grognement de douleur.

Danvers le fixa, la bouche grande ouverte et l'air choqué. Il ne se montrait pas aussi maladroit, d'ordinaire, mais avec une jambe cassée... Tout de même, ce grand escogriffe aurait pu lui porter secours !

Finalement, c'est Croft qui s'avança et, sans perdre une seconde, lui tendit la main.

— Tenez-vous à moi. Je vais vous accompagner jusqu'au sofa, si vous le voulez bien, dit-il, passant d'office son bras par-dessus son épaule.

Difficile de ne pas trouver pour le moins... troublante une telle familiarité. Dire qu'ils avaient été avant tout *sparring partners* — unis par une histoire sordide qui plus est...

Se retrouver sur un ring face à Croft avait été assez étrange, songea Gabriel. Pourtant, il avait considéré ces séances hebdomadaires — où il laissait Croft le battre comme plâtre — comme une sorte de pénitence.

— Vous devez avoir eu un moment de faiblesse, déclara ce dernier.

Ce genre de remarques provocatrices lui ressemblait tout à fait. Croft voulait lui rappeler quelle était sa place, cela ne faisait aucun doute.

— A l'époque, vous n'arriviez jamais à prendre l'avantage sur moi, Everhart.

Gabriel aurait voulu lui envoyer une pique en retour, mais ce que Croft venait d'annoncer l'avait troublé.

— Votre sœur, vous dites ?

Rappeler de pareilles évidences était encore pire que de faire des calembours quand il était éméché. Il aurait tout aussi bien pu demander : « Laquelle ? » et énumérer leurs prénoms. Néanmoins, il y avait une chance pour ce ne soit pas *Calliope*...

Lorsqu'ils se trouvèrent à l'autre bout de la pièce, Croft retira son bras et s'écarta.

— Oui. Je crois que vous vous êtes rencontrés, dit-il comme s'il s'adressait à Danvers, mais c'était il y a bien longtemps.

Décidément, cet homme avait un goût pour la torture ! Au prix d'un effort surhumain, Gabriel

résista à l'envie de crier : « DITES DE QUI IL S'AGIT, BON SANG ! » et se pencha vers son verre, posé sur la table.

— Ah oui ? Il y a bien longtemps ? Alors, c'était sûrement...

— Ma sœur aînée, Calliope.

Croft jeta un regard glacial dans sa direction. Pas de doute : c'était un avertissement.

— Puisque nous parlons d'elle, je crois qu'il est temps de la libérer de sa mission de garde-malade. Je vous verrai au dîner, gentlemen.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il lança soudain avant de partir :

— Juste une chose, Everhart : Fallow Hall est une immense propriété, et quelqu'un dans votre état doit avoir du mal à suivre ses invités. Surtout, ne vous dérangez pas pour nous. Nous serions *impardonnables* si vous étiez victime d'une blessure qui vous laisserait *une cicatrice à vie* à cause de nous.

Il quitta la pièce, mais sa menace resta, planant dans l'air. Gabriel sentit sa main trembler. Des vaguelettes troublèrent la surface du liquide ambré dans le fond de son verre. Calliope était ici, à Fallow Hall ? Le destin prenait plaisir à le tourmenter, cela ne faisait aucun doute.

— Je ne vous ai jamais vu rester pétrifié ou manquer de repartie, dit alors Danvers en lui jetant un regard appuyé.

Trop appuyé.

— Vous n'auriez pourtant eu aucun mal à répondre à l'insulte de Croft. Mais vous n'avez rien fait. Vous êtes resté muet comme une carpe. Et, quand vous avez cessé de l'être, c'est pour vous intéresser à...

Gabriel haussa un sourcil. Son ami marqua une pause et l'étudia attentivement. Peu à peu, le coin de sa bouche se releva.

— A l'identité de ses compagnons de voyage. Hum... Vous êtes bien pâle, mon ami, comme un homme qui aurait un poids sur la conscience.

Gabriel connaissait ce regard — ce regard qui voulait dire : « Je sais que vous avez un atout caché dans votre manche. » Vite, il fallait qu'il le détrompe pour faire disparaître cette lueur inquisitrice au fond de ses yeux.

— Simplement comme un homme qui a bu plus que de raison ces derniers soirs.

— Ou qui va peut-être perdre une coquette somme d'argent, répondit Danvers avec un petit sourire.

— Vous vous mettez à parler comme Montwood. Votre cupidité vous pousse à imaginer des choses qui n'existent pas.

Sa voix avait retrouvé un ton austère qui le fit presque grimacer.

— Je ne vous aurais jamais cru capable de vous retourner contre moi.

— Je ne vous aurais jamais cru capable de me faciliter autant la tâche, répliqua Danvers.

Il quitta la pièce en poussant un rire graveleux qui résonna derrière lui.

Gabriel exhala un soupir. L'arrivée des Croft l'avait pris au dépourvu. S'il y avait été préparé, il n'aurait jamais rien laissé paraître de son trouble. Désormais, il devait montrer qu'il était tout à fait serein : c'était la seule chose qu'il lui restait à faire. Puisqu'il réussissait chaque jour à donner le change, il n'aurait aucun mal à y parvenir le temps d'une soirée.

Leurs invités repartiraient dès le lendemain, et lui aurait la certitude d'avoir sauvé ses dix mille livres — et sa vie.

Chapitre 3

— Un morceau de pain, s'il vous plaît, ma cousine, demanda Pamela d'une voix faible et tremblante. Sans la croûte, je préfère. Un petit morceau seulement, juste assez large pour qu'il tienne sur ma langue. Et si vous pouviez le beurrer sur les deux côtés, cela me ferait vraiment très plaisir.

Calliope retint un soupir. Dire qu'elle s'était *portée volontaire* pour tenir compagnie à sa cousine, tandis que les autres dînaient ! Et pour cause : elle n'avait aucune envie de se retrouver assise en face de Brightwell.

Jusqu'ici, tout ce qu'elle était parvenue à faire depuis une heure, c'était de servir un peu de bouillon à sa cousine. Comme il était d'abord « un tout petit peu trop chaud », elle avait soufflé dessus. Hélas, il était devenu « un petit peu trop froid ». L'intérieur des tranches de pain était trop mou et l'extérieur, trop sec. Le vin trop doux. Le fromage trop salé. La tarte trop friable.

— Bien sûr, répondit-elle avec un sourire crispé. Le pain ne se mange pas sans beurre !

La reine Pamela trônait assise sur son lit, calée contre un tas d'oreillers recouverts de soie, du même rose que les rubans qui s'agitaient au bout de ses tresses blondes. Tout ce qui l'entourait avait été manifestement choisi pour son confort — un couvre-lit en velours couleur lie-de-vin, des courtines en brocart assorties attachées à chaque colonne du baldaquin, de somptueuses fourrures enroulées autour de ses pieds, du vin chaud versé dans un gobelet en étain posé sur un guéridon, un feu qui brûlait doucement dans l'âtre et, exposé sur le manteau de la cheminée, un tableau représentant des agneaux à la laine blanche et duveteuse gambadant à flanc de colline.

Malgré tout, Pamela n'était toujours pas satisfaite. Le nouveau soupir qu'elle poussa en fut la preuve.

— Il est tout à fait regrettable que la femme de chambre ait été réquisitionnée pour le dîner ! Entendre un peu de harpe me ferait pourtant le plus grand bien. Cela m'aide à me détendre.

Calliope se raidit. Une harpe dorée trônait dans un coin de la chambre, et sur ses cordes il lui sembla apercevoir la trace de petites gouttes de sang. Nell avait dû être forcée à jouer pendant des heures, la pauvre...

— Comme vous le savez, je n'ai jamais appris à jouer de cet instrument. Sur ce point, je ne peux donc pas soulager votre peine, dit-elle avec un petit rire pour ne rien laisser paraître. Par ailleurs, cette pauvre enfant a quand même le droit de se reposer.

Elle vit sa cousine renifler puis répondre :

— Je ne vois pas pourquoi ! Si je préfère qu'elle reste ici, l'intendance devrait en tenir compte.

Calliope en resta bouche bée. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Pour un peu, elle aurait lâché le

petit morceau de pain qu'elle s'apprêtait à poser sur la cuiller.

— Je puis vous assurer que même les plus grandes maisons n'ont pas de harpistes à disposition.

— Alors le monde où nous vivons est cruel, gémit Pamela.

Elle jeta un œil en direction de Calliope et secoua la tête.

— Je suis trop affectée pour manger ne serait-ce qu'une bouchée.

Calliope la regarda puis le minuscule morceau de pain qu'elle avait découpé en carré puis beurré à la perfection. Sous le coup de l'agacement, elle resserra les doigts autour du manche de la cuiller. Elle se retourna et la posa sur le plateau — sans ce délicieux bout de pain beurré. Pas question de le laisser partir au rebut, d'autant que jouer les domestiques lui avait donné faim.

— Pourquoi ne pas essayer de passer un bon moment ? Je pourrais vous raconter ce qui nous est arrivé au cours de nos pérégrinations.

— Je dois me reposer, murmura Pamela en laissant ses paupières tomber.

Le contraire eût été étonnant : en règle générale, tous les sujets de conversation qui ne tournaient pas autour d'elle la fatiguaient.

— Si je ne peux pas avoir de harpiste près de moi, alors seuls les rêves pourront m'apporter du réconfort. Demain, je vous parlerai de ma lettre.

Une lettre ? Calliope se moquait bien que Pamela ait reçu une lettre. De fait, elle avait n'avait qu'une hâte : quitter cet endroit à la première occasion.

— Je ne sais pas si vous pourrez le faire. Il y a de fortes chances pour que nous soyons repartis avant votre réveil.

— Je suis certaine que c'était une de ces fameuses lettres..., poursuivit sa cousine comme si elle n'avait rien entendu. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? Elles ont quelque peu défrayé la chronique il y a quelques années. Leur nom m'échappe. Les lettres de Cupidon ? Non, ce n'était pas ça...

Le cœur de Calliope cessa un instant de battre.

Peut-être y avait-il finalement *une* lettre dont la lecture pouvait l'intéresser. Pamela avait-elle reçu une missive du même genre que la sienne ? Elle avait du mal à le croire.

Non. Certainement pas. Cela faisait des années qu'on n'en avait pas vu circuler une seule. Elle-même avait fini par croire que leur auteur était mort ou avait épousé l'une de celles à qui il avait écrit. Dans le plus grand secret, elle l'avait pleuré pendant des mois et n'avait porté que du gris et du mauve.

— « Les lettres de Casanova », murmura-t-elle, sentant tout son corps frémir.

— Mais oui, c'est comme cela qu'on les appelait ! s'exclama Pamela.

Là-dessus, elle leva les bras en attendant que Calliope remonte le couvre-lit sur elle.

— Dommage que vous partiez si tôt. Recevoir cette lettre m'a vraiment surprise. Je suis certaine que cet homme n'a jamais écrit à une autre femme mariée.

C'était la première fois que Calliope entendait parler d'une chose pareille, elle aussi. Pourtant, même si elle n'avait guère envie de l'admettre, elle était curieuse — et même désireuse — d'en savoir plus. Quitte à devoir supporter tous les caprices de sa cousine.

Elle se pencha pour remettre en place les couvertures.

— Et si nous parlions de cette lettre dès maintenant ? Mais, si vous vous sentez trop fatiguée, dites-moi juste où la trouver. Comme ça, je pourrai... la lire pendant que vous vous reposez.

— Comme c'est gentil à vous ! Décidément, ce serait une chance pour moi de vous avoir comme

dame de compagnie, ma chère cousine, dit Pamela en lui adressant un sourire royal.

— Vous êtes trop aimable, répondit Calliope, s'efforçant de dissimuler l'agacement qui s'emparait d'elle. Maintenant que j'y pense, je serais très heureuse de vous en faire la lecture.

— Hélas, j'ai peur que ma mère n'ait pris cette lettre, ajouta sa cousine en posant les mains sur le velours moelleux. Elle a craint que ce genre de distraction ne trouble ma convalescence.

— Je serais plus qu'heureuse de vous la rapporter, si vous me dites où chercher.

— Peut-être que l'une des servantes sait où elle est.

A ces mots, Calliope vit sa cousine indiquer l'autre bout de la pièce avant de fermer les yeux.

— Mon Dieu, tous ces efforts m'ont épuisée ! La fatigue est en train d'avoir raison de moi. Il faut que je me repose. S'il vous plaît, restez, ma cousine.

Rester ? Pour lui servir de dame de compagnie ? Pas question !

Sans compter que cela l'obligerait très certainement à avoir une conversation avec Brightwell.

Non, elle ne pouvait décidément pas rester à Fallow Hall. Et pourtant — au risque de ressembler fortement à l'héroïne d'un de ses romans favoris —, elle voulait voir cette lettre. A tout prix.

* * *

Une fois dans le hall, Calliope poussa un grognement pour évacuer la frustration qui l'animait. Aussitôt, elle entendit quelqu'un glousser. Rafe Danvers. Il se tenait au bout du couloir et penchait la tête en arrière pour allumer un petit cigare à l'une des appliques murales où brûlaient des bougies.

— Avez-vous apprécié ce moment en compagnie de votre cousine, miss Croft ?

Il s'arrêta un instant de sourire, le temps de tirer sur son cigare, dont l'extrémité se mit à briller d'une teinte orange.

Gênée qu'on l'ait surprise alors qu'elle avait baissé la garde, Calliope leva la main et la posa sur son cou.

— C'était très agréable, mais j'ai la gorge sèche après cette... conversation.

Elle fit mine de s'éclaircir la voix en poussant un grognement semblable au premier. Pourvu qu'il soit dupe...

Hélas, son sourire lui montra qu'il n'en était rien. Malgré tout, et cela devait être porté à son crédit, il ne chercha pas à la percer à jour.

— Je connais un remède idéal. Si vous acceptez de me laisser vous indiquer le chemin, répondit-il, lui indiquant le fond de la galerie principale avec son cigare.

— J'ai l'impression que le temps a filé malgré moi. Le souper doit être terminé depuis longtemps. Est-ce que mon frère et ma belle-sœur sont au salon, maintenant ?

— Ils se sont retirés dans leurs appartements depuis quelques minutes. Nous n'avons fait que parler de la ville, de boxe et de l'apparent bonheur du mariage.

Il mentionna ce dernier élément d'un ton pince-sans-rire tout en soufflant un rond de fumée.

Calliope avait beau peu le connaître, elle était certaine d'une chose : Rafe Danvers était un célibataire endurci. Même si la dramatique histoire de son mariage — enfin, de celui qui n'avait pas eu lieu — s'était déroulée un an avant qu'elle fasse son entrée dans le monde, ce sujet était encore sur toutes les lèvres : on ne se lassait pas d'en parler. Néanmoins, comme il avait pris ses distances avec une bonne partie de la haute société, elle avait rarement eu l'occasion de le fréquenter. En tout

cas, certainement pas assez pour se faire une idée précise de son caractère et l'inclure dans la liste qu'elle tenait si méthodiquement autrefois.

Rafe Danvers était loin de représenter le candidat idéal, c'était le moins qu'on puisse dire ! Certes, avec ses cheveux bruns ondulés, ses favoris courts et taillés en pointe qui soulignaient la courbe de ses joues et de sa mâchoire, il avait *l'apparence* d'un héros romantique, cela ne faisait aucun doute. Mais, avec l'histoire atroce qu'il avait vécue, il y avait peu de chances qu'il soit l'auteur de ces fameuses lettres. Pourtant, elle ne pouvait écarter cette éventualité sans l'étudier de plus près.

— Tout à l'heure, ma cousine a parlé d'une lettre qu'elle a reçue.

Elle l'observa avec attention, guettant le moindre signe pouvant laisser penser qu'il cachait un secret. Jusqu'ici, rien dans son attitude ne permettait de le croire.

— Je suis sûre qu'elle serait très heureuse de la relire, mais impossible de mettre la main dessus.

Danvers s'arrêta devant deux portes vitrées grandes ouvertes et lui jeta un regard aussi pénétrant que si elle venait de lui soumettre une énigme insoluble.

— Les femmes ont tendance à lire et relire des lettres — certains hommes aussi, j'imagine —, alors que leur contenu ne change jamais. Pour ma part, miss Croft, je ne vois aucune raison de le faire, à moins d'aimer chercher la petite bête ou de tordre le sens de chaque phrase pour y trouver des choses auxquelles leur auteur ne songeait même pas.

Calliope partit d'un grand éclat de rire.

— Je vois ce que vous voulez dire. A une certaine époque, je ne pouvais pas me passer d'encre et de papier. Cela dit, vous oubliez une réalité de la toute première importance. Le pouvoir d'une lettre bien écrite peut agir comme une chrysalide. En sortir, c'est découvrir un monde nouveau et fort que vous ne soupçonniez même pas.

Rafe Danvers secoua la tête.

— Parler face à face avec quelqu'un est plus fort encore, dit-il d'un ton convaincu — suffisamment en tout cas pour qu'elle le raye de sa liste pour de bon.

1. Il n'avait pas une âme de poète.
2. Aucun désir ne perçait dans son regard.
3. On ne décelait pas chez lui la moindre envie de se marier.
4. La véhémence dont il avait fait preuve durant leurs échanges laissait deviner une nature passionnée. Néanmoins, elle n'était pas l'objet de cette passion.

Par conséquent, inutile de chercher des taches d'encre au bout de ses doigts.

Et maintenant revenons au problème principal.

— Vous avez raison, admit-elle. Mais certaines d'entre nous — et ma cousine en fait partie — relisent les lettres pour s'assurer que leur lien avec les autres ne faiblit jamais. La question reste ouverte, même si nous risquons fort d'avoir des opinions très divergentes. Par conséquent, je dois impérativement trouver cette lettre.

A l'intérieur de la pièce, quelque chose s'écrasa soudain sur le sol dans un grand bruit de métal.

— Bon sang de bois ! entendirent-ils aussitôt après.

Rafe Danvers jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en gloussant.

— C'est sûrement Everhart. Il est assez maladroit, depuis quelque temps.

Une intense surprise envahit Calliope en entendant ce nom. Voire une pointe d'inquiétude.

Pourquoi, alors qu'elle savait qui habitait le manoir ? Mystère. Enfin, peut-être connaissait-elle la raison. La dernière fois qu'elle avait vu Gabriel Everhart, il lui avait fait savoir assez clairement qu'il désapprouvait la façon dont elle avait traité Brightwell. La voilà, la vérité. Il ne l'appréciait pas du tout.

— Est-ce qu'on vous a présentés ? demanda Danvers avant d'esquisser un sourire sournois. Mais oui, évidemment. Que je suis bête !

Là-dessus, il s'écarta pour la laisser entrer la première.

Elle ne connaissait pas tellement l'homme qui se tenait près d'elle, mais elle avait suffisamment observé les membres de sa famille pour savoir ce qui tenait de la fourberie. Une chose était sûre : elle ne comprenait pas la raison de ce comportement.

— Oui, on nous a présentés, dit-elle d'une voix tremblante.

Alors qu'elle franchissait le pas de la porte, une question lui traversa l'esprit. Le ressentiment qu'éprouvait Everhart envers elle avait-il diminué depuis leur dernière rencontre, cinq ans plus tôt, à Bath ?

Pour l'heure, l'intéressé était penché en avant et s'amusait à tirer à lui une baguette de pain que tenait dans sa gueule un chien monstrueusement gros. La bête, maigre et grise, poussait des grognements rauques. Il avait l'air féroce, mais, vu la façon dont sa queue frétillait, elle comprit qu'il n'en était rien.

A l'autre bout du morceau, Everhart, lui, avait vraiment l'air agacé. Juste en dessous de ses cheveux blonds et courts, ses sourcils bruns ne formaient qu'une ligne. Les traits anguleux de son nez, de ses joues et de sa mâchoire semblaient aussi durs que du granit. Sa bouche, aux lèvres pâles et fines, formait un arc de cercle impeccablement dessiné. Il avait beau être en colère, on ne pouvait nier qu'il était le plus bel homme de toute l'Angleterre. Peut-être même du monde.

Mais, pour être honnête, elle devait reconnaître qu'elle avait toujours regardé le monde d'un œil romantique. A tort, du reste.

La lutte entre l'homme et la bête ne dura qu'une minute, chacun se disputant une baguette qui, étrangement, restait entière. La tenue de soirée bleu foncé d'Everhart laissait deviner les muscles de ses épaules, ses bras, son dos et même, plus bas, sa chute de reins, qu'épousait parfaitement son pantalon gris perle, et ses jambes...

Soudain, Calliope aperçut la grosse attelle qui lui enserrait le mollet.

— Vous êtes blessé !

Elle fut elle-même surprise d'avoir parlé si fort. Si fort que cela attira l'attention d'Everhart et le conduisit à perdre la bataille.

Le chien recula, puis secoua vigoureusement sa proie. Le bout de ses petites oreilles duveteuses remuait dans tous les sens. Sur le sol, on pouvait voir un plat en argent vide, un couteau et un morceau de fromage.

— Everhart n'est vraiment pas au mieux, s'esclaffa Danvers. Tant pis pour notre collation du soir.

Calliope ne put s'empêcher de garder les yeux posés sur Gabriel Everhart, à l'autre bout de la pièce. Elle ne se sentait pas inquiète mais sidérée, comme si tout son corps avait cessé de fonctionner. Son souffle se suspendit. Son cœur arrêta un instant de battre. Impossible de cligner des yeux. Elle se contenta de fixer l'attelle, avant de remonter vers les yeux bleu-vert de leur hôte. Des yeux dans lesquels elle avait vu tant de réprobation, quand elle avait décliné la demande en mariage

de son ami. Ces yeux n'exprimaient plus un tel sentiment, à cet instant, mais quelque chose de tout aussi intense. Hélas, elle était incapable de dire quoi.

— Miss Croft, lança-t-il en guise de salut.

Sa voix était basse et sèche. Il jeta à Danvers un regard où on pouvait lire un certain agacement, puis posa de nouveau les yeux sur elle.

— Vous avez trouvé votre cousine en bonne santé, j'espère ?

Elle acquiesça. Ce simple mouvement de tête suffit à ce que son cœur se remette à battre.

— Oui, merci. C'est très gentil à vous de leur offrir l'hospitalité, à elle et son mari, en attendant qu'elle recouvre la santé. D'autant plus que vous avez manifestement besoin de repos, vous aussi.

— Ce n'est rien. Ce que vous voyez là est plus pénible que douloureux, répondit-il, accompagnant ses mots d'un geste de la main qui marquait l'insignifiance de sa blessure. Je suis navré que cette pièce soit dans un tel état et que nous ayons perdu notre « collation », comme l'a dit Danvers. Nous avons pour ainsi dire pris l'habitude de manger un peu de pain et de fromage ici, le soir. Le pain est généralement immangeable, mais ce stilton est assez...

A l'instant même où il prononça ce mot, le chien fit un grand bond, planta les crocs dans le morceau en question et l'engloutit en deux bouchées à peine. Là-dessus, comme pour le remercier du cadeau, il fourra sa truffe dans le creux de la main d'Everhart, qui lui gratta doucement l'arrière des oreilles.

— Il aime bien le fromage, lâcha-t-il avec un haussement d'épaules.

Sa voix n'était plus sèche. Elle était plus douce, plus naturelle — amicale. Et c'était bien plus agréable ainsi !

— On dirait, oui. Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle en esquissant un sourire.

— Jusqu'ici, il a eu quatre noms : Boris, Reginald, James et Brutus. Le dernier lui a été donné par votre tante, quand elle l'a surpris à proximité de ses petits chiens. Elle a aussitôt décrété que c'était une brute.

Calliope n'eut aucun mal à s'imaginer le cri perçant qui avait certainement accompagné la réaction de sa tante. Celle-ci avait tendance à protéger de toutes ses forces ceux qu'elle aimait, quitte à faire preuve de snobisme. On ne pouvait pas en dire autant de Boris-Reginald-James-Brutus : tout en frappant bruyamment le sol de sa queue, il s'abandonnait avec bonheur aux caresses de son maître, la langue pendant sur le côté.

— Lequel de ces noms utilisez-vous ?

— Aucun, répondit Everhart. Je l'appelle simple *Le Chien*, sauf si je suis fâché contre lui. Dans ces cas-là, je l'appelle *Monsieur le Duc*.

Venant du fils du duc de Heathcoat, cette remarque était éloquente. Néanmoins, Calliope songea qu'elle avait tout intérêt à ne rien dire sur ce point. Quoi qu'il en soit, il lui suffit de croiser le regard d'Everhart et de le voir esquisser un sourire en coin pour avoir l'impression qu'il lisait dans ses pensées.

— Vous admettez, miss Croft, qu'il a plutôt une allure à s'appeler Boris, lança alors Danvers.

Elle manqua de sursauter quand celui-ci s'approcha d'elle. Elle avait oublié qu'il était dans la pièce, lui aussi.

Elle s'efforça de détourner le regard d'Everhart et suggéra :

— Peut-être vaudrait-il mieux le laisser choisir...

— Tout le problème est là, fit Danvers, secouant la tête. Aucun de ces noms ne lui plaît.

J'imagine que nous avons passé trop de temps à essayer de le convaincre. Maintenant, il doit croire que nous sommes des imbéciles incapables de savoir comment l'appeler.

Calliope partit d'un grand éclat de rire.

— Alors optez pour *Monsieur le Duc*, cela lui va très bien !

— Il ne répondra pas si je l'appelle comme ça.

Everhart eut un sourire amusé. Son regard bleu-vert, fixé sur elle, parut briller comme deux pierres précieuses, et elle se sentit troublée.

Elle avait oublié le pouvoir de séduction de ce regard. Ce même regard qui l'avait poussée à remplir dans son journal quatre pages à son sujet. Pendant un moment, elle l'avait même placé en haut de la liste des Casanova potentiels. Mais elle avait finalement pris conscience de son erreur : il l'avait réprimandée si durement lorsqu'elle avait dit non à Brightwell ! S'il avait toléré sa présence, c'était uniquement par respect pour son ami.

Se souvenir de cette histoire l'aida à briser le sort qui semblait lui avoir été jeté. Elle cligna des yeux, puis recula d'un pas. Autant être prudente.

— Dans ce cas, je vais peut-être lui trouver un nom avant de partir, demain matin. Mais, pour l'heure, je vous souhaite une bonne nuit à tous les deux.

Elle fit un signe de tête à Danvers et une sorte de révérence à Everhart — mais sans croiser son regard. Là-dessus, elle quitta la pièce en toute hâte.

Alors qu'elle arrivait près de sa chambre, elle s'arrêta net. Elle avait oublié d'interroger Everhart au sujet de la lettre de Pamela !

* * *

Gabriel détourna les yeux de la silhouette de Calliope, tandis qu'elle sortait la pièce. Il ne devait surtout pas s'affoler. Mais quand il l'avait entendue dire « Je dois impérativement trouver cette lettre » à Danvers, dans le hall, cela avait bien failli être le cas.

Tout ce qu'il voulait, c'était oublier la lettre qu'il lui avait envoyée. Et toutes les autres — notamment celle qu'il avait adressée à Pamela. *Bon sang, quel cauchemar...* A cet instant, il n'aspirait qu'à une chose : reprendre la vie simple et libre qu'il aimait tant.

Mais, puisque Danvers était en train d'analyser ses moindres gestes et expressions, il avait tout intérêt à cacher son soulagement d'avoir eu cet échange avec elle sans coup férir. Un jour, Montwood et Danvers s'étaient moqués de lui et vantés de pouvoir repérer et analyser ses tics, pendant leurs parties de cartes. Cependant, aucun d'eux n'avait précisé de quoi il retournait exactement. Voilà pourquoi il recommença à caresser le chien avec une tendresse presque excessive. Pas question de laisser paraître quoi que ce soit.

— Vous avez gâché mon souper, Le Chien, dit-il en donnant une dernière tape sur la nuque de l'animal.

Le bout de pain n'était pas une grosse perte, mais le stilton venait du garde-manger tenu par leur majordome si efficace. Il aurait été excellent avec un verre de porto.

Rapidement congédié, l'animal trottina jusqu'à la cheminée, fit trois tours sur lui-même et s'affala par terre. En voilà un qui n'était absolument pas concerné par le savon qu'on venait de lui passer !

Danvers se cala contre l'accoudoir d'une bergère face au sofa.

— Pour tout vous dire, commença-t-il, cette discussion m'a laissé quelque peu perplexe. Tout à l'heure, avec Croft, vous aviez vraiment l'air troublé, mais, avec sa sœur, vous avez paru relativement à l'aise.

— Vous vous attendiez à ce que je me décompose ?

Gabriel était soulagé que les choses se soient passées ainsi, mais il s'efforça de n'en rien laisser paraître.

— Comme je vous l'ai dit, vous n'avez aucune raison de supputer autant, au sujet de notre pari. Si j'ai laissé percer une certaine gêne tout à l'heure, c'est parce que je me suis montré assez désagréable avec miss Croft la dernière fois où nous nous sommes vus. Elle n'avait eu aucun respect pour les sentiments de mon ami, mais je me suis peut-être montré trop rude. Lorsque j'ai appris qu'elle était là, j'ai simplement voulu éviter de revenir sur ces vieilles histoires. Vous savez combien je déteste m'excuser de mes actes.

— C'est vrai.

Danvers semblait ajouter foi à son explication, tant mieux. Il ajouta :

— Vous avez de la chance que miss Croft n'ait pas eu l'air marquée par votre précédente rencontre. Je me demande même si elle se souvenait de vous.

Oh oui, elle se souvenait de lui ! Gabriel l'avait saisi très nettement à la façon dont elle l'avait observé sous toutes les coutures et à la manière ô combien charmante dont elle avait soutenu son regard.

— Je vous ai toujours pris pour un chasseur, Danvers. En réalité, vous ne faites qu'agiter un appât devant moi comme un pêcheur. Et si vous alliez faire vos petites manigances ailleurs ?

— Vous avez peut-être raison, Everhart. Je me demande si Montwood se laisserait troubler par cette demoiselle. Je devrais organiser une rencontre pour savoir si...

A ces mots, il s'interrompit, et un grand sourire se dessina sur son visage.

Gabriel sentit un muscle de sa mâchoire tressaillir sans qu'il puisse se contrôler. Est-ce que c'était ça, son fameux tic ? Impossible à dire tant il avait du mal à réfléchir calmement. Pour l'heure, tout ce qu'il parvenait à s'imaginer, c'était le trop charmant Montwood seul avec Calliope.

Pas question qu'une telle chose ait lieu ! Pas s'il pouvait l'empêcher.

— Un pêcheur, effectivement, reprit Danvers en s'inclinant respectueusement.

— Faites attention, quelqu'un pourrait faire un trou dans votre barque ou vos filets. Notre pari est un pari d'amis : il n'a pas pour but de ruiner la réputation de nos hôtes. Vous ne l'avez pas oublié, j'espère ?

Pour toute réponse, Danvers s'esclaffa joyeusement et quitta la pièce.

Chapitre 4

— *Je suis désolée, Brightwell. Je ne peux pas me marier avec vous.*

Les traits pâles et ordinaires de Brightwell s'étaient subitement durcis. Calliope s'attendait à cette réaction, difficile de prétendre le contraire. Après tout, elle venait de décliner sa demande en mariage. Elle s'attendait aussi à un flot de questions, mais il prit simplement acte de sa réponse et disparut dans l'obscurité froide du jardin de Randall, la laissant seule sur la terrasse. Peut-être avait-il remarqué à quel point elle était distraite, ces derniers temps — depuis qu'elle avait reçu cette lettre, en fait.

Sur le point de retourner dans la salle de bal, elle posa ses mains gantées sur ses joues. Aucune trace de larmes. Elle aurait pourtant dû éclater en sanglots. Brightwell méritait qu'elle lui montre combien il comptait pour elle, non ? Elle était triste de savoir qu'elle était en train de perdre un ami cher (un ami qu'elle venait de blesser) et, pourtant, elle se sentit surtout soulagée : il ne lui avait pas demandé pourquoi elle avait refusé de l'épouser.

Elle ne pouvait quand même pas lui dire qu'elle était tombée amoureuse d'une lettre, si ?

L'esprit encore agité par mille pensées, elle se fraya un chemin à travers les rideaux vaporeux accrochés en haut des arcades. Une mélodie majestueuse s'éleva à cet instant au-dessus de la foule des danseurs. Les accents des violoncelles et des violons se mêlèrent aux tourbillons des robes en soie pastel. Elle sentit aussitôt un désir indescriptible l'étreindre à la vue de ce spectacle. Son cœur souffrait d'être vide. Combien de temps allait-elle encore devoir attendre avant que l'homme qu'elle aimait vienne combler ce manque ?

Everhart apparut alors soudain face à elle. Sans lui demander la permission, il l'attrapa par la main et la tira vers les valseurs.

Comme elle n'était pas d'humeur à danser, elle fit mine de s'arrêter. Elle n'avait qu'une envie : le laisser là, au milieu de la pièce, et tout de suite. Mais l'intensité qu'elle lut dans son regard l'empêcha de prononcer le moindre mot. Le pouvoir de ses yeux lui parcourut tout le corps, comme si le sol s'ouvrait sous ses pieds pour l'engloutir dans les profondeurs de la terre. Impossible pour elle de regarder ailleurs.

Ils étaient amis, ou du moins ils faisaient partie du même petit cercle d'amis. Il souriait et plaisantait naturellement avec les autres. Mais pas avec elle. On aurait dit qu'il désapprouvait son comportement. Peut-être avait-il deviné que son cœur ne battait pas pour son ami ?

Les yeux dans les yeux, ils glissèrent à travers la salle de balle en tournant sur eux-mêmes, comme si les autres danseurs avaient cessé d'exister. Quand tout fut terminé, elle resta dans ses

bras pendant un moment — un trop long moment. La bouche légèrement entrouverte, elle haletait. Il semblait vraiment à deux doigts de l'embrasser.

Calliope se réveilla en sursaut.

Le souffle court, elle s'assit et jeta un regard à travers la pièce. Ces rideaux de lit en brocart doré et ce couvre-lit en satin ne lui disaient rien. Où était-elle ? Une seconde... Ah, voilà : elle se trouvait à Fallow Hall, avec Pamela, Brightwell, Everhart et sans doute... une des lettres de Casanova.

Voilà pourquoi elle avait encore fait ce rêve. Pourtant, c'était plus un souvenir qu'un rêve. La seule différence, c'était la façon dont, en réalité, tout s'était terminé.

Lorsqu'elle avait décliné la demande en mariage de Brightwell, à Bath, Everhart l'avait vraiment entraînée sur la piste de danse. Mais, à la fin de leurs tours de valse, l'intensité qu'elle avait lue dans son regard lui avait plutôt donné la sensation qu'il lui adressait des reproches. Pas de doute : il y avait peu de chances pour qu'il ait eu la moindre envie de l'embrasser ! D'ailleurs, la seule chose qu'il lui avait dite ce soir-là lui en avait apporté la preuve : « Vous n'avez pas versé une larme pour Brightwell. »

A l'époque, la force de cette accusation l'avait frappée si violemment qu'elle avait senti les larmes lui monter aux yeux. Ces larmes qu'elle aurait dû verser pour Brightwell au lieu de pleurer sur son sort.

Everhart avait toujours été très affable avec tout le monde, mais pas avec elle. Peut-être avait-il l'impression que son ami méritait mieux qu'elle. C'était la vérité, cela dit, inutile de faire semblant du contraire. Brightwell méritait quelqu'un qui l'aime. Et non quelqu'un qui se morfondait à cause d'une lettre. Voilà pourquoi elle avait écouté en silence les reproches d'Everhart, quitté le bal et, très vite, éclaté en sanglots.

Seigneur, comment avait-elle pu être aussi sotte ?

Elle écarta les rideaux de lit et remarqua la lueur chaude des bûches qui avaient brûlé dans l'âtre. Il restait encore quelques heures avant le lever du soleil. Au même instant, elle sentit monter en elle une irrésistible envie de pain grillé et de thé chaud. Son estomac gronda. Elle posa la main sur son ventre, mais cela ne servait à rien. Autant être lucide : elle n'allait pas pouvoir se rendormir malgré tous ses efforts. Sauter le dîner, la veille, l'avait laissée l'estomac vide. Mais si elle se glissait jusqu'à la cuisine... Après quoi, elle pourrait peut-être espérer retrouver le sommeil.

Le temps d'enrouler une couverture autour de sa chemise de nuit en flanelle et d'enfiler une paire de bas en laine épaisse, Calliope sortit de sa chambre. Dans le couloir, les bougies des appliques murales avaient toutes été éteintes, par le majordome, sans doute. Sans la chandelle qu'elle avait prise avec elle, elle aurait buté sur le gros chien gris dont elle avait fait la connaissance un peu plus tôt, dans la salle des cartes. Allongé de tout son long sur le tapis persan juste devant la porte de sa chambre, l'animal leva à peine la tête en l'entendant pousser un petit cri de surprise. Comme s'il était habitué à faire sursauter des femmes au beau milieu de la nuit.

— Bonjour, Boris-Reginald-James-Brutus, dit-elle en essayant d'avoir l'air plus amicale qu'inquiète.

Elle avait entendu dire que l'odeur de la peur pouvait aiguïser l'appétit des bêtes féroces. Pourvu que ce ne soit pas vrai... Si elle était l'héroïne de son propre roman, elle aurait vraiment eu besoin qu'un homme au cœur vaillant fasse irruption et la sauve du danger !

Cela étant, l'énorme bête se contenta de poser la tête sur ses pattes, comme ennuyée par leur

bref échange. Combien de femmes avaient été reçues par les libertins de Fallow Hall pour qu'elle inspire tant de désintérêt à cet animal ? La question méritait d'être posée. En fin de compte, elle n'avait peut-être pas besoin d'un héros, mais de quelqu'un qui puisse lui indiquer à quel nom ce chien répondait.

Elle posa les yeux sur lui. Pas de doute : il avait vraiment l'air d'un duc blasé. Everhart avait raison.

— Bonjour, Monsieur le Duc.

Même si elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui réponde, elle s'étonna de le voir agiter les oreilles et remuer la queue. Ce n'était peut-être pas son vrai nom, mais il avait l'air de lui convenir.

Quand elle se pencha pour le caresser derrière les oreilles, il la remercia en remuant la queue encore plus rapidement.

— J'imagine que tu ne sais pas où se trouve la cuisine ?

Monsieur le Duc Boris-Reginald-James-Brutus lui lécha la main et se dressa lentement sur ses pattes aussi larges que des assiettes. Il fit quelques pas dans le couloir, puis se retourna vers elle. Il soufflait bruyamment par les narines. On aurait dit qu'il lui demandait si elle comptait le suivre ou rester plantée au milieu du couloir comme une idiote.

Au même moment, Calliope sentit son estomac gronder à nouveau. Un chien de cette taille connaissait certainement l'emplacement de la cuisine : autant le suivre.

L'animal s'engagea dans l'escalier principal, traversa le grand hall d'entrée, puis un couloir, le salon, et tourna plusieurs fois avant de s'arrêter devant deux portes vitrées qu'elle avait déjà vues. *La salle des cartes.*

— Ce n'est pas la cuisine ! lança-t-elle doucement.

Sans avoir l'air troublé, Monsieur le Duc s'affala sur le plancher. On aurait dit une grande carpe grise et velue. Et si elle trouvait un nouveau nom à ce chien ? Un nom moins noble, pour le punir de lui avoir fait une fausse joie ?

La main collée sur le ventre, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Où pouvait bien être la cuisine ? Ce faisant, elle éteignit sa chandelle et poussa un soupir. Ce qu'elle pouvait être sotte !

Elle était désormais plongée dans l'obscurité la plus totale. Les bougies du rez-de-chaussée étaient toutes éteintes, elles aussi. Bref, elle pourrait s'estimer heureuse si elle arrivait à trouver un briquet sans trébucher sur quelque chose, alors qu'elle ne connaissait pas cette maison !

— Je devrais peut-être t'appeler Prométhée... Tu pourrais m'allumer cette chandelle.

Elle baissa les yeux vers l'endroit où elle avait vu le chien pour la dernière fois. Elle aperçut alors une faible lueur émanant de l'interstice entre le sol et les portes de la salle des cartes. Si elle voyait de la lumière à l'intérieur, c'était qu'il y avait encore du feu dans la cheminée : elle pourrait donc rallumer sa chandelle !

Elle attrapa la poignée : impossible de l'actionner !

Subitement, la porte s'ouvrit vers l'intérieur, l'emportant avec elle. Trop surprise pour émettre le moindre son, elle partit la tête la première — *ou presque*. Juste avant de tomber par terre, elle fut attrapée au vol par deux mains chaudes et puissantes.

— Merci, je...

Everhart !

L'air éberlué qu'elle vit se peindre sur son visage reflétait la sidération qui s'était brutalement emparée d'elle.

Comme le soir de ce fameux bal, son cœur cessa de battre quand elle croisa son regard. Elle était prise au piège, bouche bée, yeux écarquillés. Et *beaucoup* trop près de lui : tout cela n'était guère convenable.

Bien évidemment, il allait de soi que les jeunes femmes non mariées en chemise de nuit, même enroulées dans une couverture, n'avaient pas à converser avec un gentleman au fin fond d'une maison plongée dans l'obscurité. Et surtout pas avec un séducteur notoire ! Surtout s'il avait enlevé sa veste et sa cravate. Le fin duvet de poils blonds que laissait entrevoir le haut de sa chemise ouverte était là pour le lui rappeler sans ambiguïté.

Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à bredouiller :

— Je ne pensais pas qu'à cette heure vous... En fait, je croyais que la maison était... Vous voyez, j'avais faim... Mais le chien... Et puis la chandelle... Alors je suis venue ici pour la rallumer.

L'air finit par lui manquer. Seigneur, pourvu qu'elle ne s'évanouisse pas !

Elle n'était encore jamais tombée dans les pommes. Le faire serait une expérience nouvelle. Heureusement, Everhart la tenait déjà dans ses bras : elle ne risquait donc pas de s'écrouler par terre. Par ailleurs, si elle s'évanouissait, là, maintenant, elle n'aurait pas à l'écouter lui reprocher de l'avoir dérangé, d'être debout en pleine nuit ou Dieu sait quoi d'autre.

Hélas, ce ne serait vraisemblablement pas le cas. De fait, elle sentit distinctement son cœur se remettre à battre — à toute vitesse —, et ses poumons se remplir, se vider, puis se remplir à nouveau.

Reste qu'Everhart ne la lâchait toujours pas. Et si ses grandes mains étaient doucement descendues quelques centimètres plus bas ? Subitement, le bout de ses doigts glissa sous son bras. Aucun homme ne l'avait touchée à cet endroit-là. Cette partie de son corps, si sensible, tressaillit si fort à leur contact qu'elle en eut presque la chair de poule. Les pouces d'Everhart dessinèrent de petits cercles sur sa peau, comme s'ils cherchaient la trace d'un grain de beauté à travers le tissu de sa chemise de nuit.

— Cela ne m'explique toujours pas pourquoi vous êtes là, en train d'ensorceler un homme et son chien, alors que le soleil ne s'est pas encore levé.

Il avait prononcé cette phrase d'une voix rauque et bourrue qui ne la surprit pas, loin s'en faut. Seulement, s'il y avait bien une chose à laquelle elle ne s'attendait pas, c'était qu'il baisse les yeux vers sa bouche.

Il était terriblement près d'elle. Son haleine était chargée de doux effluves de girofle et de cannelle : on aurait dit qu'il avait bu du vin chaud. Les flammes du feu de cheminée jetaient leur lumière sur ses favoris blonds qui descendaient le long de sa mâchoire et de son menton, puis longeaient le bord de sa lèvre supérieure. Elle éprouva aussitôt une irrépressible envie de faire courir ses doigts le long de son visage.

Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à la faire taire en voyant les lèvres d'Everhart prendre un pli amer. Elle leva de nouveau les yeux : son regard bleu-vert avait retrouvé toute son intensité, comme s'il était sur le point de la secouer ou de lui adresser des reproches. Elle ne voulait ni l'un ni l'autre.

Avait-elle d'ailleurs le pouvoir de l'*ensorceler* ? Rien n'était moins sûr.

— Ce n'est pas mon intention, parvint-elle à déclarer.

Il scruta assez attentivement son visage. On aurait dit qu'il cherchait la preuve de ce qu'il avançait.

— Ah oui, vraiment ? Regardez vos cheveux, finit-il par répondre.

Quelle drôle de remarque... Elle secoua la tête et essaya de comprendre où il voulait en venir. Peine perdue. Néanmoins, elle en profita pour noter qu'il avait d'assez longs cils, très sombres eux aussi, comme ses sourcils.

— Vos mèches de cheveux sont très fines. On a l'impression qu'elles partent dans tous les sens. Quelque part, c'est un signe...

Elle fronça les sourcils. Qu'essayait-il de lui dire ?

— Etes-vous en train de me faire comprendre que je n'en fais qu'à ma tête ? Je n'avais pas l'impression d'être prisonnière de cette demeure.

— Posez-vous la question !

Sa voix avait beau être plus douce et plus calme, elle gardait son caractère accusateur.

— Vous ne devriez pas vous promener dans les couloirs et déranger ceux qui voudraient se reposer.

Calliope se sentit bouillir.

— Je serais très heureuse de vous laisser dormir en toute quiétude, si vous vouliez bien me lâcher !

— Impossible.

De façon tout à fait inattendue, Everhart étira lentement les lèvres en un sourire capable de faire tomber en pâmoison n'importe qui — enfin, uniquement les personnes ayant tendance à le faire. Ce qui n'était pas son cas.

— C'est vous qui me retenez, ajouta-t-il.

Sa blessure ! Elle l'avait complètement oubliée ! De fait, il se tenait sur une jambe, l'autre étant pliée à hauteur du genou. Malgré cette posture de pirate blessé face au gouvernail de son bateau, il était toujours aussi viril et fascinant.

Les mots de la lettre résonnèrent aussitôt dans son esprit.

Je suis resté là, pétrifié par une étrange sensation. A cet instant, j'étais pareil à un voyageur apercevant la terre ferme après une vie passée en mer, je refusais de voir les écueils qui se dressaient entre nous.

Non, songea-t-elle. C'est hors de question ! Elle n'allait pas se laisser entraîner dans l'un de ses rêves éveillés, pas avec Everhart face à elle ! Toute cette scène était déjà assez humiliante comme cela...

Afin de mettre un terme au plus vite à cette conversation, elle se plaça à côté de lui et lui passa un bras autour de la taille. Sans prêter attention au regard étonné qu'il lui jeta, elle fit un pas en avant pour le forcer à marcher.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit-elle. Je vous offre mon aide, c'est tout. C'est ainsi que je fais avec mon père, quand il a un moment de faiblesse.

Bon, elle avait bien conscience que ce n'était pas la même chose. Elle sentit son corps frémir. Ce qui n'était pas désagréable. Loin de là. A cet instant, elle n'avait aucune envie de savoir si son geste était trop familier ou inconvenant. Le corps d'Everhart, collé à elle, lui semblait si chaud, si puissant... Mais ce n'était pas le moment d'y penser. Tout ce qu'elle voulait, c'était l'aider à rejoindre le sofa et partir aussi vite que possible.

Il passa le bras autour de ses épaules : il acceptait de se laisser faire.

— Vous m'offrez votre aide ? lança-t-il. A cause de vous, je vais passer la nuit sans pouvoir

fermer l'œil.

Pas un mot de gratitude...

— Peut-être que c'est vous qui me dérangez, rétorqua aussitôt Calliope. Peut-être que c'est vous le seul coupable.

A ces mots, elle poussa un soupir exaspéré (mais qui se voulait crédible), pour lui faire comprendre qu'elle agissait à contrecœur. Pour l'essentiel.

— Je ne crois pas.

— Vous n'aviez pas besoin d'ouvrir la porte aussi brutalement, aussi ! Par ailleurs, je ne serais pas en face de vous à l'heure qu'il est, si vous n'aviez pas usé de stratagèmes odieux.

Ces stratagèmes, c'étaient cet air effronté, cette façon de se tenir face à elle en offrant une grande partie de son corps à ses regards. Elle avait beau avoir lu d'innombrables romans, aucun ne l'avait préparée à cela.

Il poussa un petit ricanement qui agita à la fois son corps et celui de Calliope, faisait naître chez elle toutes sortes de sensations interdites mais ensorcelantes.

— Et quels sont-ils ?

— Vous le savez très bien.

Le voir rire alors qu'elle abandonnait toute pudeur pour lui la piqua au vif. Ils avaient fait partie du même cercle d'amis à une certaine époque, mais, de toute évidence, il l'avait oublié.

— Le moindre trait de votre caractère atteste votre réputation de libertin et de séducteur. Je suis tout simplement étonnée d'en être la cible pour la première fois. En principe, je devais subir vos reproches, mais manifestement cela ne vous suffisait pas.

La vigueur de sa propre réaction la surprit. Elle faillit même en avoir le souffle coupé. Avoir été seule pendant si longtemps l'avait peut-être poussée à se montrer plus culottée et à affronter les problèmes au lieu de les éviter.

Everhart ne réagit pas.

Elle sentit alors ses joues s'empourprer et lâcha :

— Soyez rassuré, Everhart, vous allez pouvoir continuer à me détester.

* * *

Ce supplice était absolument insupportable ! Cette apparition de Calliope face à lui... Il était certainement en train de rêver. Comment l'expliquer, sinon... D'un moment à l'autre, il allait se réveiller au beau milieu de la salle des cartes, entièrement vide. Parce que sentir ce corps si doux collé contre lui et cette poitrine souple bouger légèrement à chacun de leurs pas était certainement une illusion créée par son esprit cruel.

— *Oui.*

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda-t-elle, levant les yeux vers lui.

Il suffisait d'observer la façon dont elle fronçait les sourcils pour comprendre à quel point elle était agacée. Ses yeux marron brillaient comme du sable humide illuminé par le clair de lune — ou plutôt, vu son humeur, comme un rivage frappé par la foudre. Deux vagues de cheveux mordorés parfaitement symétriques lui encadraient le visage. Il avait tellement envie d'y porter les lèvres pour sentir leur douceur et respirer leur parfum d'eau de rose et de menthe que sa main libre tremblait. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à serrer le poing, mais faillit aussitôt éclater de rire. Son geste

était d'une telle absurdité !

Pour la première fois depuis cinq longues années, il était tout près d'elle, il pouvait la toucher. Pouvait-il croire un seul instant que garder le poing serré allait lui permettre de refréner son désir ?

— Je ne vous déteste pas, répondit-il, en secouant la tête.

— Ça ne me pose aucun problème, vous savez ? Je suis une personne entière, avec ou sans votre bénédiction.

Alors qu'ils s'approchaient du sofa, elle s'arrêta et retira le bras de sa taille.

Il avait toujours aimé cela chez elle — cette aura d'*entièreté* qui l'entourait. Calliope était un esprit libre, elle savait ce qu'elle aimait et n'aimait pas : ce n'était pas le genre de femme à se laisser influencer par les gens de son entourage. Une partie de lui aurait aimé qu'elle épouse Brightwell — elle serait ainsi devenue inaccessible, ce qui aurait mis un frein à l'incompréhensible désir qu'il avait jadis éprouvé pour elle. Qu'il éprouvait peut-être encore.

— Je n'avais pas l'intention de blesser votre ami, ajouta-t-elle subitement.

On aurait dit qu'ils étaient sur la même longueur d'ondes elle et lui. Si c'était toujours le cas, même après toutes ces années, alors le destin lui jouait un tour cruel, songea Gabriel.

Mais, avec un peu de chance, il se faisait des idées. Sans doute parce que Brightwell les séparait *toujours* — depuis qu'elle avait décliné sa demande en mariage et que lui-même s'en était mêlé.

— Cela étant, vous avez pu constater que tout s'est bien terminé pour lui, poursuivit-elle. De toute façon, je ne l'aurais pas rendu heureux.

Eh bien, voilà qui était pour le moins péremptoire...

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je ne l'aimais pas.

L'entendre répondre de façon aussi simple et directe l'agaça, mais il ne chercha pas à savoir pourquoi.

— Vous ne savez peut-être pas ce qu'être amoureux veut dire, opposa-t-il.

Etre amoureux, c'est être à l'agonie, c'est se sacrifier, c'est savoir ce que vous voulez tout en étant conscient que vous ne pourrez jamais l'obtenir. Et qu'il ne vous resterait rien, si vous succombiez.

— Je sais beaucoup de choses sur ce sentiment, ce qui ne sera jamais votre cas, souffla-t-elle, les narines tressaillant d'une indignation qu'il trouva tout à fait charmante. Et j'ai assez supporté vos reproches pour la soirée !

Sans réfléchir, il se pencha vers elle pour l'empêcher de partir. Une fois encore, il lui attrapa le haut du bras : il referma les doigts sur sa peau douce. Bon sang, il se sentait incapable de ne pas la caresser... Bizarrement, même si cinq ans s'étaient écoulés, être aussi près d'elle et ne pas la toucher lui paraissait impossible.

— D'abord, vous m'accusez de vous séduire et, maintenant, de vous accabler de reproches ? Par pitié, décidez-vous, miss Croft ! On ne peut pas faire les deux à la fois.

— En êtes-vous sûr ? rétorqua-t-elle, relevant le menton d'un air de défi. Vous avez décidé de rester dans cette tenue débraillée depuis que je suis entrée dans cette pièce. Vous savez que mes yeux sont à la hauteur de votre corps dénudé, j'en suis sûre. Voilà pourquoi je ne peux que remarquer votre démonstration de... *virilité*.

Elle déglutit avant d'ajouter :

— D’ailleurs — corrigez-moi si je me trompe —, n’êtes-vous pas en train de me caresser les bras ?

Bien sûr que si, *bon sang de bois* ! Et il avait envie d’aller encore plus loin. Il sentit une douleur mordante et lancinante lui envahir tout le corps. Pas de doute : il était incapable de se maîtriser.

— Il y a encore un instant, j’étais en train de vous aider à rejoindre le sofa, poursuivit-elle.

Sa voix n’était plus qu’un souffle soulevant le col en V de sa chemise de nuit.

— Et maintenant vous vous êtes arrangé pour me tenir à nouveau entre vos bras, tout en braquant sur moi un regard intense et en me parlant sans ménagement. Si quelqu’un est capable de se montrer à la fois séduisant et cassant, c’est bien vous !

Les yeux plongés au fond des siens, Gabriel lutta de toutes ses forces contre son envie de l’embrasser. On aurait dit qu’il essayait de hisser les voiles d’un navire avec un seul doigt. Au prix d’un effort indescriptible, il parvint à rester immobile et à ne pas baisser la tête, ne serait-ce qu’un instant.

S’il l’embrassait, il ne pourrait plus jamais se libérer d’elle. Sa vie en serait changée pour toujours.

S’il l’embrassait *maintenant*, il ne pourrait pas s’arrêter. Cette certitude le frappa de plein fouet, comme un jet d’eau glaciale contre la proue d’un bateau.

— Miss Croft...

Il fut presque surpris de parler aussi calmement. Et dire que son désir contrarié, pareil à un océan, ne cessait de le tourmenter !

— ... Est-ce que quelqu’un vous a déjà accusée d’avoir une imagination débridée ?

Elle blanchit, comme si ses mots l’avaient giflée. Il la sentit se raidir sous ses mains.

— Voilà encore un parfait exemple de ce mélange de séduction et de remontrance. Bravo ! Vous avez réussi à me blesser, tout en continuant à m’attirer vers vous.

Au même instant, Gabriel sentit qu’il était en train de perdre le contrôle de ses nerfs.

— Peut-être que je ne suis pas du tout en train de vous faire de remontrances. C’est la mauvaise opinion que vous avez de moi qui trouble notre discussion.

— Je n’ai pas à changer d’opinion, répondit-elle dans un murmure.

Il vit sa poitrine épanouie se lever et s’abaisser. Il n’avait pourtant pas besoin de se rappeler qu’elle était habillée très légèrement, elle aussi. Se débarrasser de ces quelques bouts de tissu n’aurait rien de difficile... Il tâcha de chasser cette idée de son esprit.

— Peu importe ce que nous pensons l’un de l’autre. De toute manière, je serai partie d’ici quelques heures. Nous pouvons donc garder nos opinions, nos critiques et nos imaginations débridées.

— N’oubliez pas d’ajouter à cette liste les odieux stratagèmes de séduction.

Joignant le geste à la parole — et parce qu’il ne pouvait pas résister une seconde de plus —, il relâcha légèrement son étreinte, puis fit courir lentement ses mains le long des épaules de Calliope, tout en caressant doucement sa peau douce qu’il devinait sous les jabots de sa chemise de nuit.

— Faites attention. Si vous entrez à nouveau chez moi, je ne pourrai pas être tenu responsable de mes actes.

Elle leva les mains et les posa sur son torse. Elles étaient froides, et il éprouva l’irrépressible besoin de les réchauffer entre ses mains.

— Moi non plus.

A ces mots, elle le repoussa pour se défaire de son étreinte et tourna les talons.

Voilà bien une chose à laquelle il ne s'attendait pas ! Se sentant perdre l'équilibre, il tomba à la renverse sur le bord du sofa. Sa jambe invalide heurta la table basse. La douleur fut aussi intense qu'un coup de poignard. Crispé, il leva les yeux pour voir si Calliope allait se retourner d'un air inquiet.

Au lieu de quoi, elle s'enfuit avec son bougeoir, le laissant seul avec son malheur.

Chapitre 5

— Vous traînez les pieds, ce matin, ma cousine, lui fit remarquer Pamela depuis le siège où elle s'était assise pour permettre à sa femme de chambre de brosser ses cheveux blonds.

Tout en étouffant un bâillement, Calliope continua d'arpenter la pièce en déplaçant des bibelots — au grand étonnement de sa cousine. Elle avait tellement sommeil qu'elle n'arrivait pas à mettre un pied devant l'autre. On aurait dit que ses mules pesaient des tonnes, comme si, dans les tréfonds de Fallow Hall, quelque chose la retenait clouée au sol. Si seulement elle pouvait finir par trouver cette fameuse lettre !

— Un long voyage peut être particulièrement fatigant, j'imagine.

Inutile d'évoquer son expédition nocturne à travers le manoir ou sa rencontre avec Everhart. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pu fermer l'œil, quand elle était retournée dans sa chambre. Pourquoi cet homme avait-il pris le parti de la provoquer, alors qu'il se montrait par ailleurs si agréable avec tout le monde ? C'était à n'y rien comprendre !

Mais, par-dessus tout, elle détestait que cette attitude la tracasse.

— Oui. Tout comme une longue maladie, répondit Pamela, faisant signe à Bess d'arrêter de la coiffer.

Là-dessus, sans dire un mot, elle leva son poignet bandé, comme pour demander qu'on l'aide à regagner son lit.

— Je me fatigue si facilement !

Calliope jeta un coup d'œil à l'autre bout de la chambre. Nell était toujours là, dans un coin, à pincer les cordes de sa harpe. Avec ses petits morceaux de lin enroulés au bout de ses doigts, la pauvrete faisait peine à voir...

— Alors nous pourrions peut-être demander aux domestiques de nous laisser quelques minutes. Cela nous permettrait de passer du temps ensemble avant que vous ne soyez *trop* fatiguée.

En réalité, Calliope avait surtout l'intention de l'interroger au sujet de la lettre.

— Sans compter que je vais bientôt partir. A l'heure où nous parlons, Griffin s'assure que notre berline est en état de marche, ajouta-t-elle.

— Même quand ma mère était là, j'avais toutes les peines du monde à supporter de longues conversations. C'est si éprouvant, soupira Pamela avant de s'allonger sur le matelas.

Bess redonna du volume aux oreillers dans son dos.

— Néanmoins, je crois qu'avoir du monde autour de moi me ferait le plus grand bien. Puisque vous êtes toujours à *marier*, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous restiez ici pour me tenir

compagnie.

Calliope serra les dents. Une foule d'émotions s'emparait d'elle — agacement, tension extrême dans le creux de l'estomac et le goût amer de la jalousie au fond de la gorge.

Si c'était vraiment *lui* qui avait écrit cette lettre, alors ce Casanova jouait avec les sentiments de sa cousine. Tout comme il l'avait fait vis-à-vis d'elle, quand il l'avait si facilement oubliée pour s'éprendre passionnément d'une autre. *De plusieurs autres.*

Jusqu'ici, le fait que Brightwell ait tourné la page ne l'avait pas vraiment dérangée. Mais désormais ils étaient manifestement deux à vouloir Pamela. Alors que personne ne la voulait, *elle* ! C'était mesquin de sa part que de penser une telle chose — elle s'en voulait, d'ailleurs —, après tout, c'était *elle* qui avait repoussé Brightwell !

Mais autant chasser ces idées de son esprit et se concentrer sur sa mission. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de mettre la main sur la lettre. Avec un peu de chance, elle y trouverait des indices capables de la renseigner sur l'identité de leur mystérieux auteur. Outre l'écriture très reconnaissable de cet homme, les autres lettres avaient pour particularité d'avoir été envoyées de Londres et de porter le cachet WMO — pour *Westminster Office*. Vérifier le cachet et la date n'allait évidemment pas lui permettre de découvrir toute la vérité, mais ce serait peut-être un moyen de circonscrire les candidats potentiels autour d'une zone précise.

— Hélas, le temps me fait défaut.

Si seulement sa cousine pouvait prendre conscience qu'il y avait urgence !

— Vous ne pouvez pas partir, répliqua Pamela. Je ne vous ai pas encore parlé de cette lettre. Je crois vous avoir précisé que je suis la *seule* femme mariée à en avoir reçu une.

Quelque part au fond de son cœur, Calliope espérait que cette lettre était le pur produit de cette manie qu'avait sa cousine de vouloir attirer l'attention de tout un chacun. Quoi qu'il en soit, ce Casanova avait vraiment un cœur inconstant !

— Comment pouvez-vous être sûre que cette lettre a bien été écrite par cet homme ?

— Elle commençait par « Ma très chère Pamela... », comme toutes les autres, répondit sa cousine, en fronçant les sourcils d'un air perdu. Enfin, ce n'est jamais le même nom, ajouta-t-elle. Du coup, elle n'est pas comme toutes les autres.

La deuxième portait la mention « Ma très chère Marianne ». La troisième, « Ma très chère Petunia ». La quatrième, « Ma très chère Beatrice ». La cinquième, « Ma très chère Johanna ». La sixième, « Ma très chère Gertrude ». La septième, « Ma très chère Honoria ». Et désormais, peut-être, « Ma très chère Pamela ». Commencer une lettre par ce genre de formule était tout à fait banal. Et aucune d'entre elles ne commençait par « Mon amour », contrairement à celle qu'elle-même avait reçue.

La plupart des femmes à qui ces courriers avaient été adressés s'étaient mariées depuis. Est-ce que l'une d'entre elles avait croisé la route de Casanova et l'avait épousé sans délai ?

— Était-elle signée ? demanda-t-elle.

Si la signature manquait ou avait été arrachée, il s'agirait d'un nouvel indice.

— Bien sûr que non, enfin ! Il ne signe jamais ! s'esclaffa Pamela, avant de pincer les lèvres comme l'aurait fait une reine. Mais j'imagine que vous ne pouvez pas le savoir : vous n'en avez jamais reçu.

Elle n'était pas signée. C'était donc vrai ? Pamela avait bien reçu une lettre de Casanova ?

La seule personne à qui Calliope avait parlé de ce courrier était Griffin. Elle lui avait demandé

de l'aider à trouver celui dont les mots avaient ravi son cœur. Son frère lui avait néanmoins conseillé de faire attention. « Seul un lâche pourrait oublier de signer », lui avait-il dit, avant de lui rappeler qu'elle pouvait déjà compter sur les tendres sentiments de Brightwell.

— Effectivement, non, murmura Calliope.

Elle jeta un regard anxieux partout dans la pièce, une fois de plus, comme si cette missive allait subitement apparaître sous ses yeux, bien que ses nombreuses recherches n'aient pour le moment rien donné. Ne pas savoir à quel endroit de la pièce se trouvait cette lettre (ni même *si* elle se trouvait dans la pièce) ne lui plaisait pas, loin de là. Ce Casanova l'avait déjà prise au dépourvu avec sa lettre d'amour. Pas question que cela se reproduise.

— Toutefois, je n'ai qu'un moyen de comprendre toute cette histoire..., poursuivit-elle. Et ce serait de lire cette lettre moi-même.

— Mais ma mère me l'a prise, gémit Pamela. Elle avait peur que je tombe follement amoureuse de lui, je crois.

— C'est ridicule ! s'exclama Calliope avec un rire forcé. Vous venez de vous marier et vous êtes follement amoureuse de votre mari !

Pamela détourna le regard.

— Malgré tout, j'aimerais beaucoup relire cette lettre. Ma mère l'a mise dans un poudrier en ivoire avec des broderies, quelques rubans, des boucles d'oreilles et un éventail en soie. Elle voulait que je me concentre uniquement sur ma convalescence.

— Un poudrier en ivoire, répéta Calliope.

Au même moment, elle pensa à la voiture qui attendait dehors et à ce trajet qui la mènerait en Ecosse. Elle devait faire un choix. Un choix difficile.

— Oui, un poudrier serti d'or avec un miroir à l'intérieur. Un cadeau de mariage de Milton.

Pamela ne sourcilla même pas en prononçant cette phrase. Manifestement, elle ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir d'hypocrite dans le fait qu'une lettre d'un soupirant épris d'art épistolaire se retrouve dans un poudrier que lui avait offert son mari.

— Il devrait être assez facile de mettre la main dessus.

Partez à ma recherche, ma chère sirène... Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour y parvenir. Hélas, ses efforts n'avaient pas été suffisants. Mais voilà qu'une nouvelle possibilité de retrouver cet homme s'offrait à elle. Une nouvelle possibilité de démasquer ce vaurien et de révéler son identité.

Néanmoins, une question demeurerait — une seule. Avait-elle envie de sacrifier sa vie davantage pour mener cette quête jusqu'à son terme ?

* * *

Gabriel attrapa sa canne et se dirigea vers le grand hall. Vivement que ses invités s'en aillent ! L'heure avait beau être matinale, il espérait que leur voiture était chargée et prête à partir.

La nuit avait été courte. Il avait fait un cauchemar dans lequel Calliope Croft lui était apparue, vêtue de sa chemise de nuit. Elle lui tendait une petite graine verte. Au moment où il l'attrapait, la graine se mettait subitement à pousser et se transformait en une sorte de plante rampante, de l'épaisseur d'un arbuste, qui s'enroulait sournoisement autour de ses bras, de ses jambes et de sa gorge, puis l'enchaînait, en quelque sorte, à un bâtiment qu'il connaissait bien : Briar Heath, la

demeure de son enfance.

Il ne put s'empêcher de frissonner à l'évocation de cette demeure. Pas question de retourner là-bas. Jamais. Il n'avait envie de penser ni à sa vie passée, ni à la crainte qui l'avait tenaillé à partir du moment où il avait rencontré Calliope Croft.

Une chose était sûre : il fallait qu'il remporte ce pari. Ou, à l'extrême rigueur, qu'il évite de le perdre.

En voyant Griffin et Delaney Croft converser avec Danvers et Brightwell près de la porte, il se sentit libéré d'un poids immense. Heureusement pour lui, les quelques personnes qui l'entouraient allaient bientôt partir, et il n'aurait plus besoin de s'inquiéter pour cette lettre, écrite des années plus tôt. Tout allait bientôt revenir à la normale.

— C'est un crève-cœur que de vous voir partir, Croft ! lança-t-il en s'approchant.

Le temps de prendre appui sur sa canne pour soulager son os cassé, il ajouta :

— J'avais envie de vous prouver que je peux rester plus longtemps que vous en équilibre sur une jambe.

— Je me sentirai *presque* coupable de vous battre comme plâtre, quand votre jambe sera de nouveau en état. Mais soyons lucides : vous n'arriveriez pas à me battre, même si aviez douze jambes pour tenir en équilibre.

L'entendre manifester son traditionnel esprit de compétition rassura Gabriel : tout allait de nouveau pour le mieux dans son petit univers.

— J'ai hâte de vous prouver le contraire la prochaine fois que nous nous verrons en ville.

A ces mots, il déplaça sa canne de manière à pouvoir serrer la main de Croft. Bizarrement, après avoir passé quelques années à pratiquer la boxe avec lui, il avait commencé à l'apprécier, malgré les menaces que celui-ci lui avait adressées. Croft vivait en suivant un code d'honneur : il faisait passer sa famille avant tout et restait fidèle à lui-même. Et cela, Gabriel le respectait, même si son *sparrring partner* n'avait pas résisté à l'envie de lui serrer vigoureusement la main.

— Vous vous êtes déjà adouci, Croft. Ce qu'on dit sur les hommes mariés doit être vrai, j'imagine.

— Que seuls les meilleurs sont faits pour ça ? Oui, c'est entièrement vrai, répliqua Griffin avec un petit rire moqueur.

Puis il serra une dernière fois la main de Gabriel comme s'il voulait lui briser les os avant de la lâcher.

— Hé là, hé là ! fit alors Brightwell, en tapant bruyamment des mains — ce qui fit retomber sur son front l'une de ses mèches blondes.

Des années plus tôt, Gabriel s'était lié d'amitié avec lui par pure commodité. Il cherchait un prétexte pour passer plus de temps avec Calliope. Plus tard, quand il lui avait envoyé sa lettre et qu'elle avait repoussé la demande en mariage de ce pauvre Brightwell, il s'était senti coupable de les avoir trompés, tous les deux. Pour se racheter, il avait décidé de devenir sincèrement son ami et lancé l'idée de partir en expédition — une expédition qui devait, avant tout, les aider à panser leurs plaies.

Au fond de lui, il espérait que ce soit le cas en ce qui le concernait, avec son prochain grand voyage.

— Bravo, gentlemen ! s'esclaffa Delaney avec son rire inimitable. Vous avez prouvé que vous étiez de valeureux combattants. Malgré tout, si nous ne nous hâtons pas de partir, votre majordome

risque fort d'aller chercher de la corde pour transformer cette pièce en ring de boxe.

— Voilà qui est très important, déclara Danvers.

Là-dessus, il héla Valentin, qui attendait près de la porte.

— De la corde, je vous prie. J'aimerais voir Everhart recevoir une volée de bois vert.

— Vous oubliez, *mon ami*, répliqua Gabriel, que vous ne pourrez remporter la mise de notre pari si je viens à mourir.

— Oubliez ce que je viens de dire, Valentin, s'exclama alors Danvers d'un air faussement dépité.

L'intéressé, pour sa part, n'avait pas bougé d'un millimètre : en bon majordome, il avait appris à ignorer les fadaises qu'ils avaient débitées pendant leur séjour à Fallow Hall.

— Mon mari m'a parlé de votre pari, dit Delaney. Je n'arrive pas à croire que vous ayez joué contre Montwood.

Gabriel tressaillit. Pas question de montrer à quel point ce constat lui avait donné envie de jeter un œil angoissé dans son dos. Avec tout ce qu'il pouvait perdre, il n'aurait jamais dû être aussi stupide.

— Où est ce tricheur, d'ailleurs ?

— J'imagine qu'il préfère se tenir loin des poings de Croft, ricana Brightwell.

Il avait l'air amusé de ne pas faire partie des cibles potentielles de Croft ou du pari avec Montwood.

Gabriel sentit alors le poids écrasant de la culpabilité s'abattre sur lui. Depuis qu'il séjournait à Fallow Hall, Brightwell avait essayé sans relâche de le convaincre de se trouver une épouse. L'accident y était évidemment pour beaucoup.

— Montwood n'a pas besoin de s'inquiéter autant, soupira Delaney d'un air exaspéré. Mon mari n'est pas rancunier de nature.

Pas rancunier de nature ? En voilà une bonne !

Croft poussa un grognement rauque. A voir sa mine sévère, on avait la sensation qu'il ne partageait pas la certitude de son épouse. Gabriel sentit alors son regard se poser lui. Pas de doute : *sparring partner* ou pas, il ne lui avait pas pardonné d'avoir blessé Calliope. Alors autant rester sur ses gardes.

Cela dit, il ne pouvait pas lui en vouloir. Il ne se l'était pas pardonné non plus. De son point de vue, il valait mieux que les Croft quittent les lieux au plus vite.

Même si ce n'était pas nécessaire, il jeta un coup d'œil à la pièce avant d'ajouter :

— Puisque nous parlons des absents, votre sœur semble avoir disparu.

— Me voilà ! s'écria alors l'intéressée du haut de l'escalier.

La main posée sur la rambarde, Calliope dévala l'escalier, mais perdit son manchon en chemin. Elle revint sur ses pas, l'attrapa au vol, et descendit les dernières marches.

Elle se tint alors là, hors d'haleine, vêtue d'un manteau bleu rehaussé de fourrure blanche : ses tresses noires comme l'ébène caressaient son collier. Elle avait les joues roses, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes et attirantes... exactement comme la veille. Jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits et comprenne à quel point il était dangereux d'être seul avec elle.

Il avait oublié combien il pouvait facilement *s'oublier* quand elle était près de lui. Au même moment, il s'aperçut qu'il avait fait un demi-pas vers elle — un demi-pas seulement, car il s'était arrêté à temps. Heureusement qu'il n'avait pas baissé sa garde plus longtemps !

Alors qu'il détournait la tête, il surprit un rictus de Danvers et lui décocha aussitôt un regard noir. Son ami ricana.

— Et comment se porte notre cousine ? demanda alors Croft. Je voulais la voir, mais sa domestique m'a informé qu'elle se reposait.

Calliope sembla se raidir. C'était à peine si elle avait redressé les épaules, mais Gabriel se rendit compte qu'elle avait légèrement changé d'attitude.

— Elle se repose et elle espère sans doute que je serai là quand elle se réveillera. Figurez-vous qu'elle m'a demandé de rester ici pour lui tenir compagnie, expliqua-t-elle.

Brightwell s'éclaircit la gorge et confirma :

— Elle m'a fait part de la même requête.

Jusqu'ici, il n'avait pas dit grand-chose. De fait, il s'était plutôt contenté de raser les murs. Mais voilà qu'il avait fait un pas en avant, attirant l'attention de toute l'assistance. Pour sa part, Gabriel préféra se concentrer sur la réaction de Calliope.

Combien de fois, des années plus tôt, avait-il détaillé la façon dont elle regardait Brightwell ? Des dizaines, au moins. A l'époque, il avait toujours senti l'agacement poindre en lui. Etrangement, c'était encore le cas.

— J'imagine que cette demande doit vous surprendre, étant donné que...

Calliope s'interrompit — de toute évidence parce que tout le monde dans la pièce pensait la même chose. Pourquoi Pamela tenait-elle à ce que son mari se retrouve près d'une femme qu'il avait demandée en mariage ?

— Pas du tout !

Le regard de Brightwell exprimait une telle douceur en cet instant que Gabriel resserra davantage le pommeau de sa canne.

— Ma femme sait que je ne nourris aucune animosité à votre endroit. Le passé est le passé, miss Croft. Ne vous laissez pas troubler par la gêne que vous me prêtez. La seule chose qui compte à l'heure où nous parlons, c'est la santé de votre cousine.

A ces mots, Calliope prit une grande inspiration et hocha la tête.

— Oui, vous avez raison.

— Non, ce n'est pas possible ! s'entendit alors protester Gabriel.

La véhémence qui perçait dans sa voix devait également se peindre sur son visage, car il sentit des regards interloqués se poser sur lui. Mais cela n'avait aucune importance. Il refusait que Calliope parle à Brightwell plus longtemps. Qu'elle reste ici pour veiller sur sa cousine. Qu'elle finisse par le rendre fou.

Il faut qu'elle parte, et tout de suite !

— Croft, vous ne pouvez décemment pas laisser votre sœur rester ici avec des gens comme nous.

Avec moi.

— Faites attention, Everhart, l'avertit celui-ci d'une voix aussi menaçante qu'au moment de leur discussion à Vauxhall Gardens. N'oubliez pas que vous devez prendre soin de votre famille.

Ah, oui. Pas de doute, cet homme n'était vraiment pas rancunier de nature.

Croft pouvait toujours le détruire. Et dire qu'il espérait être enfin libre après cinq ans de pénitence ! Hélas, le fait que les Croft se trouvent ici ne voulait dire qu'une chose : sa lettre n'avait pas disparu de leurs mémoires, pas plus que de la sienne.

— De toute façon, répliqua alors Delaney, Calliope ne serait pas seule : elle aurait autour d'elle sa femme de chambre, sa cousine, l'heureux mari de sa cousine... et trois gentlemen qui ont prêté serment de ne jamais se marier.

— Si je puis me permettre..., intervint Danvers en levant le doigt. Il est de mon devoir de rappeler que nous sommes tenus de rester à l'écart des femmes non mariées. Cela fait partie de notre pari. Par conséquent, miss Croft n'a pas grand-chose à craindre.

— Votre *devoir*, vraiment ? lâcha Gabriel, donnant un petit coup de canne sur la jambe de Danvers.

Sur ce, il se tourna vers Griffin.

— Croft, s'il s'agissait de ma sœur Raena, je ne permettrais jamais que...

— Lord Everhart, l'interrompit Calliope, pointant son manchon vers lui. Quand votre sœur aura vingt-quatre ans, je ne pense pas que vous aurez votre mot à dire sur ce qu'elle pourra ou ne pourra pas faire. Je respecterai la décision de mon frère, certes, mais j'ai mon libre arbitre. Par ailleurs, le fait d'être encore célibataire à mon âge me *permet* d'avoir quelques libertés, à mon avis.

Encore célibataire à mon âge... Ces quelques mots résonnèrent dans l'esprit de Gabriel. Il sentit planer autour de lui l'ombre de la culpabilité. C'était en partie sa faute — et même *entièrement* sa faute — si elle n'était pas mariée. S'il ne lui avait pas écrit cette lettre, elle aurait épousé Brightwell. Il déglutit et fut alors frappé par l'intensité avec laquelle Calliope s'était mise à le fixer.

— Votre sœur a la tête sur les épaules. Comme vous, reprit Delaney, tapotant la poitrine de son mari, juste au niveau du cœur.

Manifestement, ce simple geste agit comme une espèce de sortilège. En un éclair, le regard de Croft s'adoucit quand il le posa sur son épouse.

Non.

Calliope semblait s'en être aperçue, elle aussi. Un sourire se dessina sur son visage qui s'illumina.

— Alors, vous me laissez la décision ?

Non, Croft ne va jamais accepter une chose pareille.

C'est alors qu'il le vit faire oui de la tête.

Il se sentit trahi. Lui qui comptait sur une réaction d'orgueil de sa part !

— Bien évidemment, prolonger mon séjour à Fallow Hall sans demander la permission serait malvenu de ma part, ajouta Calliope, en jetant un regard malin à Danvers.

Danvers — *ce traître* — répondit du tac au tac :

— Cela va sans dire. Vous êtes libre de rester aussi longtemps que vous le souhaitez. Fallow Hall vous est ouvert, faites comme chez vous.

— Merci, monsieur Danvers, fit-elle gracieusement.

Là-dessus, elle regarda Gabriel d'un air de défi, avant d'ajouter d'un ton satisfait :

— Ce sera l'affaire de quelques jours, pas plus, à mon avis.

— Alors nous en profiterons pour passer de bons moments ensemble, pas vrai, Everhart ? s'exclama aussitôt Danvers, en lui donnant une grande tape sur l'épaule.

Gabriel préféra ne rien répondre. C'était le monde à l'envers ! Croft n'allait tout de même pas laisser sa sœur ici ? L'homme qui avait menacé de le faire arrêter et condamner comptait désormais sur son sens de l'honneur pour assurer la sécurité de sa sœur ?

Pendant cinq ans, il avait respecté le pacte qu'ils avaient conclu. Il s'était tenu à distance de

Calliope. A part quand il l'avait suivie à Bath. Et désormais, tout ce qu'il récoltait, c'était la cruauté de cet homme ?

Il regarda celui qui avait décidé de son malheur. Vivement le jour où ils pourraient retourner tous les deux à leur salle de boxe attitrée, le Gentleman Jackson's ! Cette fois, il ne retiendrait pas ses coups par loyauté : plus question d'avoir cette naïveté.

— Bien sûr, grogna-t-il entre ses dents, avant d'incliner courtoisement la tête. Toute la famille de Croft est la bienvenue ici.

— C'est bon à savoir, lança l'intéressé d'un air impénétrable. Je vais envoyer un courrier aux jumelles. Peut-être voudront-elles rejoindre Calliope.

Phoebe et Asteria Croft, ici ? Cela faisait à peine un an qu'elles fréquentaient le grand monde, et elles étaient déjà connues pour prendre un malin plaisir à jouer « les entremetteuses », selon leur expression. Ce n'était plus de la cruauté : c'était de la torture pure et simple !

— Griffin, arrête de dire des bêtises. Everhart est devenu tout pâle.

Le regard intensément bleu de Delaney semblait plus briller de curiosité que d'inquiétude.

— Nous devrions partir avant que Valentin ne finisse par trouver de la corde.

Au lieu de quoi, le majordome ouvrit la porte, alors que les Croft faisaient mine de partir. Gabriel suivit le jeune couple et ordonna aux valets de pied d'aider le cocher à prendre les malles de Calliope. Pendant ce temps, Delaney s'était approchée de la voiture des domestiques pour s'entretenir avec sa servante et celle de Calliope.

Gabriel tourna la tête vers Croft qui se tenait près de lui et lui demanda, suffisamment bas pour que personne ne les entende :

— Dites-moi ce que vous avez derrière la tête. Vous débarquez à Fallow Hall en sachant pertinemment que je suis là, pourquoi ?

S'il s'agissait d'un jeu ou d'une clause additionnelle à leur accord, il avait besoin de savoir, et tout de suite.

Croft garda les yeux fixés sur les bagages.

— Je suis venu m'enquérir de la santé de ma cousine. Vous n'allez quand même pas me le reprocher.

— Vous allez laisser votre sœur sous ma responsabilité. Vous auriez pu *quand même* trouver un prétexte pour rester vous aussi.

Son petit discours terminé, Delaney jeta un regard inquiet aux deux domestiques. Son mari lui fit signe, comme pour la rassurer, et elle disparut à l'intérieur de leur voiture.

— J'ai des obligations à remplir. Voilà bien une chose à laquelle vous devriez songer, pour une fois, dans votre vie, dit Croft d'une voix aimable.

Alors qu'il venait de lui décocher pareil coup ?

— *Pour une fois ?*

Gabriel serra les dents pour se retenir de crier.

— J'ai respecté les obligations qui étaient les miennes pendant ces cinq dernières années. C'est vous qui négligez à présent les vôtres.

— Sur ce point, nos opinions divergent, déclara Croft sans sourciller. En laissant ma sœur ici, j'estime qu'il n'y a rien à craindre. Cependant, si vous me donnez tort, vous serez voué aux flammes de l'enfer, et c'est moi qui vous y jetterai.

Gabriel empoigna le pommeau de sa canne.

— Méfiez-vous, Croft ! La prochaine fois que nous irons au Jackson's, je cesserai de me retenir par respect pour votre... *famille*.

Bizarrement, cette menace fit sourire Griffin.

— J'ai hâte de voir ça ! Vous valez mieux que ce qu'on pourrait croire, Everhart, je l'ai toujours pensé.

Hélas, avant de pouvoir expliquer ce que cela signifiait, Croft s'éloigna pour rejoindre sa femme dans leur voiture.

Gabriel rentra dans le manoir d'une humeur sombre.

A peine à l'intérieur, il aperçut Brightwell en train de s'incliner vers Calliope. Il ne manquait plus que ça...

— Je mettrai votre cousine au courant quand elle se réveillera. Je suis sûr qu'elle sera ravie.

— Oui, répondit-elle d'une voix où semblait percer une certaine lassitude. J'irai la voir dès que j'aurai défait mes malles avec Meg.

Il la vit se raidir à nouveau. Manifestement, faire plaisir à sa cousine ne la réjouissait guère. Mais, si c'était le cas, pourquoi diable avait-elle voulu rester ?

Sans mot dire, Brightwell quitta alors le hall et s'engagea dans l'aile est.

Danvers les regarda tour à tour Calliope et lui, puis se frotta les mains.

— Eh bien, nous allons pouvoir faire la noce tous ensemble ! s'exclama-t-il. N'est-ce pas, miss Croft ?

— Tout à fait, oui.

Soudain, un sourire amusé éclaira les traits de Danvers.

— Faire la noce avec des célibataires, en voilà une idée cocasse ! Pas vrai, Everhart ?

Gabriel poussa un grognement. Il aurait voulu répliquer mais, alors qu'il s'apprêtait à le faire, la femme de chambre de Calliope entra dans le hall accompagnée de deux valets de pied qui portaient des malles.

— Gentlemen, commença Calliope en leur jetant un œil méfiant, merci encore pour votre hospitalité.

A la suite de quoi, elle fit une brève révérence, avant de s'engouffrer dans l'escalier et disparaître de leur vue.

Le bruit des pas pesants des valets assaillit Gabriel comme des vagues déchaînées s'écrasant contre la coque d'un bateau. Il sentit son estomac se nouer.

Qu'importe : maintenant qu'il était enfin seul avec Danvers, ce vil conspirateur, ils allaient pouvoir s'expliquer.

— Quoi que vous pensiez, chassez ces idées de votre esprit, Rafe. Tout ce que vous arriverez à faire, c'est passer pour un imbécile.

— Bravo, Everhart ! Vous avez parlé avec un sérieux saisissant. Si je n'avais pas eu les yeux fixés sur vous, j'aurais juré entendre votre père.

C'était maintenant à Gabriel d'éclater de rire, même s'il n'en avait aucune envie.

— Vous ne pouvez pas obliger vos concurrents à se marier. Ni tenter de les compromettre.

— Loin de moi cette idée ! répliqua Danvers d'un air de reproche. J'ai une sœur moi aussi, vous savez.

Gabriel hocha la tête. Son ami était quelqu'un d'honnête, il n'aurait jamais souillé la réputation d'une jeune femme dans le seul but de gagner un pari. Par conséquent, une seule question demeurait :

que pouvait-il bien mijoter ?

Au même instant, comme s'il avait lu dans ses pensées, celui-ci esquissa un sourire diabolique.

— Dix mille livres, mon ami !

Là-dessus, il tourna les talons et s'en alla en sifflotant une mélodie guillerette. Les jours à venir allaient assurément être éprouvants !

Chapitre 6

Calliope se tenait à l'extérieur de la salle de musique. Devait-elle entrer ou se contenter d'aller dormir ? Cela faisait maintenant trois jours qu'elle supportait les caprices de Pamela, et impossible de parler avec elle de cette fameuse lettre ! Chaque fois qu'elle abordait le sujet, sa cousine se sentait recrudescence de fatigue. Ce qui ruinait toute sa stratégie — laquelle consistait à poser discrètement des questions et à orienter les conversations, tout en dissimulant sa curiosité dévorante et la frustration qui en découlait.

Dans le même temps, elle avait fouillé la demeure — rayonnages, armoires, coffres, secrétaires et penderies. Tout ce qu'elle avait découvert, c'était sept araignées noires, grosses et hideuses, quatre petites souris dans un coin du placard à linge, trois romans intéressants dans la bibliothèque et deux chouettes empaillées dans le grenier.

Mais pas de poudrier en ivoire serti d'or, hélas.

Enfin, autant voir le bon côté des choses : elle n'avait découvert aucun insecte visqueux ou rampant, signe que les araignées faisaient leur travail. Il n'y avait pas non plus des montagnes de poussière et, à part les souris dans le placard, la maison était assez bien tenue. Signe que les domestiques faisaient leur travail, eux aussi.

La gouvernante, Mrs. Merkel, et Valentin, le majordome, veillaient à ce que tout soit parfaitement en ordre. Ce qui était d'autant plus impressionnant que Nell, la harpiste attitrée de Pamela, avait été libérée de sa charge. Manifestement, il y avait beaucoup à faire en même temps, mais personne n'avait l'air de souffrir de cette situation... à part Nell, bien sûr. Tout cela était d'autant plus surprenant qu'il n'y avait aucune maîtresse de maison pour superviser ces questions. Alors qui s'en occupait ?

Plus intrigant encore était le fait que ces célibataires endurcis — qui ne semblaient guère désireux de diriger leur propre demeure — avaient mis leurs désirs entre parenthèses pour respecter leur engagement. Néanmoins, elle n'avait pas eu un moment de libre pour enquêter là-dessus. Elle était beaucoup trop occupée à essayer de retrouver cette lettre.

Elle se massa la nuque. Elle avait mal partout, mais surtout à cet endroit.

Elle entendit soudain des sons étouffés non loin d'elle. Quelqu'un marchait d'un pas décidé sur le tapis du hall. En se retournant, elle vit lord Lucan Montwood approcher. Avec ses traits et sa tenue sombres, il semblait faire partie des ténèbres dont il venait de sortir. Il ne s'était pas montré quand son frère et sa belle-sœur étaient là, mais il était un hôte exquis depuis. Pour être honnête, Danvers l'était lui aussi.

— Ah, miss Croft ! lança-t-il, en lui adressant son fameux sourire charmeur. Toujours à la recherche de cette lettre ?

Calliope sentit son pouls cesser un instant de battre.

— Quelle lettre ? bredouilla-t-elle.

La lumière des bougies fit briller les yeux couleur d'ambre de Montwood, tandis qu'un petit rictus creusait sa joue.

— La lettre de votre cousine.

Comme tous les bons joueurs, il était bien trop perspicace et toujours sur le qui-vive. Elle ne l'avait jamais vu baisser la garde, même si, à une ou deux reprises, elle avait discerné chez lui autre chose que du charme. Mais c'était une impression diffuse, quelque chose qu'elle n'était pas parvenue à nommer clairement. Tout cela n'en restait pas moins troublant.

— Oh ! ça..., répondit-elle, agitant distraitement la main.

De toute évidence, elle avait manqué de discrétion, contrairement à ce qu'elle avait bien voulu croire. En tout cas, elle ne s'était pas montrée assez détachée quand elle avait questionné Danvers à ce sujet, la première nuit. Pourvu que Montwood soit le seul à avoir percé son secret ! Mais si Brightwell découvrait la vérité... Elle n'avait pas envie de penser à la douleur qu'il éprouverait.

— Vous savez, ce n'est rien, vraiment. En fait, je suis passée à autre chose, pour ainsi dire. J'ai déjà déniché trois livres pour faire la lecture à ma cousine.

Sans cesser de sourire, il jeta un œil circonspect à la grande porte ouverte derrière eux.

— Dans la salle de musique ?

Vite, il fallait qu'elle trouve une excuse crédible ! Tant que cela n'avait rien à voir avec la lettre, tout irait bien.

— J'avais simplement envie de trouver... euh... des partitions.

Cette réponse sembla dissiper le doute qui assombrissait le visage de Montwood.

— Vous êtes musicienne ?

— Disons que je sais surtout lire les notes. Je suis une tourneuse de page avertie. Il fut un temps où j'avais appris à chanter. C'est assez singulier pour une jeune femme, je sais.

— C'est donc ainsi que vous avez changé de spécialité...

— Pas vraiment, s'esclaffa-t-elle. Mais, quand on m'y obligeait, j'arrivais à chanter comme il faut *toutes* les notes, et *sans* rendre fou mon public.

— Nous allons peut-être vous obliger à nous donner un petit récital après dîner, demain soir. Puisque vous êtes logée ici à titre gracieux, ce serait un juste retour des choses...

— Alors vous risquez sans doute de m'envoyer dans un coin reculé du grenier !

— En parlant de coins reculés..., ajouta-t-il doucement, avec un sourire qui semblait plus espiègle que charmant. Avez-vous cherché dans la tour nord ? Je serais prêt à parier que la salle des cartes regorge de papiers, de boîtes en tout genre susceptibles de vous intéresser.

Des boîtes en tout genre ? Hum... L'homme qui se trouvait avec elle dans le couloir était malin, ça oui. Il savait beaucoup de choses. Mais elle avait du mal à imaginer sa tante Augusta cacher quoi que ce soit dans une pièce où seuls ces messieurs se retrouvaient.

— La salle des cartes ? Everhart passe une bonne partie de son temps là-bas, me semble-t-il.

Après avoir croisé son hôte dans cette partie du manoir, elle sentit son cœur s'emballer à l'idée de le revoir au même endroit. Pas de doute, c'était la méfiance qui le faisait battre de plus en plus vite.

Elle ne l'avait pas beaucoup vu, ces trois derniers jours. Elle n'avait entendu que le bruit légèrement traînant de ses pas, accompagné du rythme syncopé que faisait sa canne en touchant le sol, mais elle ne s'était jamais retrouvée face à face avec lui.

Quelques fois, du coin de l'œil, elle l'avait vu disparaître à l'intérieur d'une pièce. Il ne se joignait pas à leur petite bande, ni pour le dîner, ni pour une partie de whist ou de pharaon au salon, en fin de soirée. Par miracle, Pamela avait retrouvé assez de forces pour supporter ces parties soir après soir. Pour autant, Calliope sentait qu'Everhart avait menti : il la haïssait, c'était certain.

— Une bonne partie de son temps ? Bien au contraire, répondit Montwood. Ses appartements se trouvent dans l'aile est. Il se plaint assez souvent de m'entendre jouer de la musique à minuit : le bruit résonne jusque dans la salle des cartes. Du coup, si je mets à jouer et que — *par le plus grand des hasards* — Everhart se trouve dans cette pièce à ce moment-là, il se retire dans ses appartements. Vous pourrez donc faire ce que bon vous semble.

En le voyant ponctuer sa phrase d'un clin d'œil, Calliope sentit un frisson d'espoir l'envahir. Peut-être allait-elle enfin trouver ce qu'elle cherchait durant la nuit ! Ce qui lui permettrait de quitter Fallow Hall d'ici la fin de la semaine...

— Merci, Montwood. Quelle chance de vous avoir croisé !

A l'instant même où elle disait ces mots, Calliope éprouva une immense déception. Étrangement, c'était Everhart qui en était la cause. Elle n'avait pas envie de quitter Fallow Hall en sachant qu'il la détestait toujours.

— J'espère en dire autant, miss Croft.

A ces mots, il s'inclina avec élégance avant de disparaître dans la salle de musique.

* * *

Gabriel sortit péniblement un atlas gigantesque du tiroir et le posa sur la table immense de la mezzanine. L'Amérique du Sud s'offrait à lui. Dès qu'il aurait les dix mille livres en poche, il pourrait financer son expédition. Imaginer les endroits qu'il pourrait explorer, les plages où il pourrait marcher... C'était ce qu'il préférait. Observer toutes les nuances du sable, voilà bien une chose qui lui avait toujours évoqué deux beaux yeux noisette...

Du plat de la main, il frappa la couverture rugueuse. Un an. Il allait devoir attendre encore un an, mais pas davantage. Bien évidemment, il lui faudrait pousser habilement ses amis à se marier, mais puisqu'il avait déjà persuadé Calliope de rester ici... Selon toute vraisemblance, le premier à perdre serait Danvers.

Ragaillardi par cette perspective, il souleva la couverture. Au même instant, il entendit un bruit sourd à l'étage inférieur. Qui cela pouvait-il bien être, à cette heure ?

Le temps d'atteindre à cloche-pied l'escalier de la mezzanine, il s'arrêta net.

Calliope Croft.

Il la vit se faufiler jusqu'à une commode galbée près de la porte et se mettre à fouiller à l'intérieur. Elle ne semblait pas s'être aperçue de sa présence. Depuis son poste d'observation, il remarqua que sa robe était de la même couleur bordeaux que la couverture de l'atlas derrière lui — à la différence près que la teinte de sa tenue était plus brillante et qu'elle était rehaussée d'une courte rangée de perles le long de ses épaules. Des épaules décidément magnifiques. C'était l'une des premières choses qu'il avait remarquées chez elle. Sans compter la façon dont ses boucles brunes

caressaient sa peau comme un baiser.

Il sentit sa gorge se nouer. Il avait plutôt bien réussi à l'éviter jusqu'à maintenant. Et il n'avait aucune intention de la laisser y changer quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il du haut de l'escalier en colimaçon.

Son ton lui parut brutal. Voilà à quoi pouvait en être réduit un homme après tant d'années passées à refouler ses désirs.

Calliope se redressa d'un bond, faisant tomber à ses pieds une pile de papiers, puis leva les yeux vers lui. Le liseré de dentelle blanche qui bordait l'encolure de sa robe se soulevait très haut au-dessus de sa poitrine, puis retombait chaque fois qu'elle reprenait son souffle.

— Je ne pensais pas vous trouver ici. Je ne voulais pas vous déranger.

Il ne put s'empêcher de grogner. Evidemment qu'elle le dérangeait ! Le simple fait qu'elle soit au manoir le mettait mal à l'aise et le poussait constamment à se demander où elle se trouvait.

Une fois dans l'escalier, il l'observa plus en détail. Alors que les tons pastel que portaient généralement les jeunes filles pour leur entrée dans le monde l'avaient rendue rayonnante, à une époque, les couleurs plus soutenues qu'elle portait maintenant lui donnaient un éclat plus chaud. Il trouvait néanmoins son style vestimentaire trop prude : on aurait dit une femme mûre plutôt qu'une jeune femme énergique.

Certes, la coupe de sa robe mettait très bien en valeur ses épaules — qu'il pouvait admirer à loisir —, mais révélait à peine la courbe de sa poitrine. Or, ce corps épanoui était bien trop attirant pour rester caché ! Cinq ans plus tôt, ses tenues lui avaient offert ses rondeurs si féminines, d'une blancheur de lait. Si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, elle avait une légère tache de naissance à la base du cou, du côté gauche. C'était une marque minuscule, rose pâle, mais qui avait la forme de... la forme de... *l'Amérique du Sud*.

Il secoua la tête et se retint d'éclater de rire.

Eh bien, si tout cela n'est pas un signe du destin !

— Vous m'empêchez d'être tranquille, répondit-il comme s'il pensait tout haut.

Sans relever sa remarque, Calliope se baissa pour ramasser la liasse de papiers éparpillés.

— Montwood m'a dit qu'on entreposait toutes sortes de choses dans cette pièce. Ma tante a pris un objet appartenant à ma cousine, et je me suis dit qu'elle l'avait peut-être rangé ici par erreur.

Montwood, évidemment. Si ce n'était pas Danvers, ce ne pouvait être que lui. On pouvait se demander quand ce serpent aux yeux d'ambre allait passer à l'action. Jusqu'ici, Danvers avait été le seul à tenter ouvertement de le piéger. L'ennui, c'était que Montwood, lui, n'avait pas pour habitude de respecter les règles.

Néanmoins, Gabriel n'avait pas l'intention de les laisser mener le jeu. Pas cette fois.

La main agrippée à la rambarde en fer (quel dommage que ce ne soit pas la gorge de Montwood !), il descendit les marches une à une. Lorsqu'il se retrouva de nouveau face à miss Croft, il s'aperçut qu'elle était en train de feuilleter les papiers les uns après les autres, une main posée sur sa nuque.

Il s'arrêta au milieu de l'escalier.

— Pourquoi tenez-vous votre nuque de cette façon ?

Elle tourna la tête en grimaçant légèrement.

— Ça me semble évident, non ?

Il éprouva un malin plaisir à l'entendre parler d'une voix aussi cinglante. Elle était furieuse.

C'était assez rare pour être signalé. D'autant que cela lui donnait un certain charme. Mais, étant donné qu'elle semblait souffrir, ce spectacle cessa de le divertir.

— Vous en avez déjà beaucoup fait. Vous devriez mettre un terme à vos recherches.

— Tout le monde est au courant ? marmonna-t-elle, sans saisir à quel point sa voix résonnait dans la pièce. Mes recherches ne vous concernent pas.

Oh que si ! A plus d'un titre. Même si, étrangement, ce n'était pas dans son seul intérêt qu'il lui avait donné ce conseil appuyé. Certes, il voulait qu'elle cesse de chercher la lettre qu'il avait envoyée à sa cousine. Il valait mieux pour toutes les personnes impliquées que ce document — sans parler de la missive qu'elle-même avait reçue — disparaisse à tout jamais. Mais, par-dessus tout, il ne voulait pas la voir se mettre dans des états pareils.

— Je ne peux pas. Cela fait des jours que je suis là, et je n'ai toujours pas — enfin, *ma cousine* n'a toujours pas trouvé cette lettre.

On sentait percer dans sa voix la même lassitude, le même abattement que dans ses yeux légèrement cernés.

— Sans compter que je dois trouver le moyen de l'intéresser à autre chose que la harpe. La pauvre Nell est très talentueuse, mais elle a besoin qu'on la soulage un peu.

Gabriel s'assit sur une marche en fer forgé. Impossible de se défaire du sentiment de culpabilité qui le tenaillait. A quoi bon le nier ? Il était en partie responsable de l'inquiétude de Calliope. Et même bien davantage qu'*en partie*.

— Il y a un coussin dans l'angle du canapé. Apportez-le-moi.

A ces mots, Calliope lâcha sa nuque et contracta ses ravissantes épaules.

— Si ce n'est pas un ordre de la Couronne, je vais rester ici et attendre un peu de politesse élémentaire. Vous allez vite comprendre que je ne suis pas faite pour servir les autres, quand je ne peux pas agir de mon plein gré.

Il avait fréquenté de nombreuses jeunes femmes, mais aucune ne lui avait parlé aussi durement. En un sens, le fait de ne jamais avoir été confronté à une telle situation lui donnait le sentiment de s'être bercé d'illusions. Pendant les cinq dernières années, personne n'avait osé s'opposer à lui comme le faisait Calliope. Ses relations sentimentales avaient toujours été insignifiantes et superficielles, et l'avaient laissé frustré et vide. Il voulait davantage, désormais.

Hélas, c'était absurde ! Comment pourrait-il cesser de désirer Calliope ? Malgré tout, la voir souffrir lui était insupportable — d'autant qu'il avait le moyen d'y remédier. Allons, courage : il allait bien trouver la force de résister à la tentation pendant quelques instants supplémentaires.

— Il y a un coussin dans l'angle du canapé, miss Croft. Pourriez-vous me faire l'honneur de l'apporter jusqu'à moi, s'il vous plaît ?

— Et vous arrivez quand même à vous plier à mes requêtes ? fit-elle dans un soupir, sans cependant bouger d'un millimètre.

— Si vous vouliez bien avoir un peu de patience, je vais vous le prouver autrement.

Elle plissa les yeux pour mieux l'étudier, les lèvres pincées en signe de perplexité.

— Avoir un peu de patience ? Pourquoi, exactement ?

— Impertinente *et* impatiente, s'esclaffa-t-il. Que dois-je faire pour vous convaincre ? J'ai beau être la politesse et l'amabilité faites homme, vous continuez à refuser mon amitié.

Elle désigna l'objet de sa convoitise avant d'avancer vers le sofa d'un pas décidé.

— C'est ce que vous m'offrez par l'entremise de ce coussin ?

Bien sûr que non, mais il pouvait difficilement avouer la guerre qui faisait rage au fond de son âme, entre son cœur et sa raison.

— Oui, mentit-il, posant les yeux sur la main délicate qui caressait le coussin de velours bleu.

— Très bien, je l'accepte, répondit-elle alors, en l'attrapant par un coin.

Gabriel sentit sa poitrine se gonfler. Si son cœur battait la chamade, c'était parce qu'il avait attendu ce moment pendant des années.

Calliope traversa la pièce sans le quitter des yeux, un petit sourire sur les lèvres. « Je suis une personne entière, avec ou sans votre bénédiction », lui disait ce sourire.

Combien de fois — et de combien de façons — s'était-il imaginé cette scène ? Elle n'avait d'yeux que pour lui. Les portes de la pièce avaient beau être grandes ouvertes, ils étaient seuls. Il n'y avait que six boutons dans le dos de sa robe — il les avait comptés. Et seulement deux épingles dans ses cheveux. Il aurait aimé la voir traverser la pièce pour le rejoindre avec ces boutons défaits et ses cheveux lui caressant les épaules, et sans quitter ce sourire.

Au même instant, les battements impétueux de son cœur se calmèrent.

Calliope s'immobilisa au pied de l'escalier et lui tendit le coussin des deux mains, comme si elle lui présentait l'orbe royal.

— Votre coussin, Monseigneur.

Après avoir tiré à lui le carré de velours brodé, il le plaça sur la marche inférieure et étendit les jambes pour lui laisser plus d'espace.

— Asseyez-vous, miss Croft, je vous en prie.

— M'asseoir ? Vous ne m'avez tout de même pas fait apporter ce coussin pour que je m'installe dessus ?

— Si, à condition que vous me tourniez le dos, répondit-il en se penchant vers le coussin pour taper dessus. Allez, venez, sinon c'est *moi* qui vais perdre patience.

Elle lui jeta un regard fatigué.

— Je commence à me poser des questions sur la valeur de votre amitié.

— Décidément, vous voyez le mal partout, rétorqua-t-il d'un ton faussement navré. Je connais un remède pour votre nuque douloureuse, c'est tout.

Elle secoua la tête pour décliner sa proposition, mais une grimace se peignit aussitôt sur son beau visage. La douleur devait l'avoir fait réfléchir à deux fois, car elle baissa les yeux avant de lui tourner le dos.

— Vous pensez connaître un remède qui implique que je sois assise devant vous sur un coussin ?

Gabriel tendit la main vers elle. Pourvu que son désir ne se lise pas dans son regard, pourvu qu'elle n'entende pas son cœur battre à coups répétés !

— Je vous tends la main de l'amitié, miss Croft, rien de plus.

Avec une réticence non dissimulée, elle glissa la main dans la sienne et posa le pied sur la première marche. Ses doigts délicats avaient beau être froids, ils étaient incapables d'atténuer la chaleur qui le dévorait. Il lui fit monter une marche, puis deux. A la troisième, elle se tourna et s'assit.

La courbe élancée de sa nuque et de ses épaules s'offrait à lui. Une vague brûlante de désir s'empara de lui et l'envahit. Mais, tant qu'elle ne s'appuierait pas contre le bas de ses jambes, elle n'en saurait rien.

Il posa les mains sur ses épaules, *peau contre peau*, et faillit gémir tant ce contact lui procurait un plaisir indescriptible. La réponse de Calliope fut légèrement différente. Elle se raidit. Bien qu'elle n'ait pas ouvert la bouche, c'était comme s'il l'entendait déjà manifester son désaccord.

Seulement, il ne pouvait pas la laisser dire non, pas maintenant !

— Vous avez certainement entendu parler de ces *massages* qu'emploient les Chinois pour se soigner ?

Il avait beau essayer de se montrer rassurant, sa voix basse et rauque laissait percer son excitation. Avec la plus grande douceur, il laissa courir ses pouces le long de sa nuque.

— Je ne crois pas, non, répondit-elle.

Voilà, elle commençait à se détendre... Sa voix faible et ténue était pareille aux cheveux fins qui tombaient sur sa nuque et frôlaient le bout de ses pouces.

— Les prêtres taoïstes ont utilisé cette méthode pendant des siècles.

Pour tout dire, il était surpris de s'entendre parler avec cette voix basse et exsangue, comme s'il rendait son dernier souffle. En réalité, tout son sang semblait alimenter le désir qui grandissait en lui.

C'était une très mauvaise idée, ce massage...

Pourquoi avait-il pensé à ça ?

Il laissa le bout de ses doigts courir au bord de la clavicule de Calliope. Ses mains dessinèrent des cercles autour de ses épaules graciles, puis il laissa ses pouces effleurer sa peau.

Elle poussa alors un léger gémissement. C'était à peine un murmure, mais ce simple son fit naître en lui un immense élan de désir. Comme si elle avait senti le changement qui s'était opéré en lui, elle se tendit à nouveau.

— Essayez-vous de me séduire, Everhart ?

Il poussa un petit rire pour détendre l'atmosphère avant de répondre :

— Si vous tenez à me poser la question, alors la réponse est très certainement *non*.

Pourtant, il voyait les choses différemment. Et ce *très certainement* n'avait d'autre but que de lui éviter de se mentir. Bien sûr qu'il voulait la séduire, lentement, pendant des heures et des heures.

Cinq années durant, il avait voulu sentir son corps voluptueux sous ses mains. L'espace d'un instant, assis sur cette marche, il avait même cru que la toucher — une fois, rien qu'une fois — suffirait à satisfaire son désir. Comment pouvait-il s'être trompé à ce point ?

Ces boutons en perle l'hypnotisaient. Une fois encore, il massa doucement les épaules de Calliope et l'entendit pousser un nouveau murmure étouffé. Mais, cette fois, elle ne se raidit pas en sentant la chaleur de ses mains sur elle.

— Dans certaines histoires que j'ai pu lire — non, *entendre* —, la jeune femme n'est pas toujours consciente de se laisser séduire, dit-elle. Et, quand c'est le cas, il est trop tard.

Un aveu qui n'était guère surprenant de sa part, songea Gabriel. Calliope et son penchant pour la lecture... Voilà encore un trait de son caractère qui l'avait séduit. Un peu plus tôt dans la journée, il l'avait d'ailleurs aperçue en train de s'engouffrer dans la bibliothèque.

Incapable de maîtriser ses pulsions, il s'était dirigé vers une porte dérobée qui donnait sur cette pièce et l'avait discrètement observée depuis un paravent installé dans un coin. Elle avait parcouru les étagères, fouillant des dizaines et des dizaines de livres. Sa façon de faire l'avait intrigué. Et pour cause : elle ne s'intéressait qu'aux dernières pages de chaque volume. Dès qu'elle en trouvait un qui lui plaisait, elle le pressait contre sa poitrine et poussait un soupir rempli de cette mélancolie qu'il connaissait trop bien. Il y avait fort à parier qu'elle voulait être sûre de trouver un heureux

dénouement. Elle avait eu ainsi besoin d'une heure et demie pour mettre la main sur trois livres capables de remplir ses attentes. Tout ce manège aurait pu le fatiguer, pourtant, il ne l'avait pas quittée des yeux une seconde.

Et désormais ils étaient là, tous les deux, assis sur cet escalier...

Comme envoûtée par le massage qu'il lui prodiguait, elle pencha la tête en avant et se courba légèrement sous ses mains. Un désir dévastateur le parcourut alors tout entier. Il n'était cependant pas pressé de mettre un terme à ce délicieux supplice.

— J'ai du mal à croire qu'une femme ne puisse pas se douter, d'une façon ou d'une autre, qu'on tente de la séduire.

Quand il s'inclina pour respirer le parfum de ses cheveux, il sentit monter d'agréables effluves d'eau de rose et de menthe.

— Toutes les jeunes femmes grandissent sans jamais cesser d'entendre la voix de la raison résonner dans leur esprit, non ?

Il suivait des yeux le mouvement de ses doigts glissant sur sa peau chaude et soyeuse, pressant cette chair souple que ses tendres caresses faisaient légèrement rosir. Il savait désormais qu'elle était aussi douce — et peut-être encore plus douce — que dans ses rêves. Lui qui s'était toujours posé la question...

— La curiosité a une voix, elle aussi, murmura-t-elle d'un ton chargé de plaisir. Et d'ailleurs, est-ce que nous ne sommes pas sur cette terre pour apprendre, tout comme vous avez appris ce remède *exquis* ?

Hélas, il était parfois impossible de faire taire sa curiosité.

C'était inutile. Pensait-il vraiment pouvoir lui résister ?

— Très bien dit, miss Croft.

Il sentit à cet instant qu'il ne pourrait pas se retenir plus longtemps. La tentation était trop forte. Il baissa la tête et pressa les lèvres contre la nuque de Calliope.

Chapitre 7

Calliope sursauta, se redressant d'un coup, aussi brusquement qu'une flèche atteignant une cible.

— Vous... Vous venez de m'embrasser !

— De vous embrasser ? répéta Everhart derrière elle.

Elle sentit dans sa voix grave un mélange d'amusement et d'étonnement.

— Vous exagérez. Je me contente de vous aider à aller mieux, et vous le savez très bien. Je n'ai rien fait d'inconvenant. Mes doigts sont là...

Il les fit alors courir sur le haut de ses épaules pour le lui prouver.

— Et mes pouces, là.

Joignant le geste à la parole, il les plongea à l'endroit précis où sa nuque lui faisait le plus mal. Elle essaya de ne pas gémir lorsqu'il commença à imprimer de petits cercles sur sa peau, mais il y avait tout de même une bonne probabilité pour qu'un léger murmure lui ait échappé.

Il avait beau prétendre que ces fameux massages existaient depuis des siècles, elle n'en avait jamais entendu parler. Malgré tout, elle n'avait pas envie qu'il s'arrête.

— J'ai senti très nettement quelque chose qui n'était ni votre pouce ni l'un de vos doigts à l'arrière de ma nuque, tenta-t-elle de protester d'une toute petite voix.

Impossible de lui adresser le moindre reproche, néanmoins. Elle frissonnait de délice, comme si les mains d'Everhart lui massaient toutes les parties du corps — et non uniquement les épaules.

— Si vous portez cette accusation, c'est sans doute que vous avez de grandes connaissances en la matière ?

Disant cela, il adopta de nouveaux gestes : il se mit à lui caresser le corps de ses paumes.

— Eh bien, non, parvint-elle à répondre, se retenant à nouveau de gémir. Mais je crois que je saurais faire la diff...

— Et voilà ! s'exclama-t-il aussitôt. Vous n'auriez pas pu deviner que je vous embrassais, si cela avait été le cas ! *Or ce n'était pas le cas.* Alors, maintenant, penchez la tête en avant comme tout à l'heure, ou vous allez encore vous faire mal.

Oh ! oui... Tout ce qu'elle avait entendu dire à propos de l'habileté de ses mains était vrai, ô combien ! Certes, elle n'aurait pas dû prêter attention à ce que les veuves murmuraient derrière leurs éventails pendant les bals, mais comment oublier en un clin d'œil des conversations qu'on n'est pas censé surprendre ? D'autant que ce sont généralement les plus intéressantes...

Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas laisser son imagination débordante la laisser perdre le débat.

— Ce que j'ai senti sur ma peau était plus chaud que vos pouces.

— Etes-vous en train de me dire que j'ai les mains froides ?

Pour qu'elle le vérifie par elle-même, il fit glisser ses doigts le long de son dos, tandis que ses pouces frôlaient l'encolure de sa robe.

Doux Jésus !

— Pas du tout. Seulement, je suis sûre et certaine que ce qui m'a effleuré était plus doux que vos pouces — et plus chaud aussi, comme la chaleur montant d'un brasero.

— Hum... Tout ça est assez mystérieux, murmura-t-il d'une voix si caverneuse qu'elle put sentir la marche de l'escalier trembler sous elle. Vous êtes sûre que ce n'était pas plutôt ça ?

Joignant le geste à la parole, il passa la tranche de son pouce sur la courbe de sa nuque, ce qui déclencha chez elle une multitude de frissons fort agréables.

Recommencez, par pitié.

— J'en suis sûre, souffla-t-elle.

Là-dessus, elle le sentit bouger légèrement derrière elle.

— Et ça ? demanda-t-il.

Son haleine chaude glissa entre les mèches de ses cheveux avant de mourir sur sa peau. Il était tout près d'elle, maintenant.

— Peut-être avez-vous simplement senti mon souffle ?

Dans sa bouche, ce mot avait une sonorité impudique et lascive. Elle se mordit la lèvre.

Il continua de la masser, sans se presser, méticuleusement. Mais, en s'attaquant au mal qui la faisait tant souffrir, il faisait sourdre en elle une douleur nouvelle — une douleur étrangère et familière à la fois, pareille à un livre qui prendrait doucement vie au gré des envies de son lecteur. Quand son souffle la caressa de nouveau, elle tressaillit.

Peu de temps après leur première rencontre, Everhart s'était montré très froid avec elle, alors qu'il était si différent avec les autres. Si seulement elle pouvait découvrir le mystère qui se cachait derrière ce comportement changeant !

Elle avait bien essayé de lui demander pourquoi il s'était montré aussi distant et cassant avec elle pendant tant d'années, avant de devenir chaleureux et amical. Mais en ce moment elle ne s'en souciait plus. Tout ce qu'elle voulait, c'était vivre l'instant. Elle, Calliope Croft. Pas un personnage de roman.

Le souffle d'Everhart la frôla une fois encore. Puis il y eut à nouveau cette caresse qui ressemblait tant à un baiser.

— Everhart, êtes-vous en train de m'embrasser ?

Elle connaissait la réponse, bien sûr, mais elle avait besoin de l'entendre le lui avouer.

— Non, miss Croft, dit-il en la pinçant légèrement.

Les doigts qu'il faisait courir le long de ses épaules se faufilèrent entre les lacets qui retenaient sa robe pour la caresser. Ils étaient tout près de la courbe de ses seins.

— Si d'aventure vous voulez accuser un autre homme de vous embrasser la nuque, je me permets de vous offrir un élément de comparaison.

Il y avait peu de chances pour que ce soit le cas, mais elle se garda bien de le lui faire remarquer. Sans honte aucune, elle le laissa continuer. *Tout libertin qui se respecte devrait se comporter comme tel*, se dit-elle. Il laissait sa nature profonde s'exprimer. Et, pour tout dire, elle préférerait sentir sa bouche chaude se poser sur elle, plutôt que subir son incompréhensible froideur.

La douce et sensuelle caresse de ses doigts la fit frémir. Ses tétons pointèrent. Elle voulait qu'il la touche. Qu'il explore son corps.

Ce moment d'intimité n'allait pas entacher sa réputation, ni l'empêcher de quitter Fallow Hall après avoir mis la main sur cette fameuse lettre...

Une minute !

La lettre.

C'était dans l'espoir de la trouver qu'elle s'était rendue dans la salle des cartes. Comment pouvait-elle l'avoir oublié ? Sans doute à cause des mains et des lèvres expertes d'Everhart. Néanmoins, pas question de perdre de vue son objectif une seconde fois !

Elle se pencha en avant, se leva brusquement du coussin et dévala les marches. Histoire de ne pas passer pour une peureuse écervelée, elle lissa sa robe et se retourna pour lui faire face. Funeste erreur.

Le feu de cheminée éclairait les lèvres humides d'Everhart. Elle pensa aussitôt à l'empreinte encore tiède que ces lèvres lui avaient laissée au bas de la nuque et frissonna. Ces yeux qui la fixaient, sombres et durs, s'agrandirent d'une manière telle qu'elle faillit remonter l'escalier. Il ne semblait pas s'excuser de son comportement, non : il usait simplement de son charme puissant et envoûtant pour l'attirer à lui, lui donner envie de retourner entre ses bras. Et elle en avait envie, oh oui !

Elle secoua la tête comme pour répondre à la question muette qu'il semblait lui poser.

— Vous m'avez fait perdre assez de temps comme ça.

Sa bouche s'étira en un lent sourire.

— Si vous avez encore du temps à perdre, n'hésitez pas à franchir de nouveau les portes de mon sanctuaire. Je vous promets d'être encore plus consciencieux.

Elle sentit ses genoux trembler. Attention, danger en vue. Appartenir à une fratrie de cinq enfants lui avait appris à reconnaître une provocation au premier coup d'œil. Sans compter qu'ils étaient tous deux conscients du pari qu'il avait fait avec Danvers et Montwood. Par conséquent, il ne commettrait jamais l'erreur de se montrer *consciencieux* au point de la compromettre. Mais, selon toute vraisemblance, c'était ce qu'il voulait lui faire croire.

— Allons, Everhart. Je pensais que nous deviendrions amis, mais les amis ne se menacent pas.

— Je ne pense pas que nous puissions être amis, miss Croft.

Encore une menace ? Pas exactement... Son regard disait tout à fait autre chose. « Nous pourrions être plus, bien plus que des amis », voilà ce qu'il lui disait. Exactement comme à toutes les autres femmes.

Même si cette idée l'émoustillait — il la voyait donc comme une femme digne d'être séduite, lui qui s'était longtemps contenté de l'accabler de reproches ! —, elle se sentit encore plus mal qu'à l'époque où elle pensait qu'il la haïssait. Désormais, elle était exactement comme les autres. Non qu'elle aspire à être différente à ses yeux, ça non ! Ce qu'elle voulait, c'était qu'on tienne à elle au lieu de l'oublier en un rien de temps.

Elle cacha cette indicible blessure derrière un faible sourire.

— Je suis sûre que nous aurions pu être amis, si vous n'étiez pas un tel fanfaron, vaniteux et condescendant.

Ravie de le voir bouche bée d'étonnement à sa répartie, elle lui adressa une élégante révérence avant de quitter la pièce.

Gabriel s'allongea sur les marches. Il en sentit l'arête aiguë traverser sa veste et poussa un grognement où perçait sa frustration plus que sa douleur.

Un rire familier résonna alors à l'entrée de la pièce.

— Je rêve ou miss Croft vient de vous traiter de *fanfaron condescendant* ?

— Vous avez oublié *vaniteux*, Montwood, répondit Gabriel, sans prendre la peine de le regarder.

— Encore mieux !

Il entendit alors tinter un verre. Son ami devait avoir pris l'une des bouteilles qui restaient sur le buffet pour se servir un whiskey.

— Elle avait l'air pressée de partir.

— Je me suis arrangé pour.

Une chose était sûre : elle ne reviendrait pas. Il avait déjà succombé à la tentation une fois — enfin, deux, si on comptait le second baiser sur sa nuque — et il risquait fort de recommencer.

Or, il ne pouvait pas. L'enjeu était trop grand. Calliope devait savoir qu'il n'avait pas l'intention d'adopter une attitude convenable, quelle que soit la circonstance. Il n'avait qu'une chose à faire : s'en assurer.

— Vous n'allez pas nous faciliter la tâche, n'est-ce pas ? lança Montwood d'un air navré.

— Je vais même vous la rendre impossible !

Entendant son ami approcher, Gabriel se redressa et accepta le verre de whiskey que ce dernier lui tendit. Il l'avalait d'un trait.

— Vous seriez prêt à vous renier pour un pari ?

Pas uniquement à cause de ce pari, songea Gabriel. Il y avait d'autres raisons, plus profondes.

— Vous n'en feriez pas autant, Montwood ?

L'intéressé ne répondit pas. A la place, il se dirigea vers l'âtre et poussa les bûches posées sur la grille ; elles se mirent aussitôt à crépiter et à faire des étincelles.

— Et, dans un an, l'épouserez-vous ?

Gabriel secoua la tête. Comment Calliope avait-elle pu croire pendant tout ce temps qu'il ne l'aimait pas ? Qu'il désapprouvait sa conduite ? C'était à n'y rien comprendre ! Mais c'était aussi un soulagement. Il pourrait ainsi facilement continuer de lui mentir pour la tenir à distance.

— Avant qu'elle ne quitte Fallow Hall, je m'arrangerai pour qu'elle n'ait plus jamais envie de me revoir, répondit-il d'une voix sombre.

Chapitre 8

Gabriel ouvrit la fenêtre au fond du grenier et ferma les yeux. L'air froid et humide du matin lui fouetta le visage, rafraîchit sa peau en sueur. Sautant à cloche-pied et s'aidant de sa canne, il était venu à bout de toutes ces marches. Il espérait que ce petit exercice lui permettrait de chasser les désirs futiles qui l'avaient hanté toute la nuit.

Il aimait être debout aux heures les plus matinales. Pendant ses voyages à l'étranger, il consignait chaque jour dans son journal les levers de soleil et les premiers sons du matin. Le Lincolnshire en avait qui lui étaient propres : le doux bruissement du vent dans les branches des arbres, le pas pressé mais silencieux des domestiques mêlé à leurs murmures étouffés. Qu'il était réconfortant de savoir où exactement se trouvait chaque chose, chaque personne, à n'importe quel moment ! Paradoxal pour un gentleman réputé être un *voyageur sans but*...

Il aimait vagabonder, prendre plaisir à explorer le monde. Il aimait découvrir des horizons, des sons, des saveurs et des parfums nouveaux, ça oui. Mais, aussi merveilleuses qu'aient été toutes ces expériences, il lui manquait quelque chose.

Il savait quoi, évidemment. Un homme peut-il atteindre l'âge de vingt-huit ans sans se connaître ? Non. Il avait appris à quel point on pouvait se sentir seul pendant un voyage, même en étant entouré d'amis. Et rentrer chez lui, en Angleterre, lui avait toujours paru assez poétique — même s'il ne rentrait pas vraiment *chez lui*.

Jusqu'à très récemment, il n'avait jamais éprouvé aussi intensément le désir de se sentir *chez lui* quelque part. Et c'était très troublant. Il n'avait d'ailleurs qu'une envie : fuir ce sentiment. Fuir le Lincolnshire. Fuir Calliope Croft et tout ce qu'elle représentait. Sauf que, avec cette satanée jambe cassée et ses soucis d'argent, c'était impossible. Il était coincé à Fallow Hall. Résultat : cet état de nervosité l'avait réveillé bien avant l'aube.

Tournant le dos à la fenêtre, il se mit à fouiller dans des caisses. Une chose pouvait apaiser l'une des sources de son désespoir, si seulement il parvenait à remettre la main dessus. Fort heureusement, après deux essais infructueux, il trouva ce qu'il cherchait.

— Ah, voilà qui pourrait m'être utile !

Le majordome s'approcha aussitôt de lui, un bougeoir à la main.

— Monsieur ?

— Faites très attention à cette caisse, Valentin, lui dit-il en en soulevant le couvercle du sol pour le remettre à sa place initiale — comme si on n'y avait jamais touché. Il y a une boîte à musique à l'intérieur. Et je crois que cette découverte risque fort de réjouir une personne de nos invités.

Sans sourciller, Valentin répondit :

— Entendu... Si quelqu'un demande une boîte à musique, je la lui apporterai sur-le-champ.

— Surtout pas ! C'est précisément pour qu'on la découvre que je veux la laisser ici.

C'était évidemment à Calliope qu'il pensait. Elle allait forcément poser des questions si on lui présentait cet objet. « *La curiosité a une voix, elle aussi...* » Pas question de prendre ce risque.

— Si d'aventure miss Croft manifeste l'envie de libérer Nell de sa harpe, vous pourriez peut-être lui suggérer de se rendre dans le grenier pour se distraire.

Manifester sa surprise n'était pas dans les habitudes de Valentin. Il n'en haussa pas moins légèrement un sourcil — geste à peine perceptible qui ne dura qu'une fraction de seconde —, avant de reprendre son air impassible.

— Très bien, monsieur, fit-il en inclinant la tête.

— Comme ça, Nell pourra vaquer de nouveau à ses occupations habituelles, crut bon d'ajouter Gabriel en guise d'explication.

Pas question que Valentin s'imagine tout et n'importe quoi ! A commencer par la vérité. Révéler un aspect de sa personnalité à l'opposé de l'image de lui qu'il offrait à tout le monde lui était particulièrement désagréable. Il n'avait pas envie qu'on l'estime apte ou prêt à diriger un domaine tout seul. Par bonheur, Valentin comprit le message. Les discussions touchant à la gestion de Fallow Hall ne concernaient qu'eux.

La vérité, c'était qu'il voulait faire quelque chose pour Calliope — sans rien en dire, cependant —, pour se racheter de son comportement de la veille. Même s'il fallait pour cela la pousser à s'inquiéter pour la pauvre Nell.

Ce n'était pas sans risque, néanmoins. La « découverte » de cette boîte à musique pourrait donner envie à Calliope de vagabonder davantage à travers le manoir. Certes, il valait mieux qu'elle profite du spectacle qu'offrait Fallow Hall au lieu de passer tout ce temps au service de sa cousine. Sans compter qu'il préférerait savoir à tout moment où elle se trouvait. Du coup, cette idée le rassérena.

Il aurait été plus serein encore si Calliope était *ailleurs* qu'à Fallow Hall, bien entendu. C'était du moins ce dont il tâchait de se persuader. De fait, il avait de plus en plus de mal à déterminer ce qu'il pensait réellement de la situation. Pour autant, il était sûr d'une chose : il devait trouver un moyen d'occuper Calliope. Mais comment ?

Sa canne à la main, il se dirigea vers l'escalier raide, puis s'arrêta.

— Une dernière chose, Valentin. Informez Mrs. Merkel qu'elle devra faire son rapport à miss Croft. Et ce, à compter d'aujourd'hui.

De cette manière, Calliope serait trop occupée pour retrouver le chemin de la salle des cartes. Ce qui le dispenserait de succomber à la tentation.

* * *

— Je suis absolument ravie que Milton soit parti chasser avec M. Danvers et lord Lucan, déclara Pamela en se calant contre ses oreillers.

La tête tournée vers la fenêtre, elle ajouta :

— Sortir lui fera du bien. Je m'inquiète de voir à quel point il est dépendant de moi.

Calliope releva la fenêtre à guillotine pour respirer l'air frais et humide. La pluie tombée la

veille avait fait fondre la neige, et des plaques de boue étaient apparues, marron par endroits, gris ardoise là où la terre laissait place à la pierre. Dans le lointain, des buissons de houx entouraient un belvédère de style grec, dont les colonnes étaient recouvertes de lierre desséché, pareil à des toiles d'araignée. Malgré un spectacle aussi triste, rien ne pouvait entamer l'humeur joyeuse dans laquelle elle se trouvait ce matin-là. Avec la découverte qu'elle venait de faire...

— Des époux doivent pouvoir compter l'un sur l'autre, soulager leur moitié de ses peines autant que faire se peut, poursuivit Pamela.

Calliope pensa aussitôt à ses parents. Cette définition du couple les représentait si bien ! Même si la santé de son père déclinait, il faisait de son mieux pour faire naître un sourire sur les lèvres de sa mère — qui en faisait autant avec lui.

— J'ai trop froid, Calliope. Vous voulez bien refermer cette fenêtre ?

Manifestement, la promesse d'une surprise — qu'elle était en train de préparer avec Bess sur la table ronde — n'était pas en mesure de rendre sa cousine de meilleure humeur.

Calliope inspira à nouveau l'air frais du matin avant de faire coulisser la vitre. Quelle chance elle avait eue de trouver cette boîte à musique parmi les caisses du grenier ! Si Valentin ne lui en avait pas soufflé l'idée, elle aurait vu la pauvre Nell s'écorcher toujours plus les doigts sur les cordes de sa harpe. Deux précautions valant mieux qu'une, elle avait demandé à deux valets de pied de sortir l'instrument de la pièce — sous prétexte de le faire réaccorder.

Elle tourna la clé, et une musique douce et cristalline envahit la pièce.

Pamela se redressa, des étincelles dans les yeux.

— Vous m'avez apporté une boîte à musique, ma cousine ?

— On m'a dit qu'elle jouait sa mélodie pendant environ une demi-heure, répondit Calliope avec un grand sourire.

Victoire, elle avait enfin réussi à soulager Pamela d'une de ses angoisses ! Et Nell ne risquait plus de s'abîmer les doigts pour de bon. Tout ce qui leur restait désormais à faire pour distraire Pamela, c'était d'actionner la clé de la boîte à musique à tour de rôle. Voilà qui n'allait pas être bien sorcier !

* * *

Alors qu'il se tenait dans un coin du hall, à bonne distance, Gabriel surprit miss Croft sourire. Sa petite visite dans le grenier avait été fructueuse. Parfait, songea-t-il, prenant discrètement le chemin de sa chambre pour changer de tenue.

Fitzroy, la crème des valets de chambre, devait lui avoir préparé du thé, comme à son habitude. Mais, pour l'heure, il avait besoin de manger quelque chose de solide. Sinon, il risquait de s'imaginer en train de dévorer Calliope. Succomber à la tentation de lui embrasser la nuque avait été une grave erreur. Il sentait encore sur ses lèvres la saveur douce de sa peau. Et il en voulait davantage, bien sûr.

Au même instant, Fitzroy entra dans sa chambre. Comme prévu, il lui apportait du thé ainsi qu'une assiette recouverte d'une cloche. Ce qui l'était moins fut le grand sourire dont le gratifia le domestique, un sourire qui découvrit ses dents de devant, lui donnant l'air d'un lapin.

— Bonjour à vous, monsieur !

Gabriel lui jeta un regard perplexe. Fitzroy n'avait pas l'habitude de le saluer d'un ton aussi

guilleret. Est-ce que quelque chose, dans la pièce... ? Il inspecta sa chambre d'un rapide coup d'œil : tout avait l'air à sa place. Des vêtements propres étaient étendus sur le lit : une chemise blanche bien repassée, un gilet aux coutures dorées, une veste de chasse verte impeccablement brossée, un pantalon en peau de chamois, des chaussettes en laine et, au pied du lit, des bottes de hussard tellement brillantes qu'on pouvait se voir dedans.

Après avoir posé sa canne contre le lit, Gabriel se débarrassa de la veste qu'il portait depuis la veille. Depuis qu'il avait pris l'habitude de dormir dans la salle des cartes, il se changeait le lendemain matin.

— Pourquoi ce sourire béat, Fitzroy ? L'une des domestiques du premier étage s'est-elle encore retrouvée *par accident* dans votre chambre, la nuit dernière ?

Entre-temps, le jeune homme s'était précipité derrière lui pour l'aider. Rougissant, il lui prit le vêtement des mains et le posa sur le dossier d'une chaise. Sa timidité maladive ne l'empêchait pas d'avoir un certain succès auprès des domestiques du beau sexe.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais on ne parle que de la grande nouvelle, à l'office. Me permettez-vous d'être le premier à vous adresser mes félicitations ?

— Et pourquoi tenez-vous tant à me féliciter ?

Aussi étonnant que cela puisse paraître, le sourire de Fitzroy s'étira davantage.

— Même si aucune annonce officielle n'a été faite, M. Valentin nous a informés sans laisser planer le moindre doute que miss Croft allait bientôt prendre une place importante dans cette maison.

— *Miss Croft* ? Mais enfin, pourquoi Valentin...

Gabriel s'interrompit. Le matin même, il avait chargé le majordome d'avertir Mrs. Merkel qu'elle devrait rendre des comptes à miss Croft, et celui-ci en avait déduit qu'un tel honneur ne pouvait revenir qu'à *la future maîtresse de maison* !

Bref, il s'était pris à son propre piège. Quel imbécile ! Pourquoi tenait-il tant à s'inquiéter des manigances de Montwood et Danvers, alors que sa propre bêtise était sa seule et unique ennemie ?

La tête penchée en arrière, il fixa le plafond et éclata d'un rire désabusé.

— Gardez vos félicitations, Fitzroy. Je me suis contenté d'offrir à notre invitée de quoi s'occuper. Autant l'empêcher de mettre Fallow Hall sens dessus dessous pour retrouver une simple lettre.

Il jeta un coup d'œil à son valet de chambre, qui avait l'air troublé.

— Concernant cette lettre, monsieur le vicomte, j'ai entendu dire que tous les effets personnels de lady Brightwell sont à leur place, à l'exception d'un petit poudrier en ivoire. Et de cette lettre qu'elle désire tant retrouver.

— Quelqu'un d'autre s'intéresse donc plus à cette lettre que lady Brightwell elle-même ? murmura Gabriel avant d'ajouter, d'un ton plus formel : si vous-même ou l'un des autres domestiques mettez la main dessus, apportez-la-moi sans tarder.

— Bien, monsieur le vicomte.

Gabriel voulut alors lui demander de faire venir Valentin. Pas question de laisser planer le moindre doute quant à ses intentions ! Il valait mieux revenir sur cette décision et laisser Mrs. Merkel lui faire son rapport, comme à l'accoutumée.

Mais au moment d'ouvrir la bouche, il se ravisa. Etrangement, ce malentendu n'était pas sans intérêt.

Force était de constater qu'il était même séduisant. Très séduisant.

Calliope se faufila hors de la chambre, referma la porte en la faisant à peine claquer et s'engagea dans le couloir. Le moment était venu de mettre à profit le temps qu'elle avait devant elle pour trouver cette lettre et démasquer Casanova une bonne fois pour toutes.

Dans sa précipitation, elle faillit entrer en collision avec la gouvernante.

— Oh ! je vous demande pardon, madame Merkel !

— C'est à moi de vous faire mes excuses, miss Croft, répondit celle-ci, en se hâtant de lui faire une révérence.

Ce geste ne manqua pas d'étonner Calliope. Elle ne jouissait d'aucun titre, d'aucune position au sein de la société. Alors pourquoi tant d'égards ?

— Justement, je vous cherchais pour vous parler, si vous voulez bien me consacrer un peu de votre temps.

— Me parler ?

Calliope posa la main sur sa poitrine. La façon dont Mrs. Merkel l'avait saluée était déjà assez troublante... Que pouvait-elle bien avoir à lui dire ? Elle songea alors à sa récente expédition dans le grenier, et une bouffée de culpabilité l'envahit. Elle avait dérangé bien des caisses en fouinant partout...

— Oh ! s'il s'agit du grenier, j'ai bien l'intention de tout remettre en ordre.

— C'est très aimable à vous, miss Croft, mais les valets de pied s'en sont déjà chargés, répondit Mrs. Merkel avec un sourire. Et, si je puis me permettre, je vous remercie de la générosité dont vous avez fait preuve vis-à-vis de Nell. Son retour nous a beaucoup soulagés.

— Je n'ai pas grand mérite : c'est M. Valentin qui a trouvé la boîte à musique et qui m'y a conduite, tint à préciser Calliope.

Et pour cause, elle ne s'attendait pas à ce que cette boîte à musique lui vaille de tels compliments ! Quoi qu'il en soit, elle était d'autant plus heureuse d'être tombée dessus par hasard.

— Néanmoins, je serais ravie de vous apporter mon aide, peu importe comment.

Le regard de Mrs Merkel se mit à briller.

— Très bien. Si vous avez un moment de libre, j'aimerais établir le programme du blanchissage avec vous. Je voudrais également savoir quel service vous souhaiteriez utiliser pour le dîner de ce soir. Sans parler du menu.

Calliope écarquilla les yeux, abasourdie. Le service ? Le menu ? C'était à n'y rien comprendre !

— Sachez que je suis très honorée que vous me demandiez conseil, madame Merkel, parvint-elle à dire, mais je m'en voudrais de m'arroger un droit qui ne me revient pas. Je ne suis qu'une invitée, ici.

— Soyez sans crainte, *miss*. Votre avis me sera très précieux.

Vraiment ? Si une femme, dans ce manoir, méritait qu'on lui demande conseil sur de telles questions, c'était sa cousine, pas elle. Après tout, Pamela était baronne. Mais elle avait sans doute décliné la proposition.

Gérer seule tout Fallow Hall devait être assez épuisant pour cette pauvre Mrs. Merkel. Mais pourquoi lui demandait-elle de l'aider à assurer le bon fonctionnement de cette immense propriété ? Certes, si son père et sa mère lui avaient confié la gestion de leur pied-à-terre à Londres, c'était qu'ils avaient confiance en ses capacités. Pourtant, l'honneur que lui faisait la gouvernante était tel

qu'elle faillit avoir le vertige en imaginant ce qui l'attendait. Reste qu'elle était célibataire : une telle opportunité n'allait pas se représenter de sitôt...

— Vous m'en voyez ravie, finit-elle par répondre.

— Me permettez-vous de faire servir un peu de thé dans le petit salon, miss Croft ? lui demanda alors la gouvernante, tout en ouvrant la porte de la pièce en question.

Calliope acquiesça et pénétra à l'intérieur, tandis que Mrs. Merkel donnait ses instructions à l'une des domestiques. Un pâle rayon de lumière filtrait à travers une rangée de grandes fenêtres étroites, donnant aux tentures rayées de vert clair une teinte chaude et accueillante.

Elle repéra sur une table un grand morceau de papier couvert d'une écriture nette et régulière. En y regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'une liste — une liste assez impressionnante — qui répertoriait tout, du programme de blanchissage au nombre de bougies dans le buffet.

Manifestement, elle allait avoir de l'occupation. Beaucoup trop d'occupation pour rester au chevet de sa cousine. Et pour tâcher de trouver cette fameuse lettre. Malgré tout, une partie d'elle était prête à relever le défi.

Remettre entre ses mains le sort de Fallow Hall ? C'était le plus beau cadeau qu'on lui ait jamais fait.

Chapitre 9

— Quelles bêtes avez-vous données à la cuisinière, gentlemen ? Autant le savoir, étant donné qu'on n'en reconnaîtra pas le goût ! lança Gabriel à Brightwell et Danvers.

Ses amis venaient d'entrer dans la salle des cartes en tenue de soirée.

D'habitude, ils se retrouvaient dans le salon avant le dîner. Mais, depuis que Valentin contribuait à sa convalescence — « Quand on a une jambe cassée, rien de tel qu'un petit remontant pour reprendre des forces » —, ces messieurs commençaient par faire halte dans cette pièce. Malheureusement pour eux, le chariot de boissons n'était pas encore arrivé.

Brightwell pâlit en l'entendant évoquer le piètre talent de la cuisinière.

— Un lièvre et une perdrix, répondit-il.

— Et nous aurons l'impression que Mrs. Swan nous a servi de l'agneau faisandé ! s'exclama Gabriel, prenant ses aises sur le sofa.

Monsieur le Duc vint aussitôt nicher le bout de sa truffe humide dans le creux de sa main, jusqu'à ce que Gabriel consente à lui gratter la tête.

Danvers, accoudé au buffet, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en se versant un verre du porto que Valentin avait laissé décanter quelques heures.

— *Nous ?* Laissez-moi rire ! Vous vous terrez ici tous les soirs pour dîner de pain et de fromage — sans parler de toutes les merveilles cachées dans le garde-manger secret de Valentin —, alors que nous devons avaler des soupes indigestes et des tourtes à la viande de porc tellement salées qu'on les croirait farcies avec des fruits de mer ! Alors vous n'avez pas le droit de vous moquer.

Les mains croisées derrière la tête, Gabriel avait pourtant envie de rire. D'autant que Valentin lui avait promis un autre morceau de ce délicieux stilton.

— Expliquez-nous un peu pourquoi vous ne venez plus dîner depuis quelque temps, Everhart, demanda Brightwell.

— Parce qu'il évite miss Croft, répondit Danvers en lui tendant un verre. Il veut éviter de...

— Je veux éviter de lui dire des choses désagréables, le coupa Gabriel, tout en lui jetant un regard noir.

Lui et sa langue de vipère...

Si jamais Brightwell apprenait ce que Danvers avait compris, ce serait la catastrophe.

— Après tout, si je suis toujours en froid avec miss Croft, c'est à cause de ce qui s'est passé entre elle et vous, Brightwell.

Danvers ne put s'empêcher d'afficher un sourire perfide avant de s'esclaffer.

— Décidément, je rate toujours le début des réjouissances ! lança alors Montwood depuis le pas de la porte. Soit Danvers est déjà soûl, soit il rit d'une de ses blagues stupides, une fois de plus.

— Votre seconde hypothèse est la bonne, grommela Gabriel.

— Vous n'avez pas besoin de voler à mon secours, Everhart, reprit Brightwell sans se laisser distraire. Je vous ai dit qu'il fallait laisser le passé là où il est : je le pense sincèrement. Il n'y a aucune raison pour que les choses se passent mal entre miss Croft et vous.

Depuis le buffet, Montwood jeta un coup d'œil interrogateur à Danvers. Celui-ci profita du fait que Brightwell lui tournait le dos pour lever son verre en silence, comme pour porter un toast.

Gabriel se retint de manifester son mécontentement. Autant les ignorer et se concentrer sur Brightwell.

— Alors c'est par amitié pour vous que je ne souhaite pas fréquenter notre invitée. Même si les choses étaient susceptibles de bien se passer.

— Vous n'êtes pas obligé de faire preuve d'une telle loyauté, mon ami. Du temps a passé. Et miss Croft n'a jamais eu l'air de me tenir rigueur d'avoir épousé sa cousine. La preuve : elle a déniché ce matin même une boîte à musique dans le grenier et l'a fait installer dans la chambre de Pamela. Elle ne l'aurait certainement pas fait, si l'union entre son ancien soupirant et sa cousine lui était désagréable.

Au même instant, Montwood trinqua avec Danvers, comme s'ils fêtaient déjà leur victoire.

— Bref, vous avez toutes les cartes en main, mon cher Everhart.

Hum. C'étaient plutôt eux qui avaient toutes les cartes en main.

— Je vous promets d'y réfléchir, Brightwell, répondit Gabriel.

Il savait pourtant qu'il n'en ferait rien. Sa tactique pour éviter Calliope fonctionnait à la perfection... enfin, presque. Encore fallait-il décider d'oublier la façon dont il lui avait quasiment dévoré la nuque, la veille. Malheureusement, il n'était pas sûr de pouvoir.

Depuis le seuil, Valentin s'éclaircit la voix, puis inclina la tête.

— Monsieur le vicomte, messieurs, le dîner est servi.

Gabriel se retint de pousser un soupir de soulagement. Au moins, il allait pouvoir échapper quelques instants à sa culpabilité — passée et présente.

C'était désormais à lui de saluer les autres.

— Passez un bon moment, gentlemen.

Ils grommelèrent tous quelque chose, puis s'en allèrent un par un.

Le chien renonça à les suivre. Même lui savait que les talents de la cuisinière étaient vraiment exécrables !

Gabriel se pencha vers lui pour lui donner une bonne tape sur les flancs.

— On va bientôt nous apporter notre pain et notre fromage, mon vieux. Mais... qu'est-ce que c'est que ça ?

Il se tut brusquement.

Monsieur le Duc tenait une petite bourse en cuir entre ses crocs. Une bourse que Gabriel gardait pourtant cachée dans ses appartements. La revoir lui rappela tout ce qu'il avait perdu. Inutile de tergiverser : il devait *vraiment* éviter Calliope Croft, ce que cette découverte achevait de lui prouver.

Il attrapa la bourse et l'ouvrit pour mettre ce qu'elle contenait à l'abri. C'était sans doute une mauvaise idée de conserver ces menues choses, mais il ne voulait pas s'en débarrasser. Elles avaient

d'abord une valeur sentimentale — une pierre verte qui avait besoin d'être polie, une plume rouge qui, en cinq ans, avait eu le temps de pâlir et le coin inférieur d'une lettre.

Rien n'était abîmé, quelle chance !

— Tu complotes contre moi, toi aussi ? demanda-t-il à Monsieur le Duc, avant de mettre ce contenu hors d'atteinte et de refermer la bourse.

Le chien répondit d'un jappement et agita joyeusement la queue.

Gabriel secoua la tête.

— Ce n'est pas aussi simple pour moi. Je ne peux pas faire comme bon me semble. En tout cas, je ne peux pas me comporter comme tu l'as fait avec ces deux pékinois.

Monsieur le Duc baissa la tête.

— Moi, je devrai payer chèrement les conséquences de mes actes.

* * *

Ce soir-là, Lucan Montwood ouvrit le chemin vers la salle à manger, comme l'y autorisait son rang, puisque Everhart n'était pas là pour le faire. Brightwell et Pamela suivaient, tandis qu'en dernière position entra Calliope au bras de Rafe Danvers.

Pour des raisons qu'elle n'arrivait pas à déterminer, il lui semblait ce soir-là que tout avait changé. L'immense pièce aux parquets marquetés était pourtant la même. Les chandeliers accrochés au mur brillaient de tout leur éclat, et leurs lumières se reflétaient sur les vitres octogonales des fenêtres. La table était préparée pour cinq convives. Habituellement, la place d'Everhart, en bout de la table, restait vide, au cas où il change d'avis et se décide à les rejoindre. Ce qu'il n'avait jamais fait. Mais ce soir un couvert était dressé à son extrémité.

Etrange... Ils n'étaient pourtant que cinq ! Une légère confusion régna jusqu'à ce que Valentin se place derrière le siège, s'éclaircisse la voix et regarde dans sa direction.

— Miss Croft, je pense que vous trouverez cette chaise à votre goût.

Pamela se tourna vers elle et lui jeta un regard interloqué, la bouche grande ouverte. Calliope se sentit trembler.

— Y a-t-il un problème avec la chaise que j'occupais jusqu'ici ? lâcha-t-elle.

Au même moment, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas été installée à la place d'Everhart, comme elle l'avait tout d'abord cru, mais en face de la place qui lui était habituellement réservée. Seulement, impossible de saisir pourquoi on l'invitait à présider le repas. Alors qu'elle jetait un coup d'œil à la dérobée aux autres convives, un pressentiment l'étreignit. Montwood et Danvers n'avaient pas l'air surpris. Ils semblaient d'ailleurs assez contents, comme s'ils cachaient quelque chose.

Il n'en fallut pas plus pour semer le doute dans l'esprit de Calliope. Que Mrs. Merkel en réfère à elle comme si elle voyait en elle la maîtresse de maison l'avait profondément troublée, mais lui avait également inspiré une certaine fierté. Seulement, elle se demandait à présent si ses mérites avaient quelque chose à voir là-dedans. Il y avait plutôt fort à parier qu'Everhart soit mêlé à cette histoire !

Plus elle y réfléchissait, d'ailleurs, plus elle avait la certitude qu'il était derrière tout cela. Il n'y avait pas d'autre explication. Mais quelle était son intention ? Se moquer d'elle ?

Quand Danvers l'accompagna jusqu'à sa place en bout de table, elle se sentit bouillir. Si elle avait été flattée un peu plus tôt dans la journée, ce n'était plus le cas !

Ce qu'elle avait pu être bête ! Comment avait-elle pu croire qu'on pouvait avoir besoin de ses conseils pour gérer Fallow Hall ? Si la gouvernante et le majordome avaient des comptes à rendre, c'était évidemment à l'un des maîtres de maison. Pourquoi ne l'avait-elle pas compris plus tôt ? Everhart avait dû inventer ce petit stratagème pour qu'elle ait de quoi s'occuper pendant un bon moment. Voulait-il lui montrer ce qu'on pouvait récolter en allant déranger le lion dans sa tanière ?

Pas de doute là-dessus, et Mrs. Merkel et Valentin se faisaient des idées fausses en pensant qu'Everhart lui témoignait ainsi son attachement, alors que c'était tout le contraire ! Quoi qu'il en soit, révéler son petit jeu méprisant ne servirait à rien. En conséquence, elle prit la place qu'on lui proposait. A elle de trouver maintenant comment prendre Everhart à son propre piège.

* * *

Après avoir descendu d'un bond la dernière marche de l'escalier menant à la mezzanine, Gabriel attrapa sa canne et traversa la salle des cartes. La soirée promettait d'être passionnante. Il avait réussi à mettre la main sur le journal de voyage qu'il cherchait — celui d'Etienne de Ponte, qui avait navigué avec Humboldt pendant sa dernière expédition en Amérique du Sud.

Il avait à peine feuilleté les premières notes du navigateur qu'une silhouette apparut à l'extrémité de son champ de vision. Pensant qu'il s'agissait de l'un des valets de pied venu emporter les restes de son dîner, il jugea inutile de lever les yeux. Autant se concentrer sur le voyage en mer du *Pizarro*. Il avait hâte d'en arriver au passage où l'équipage apercevait la terre ferme et jetait l'ancre. C'était son moment favori — quand les marins posaient le pied sur un nouveau territoire.

Sentant que le domestique ne bougeait pas, il fit un geste vague en direction de la table.

— Le plateau est là, si vous le cherchez.

— Vous pouvez le garder, Everhart.

Il releva brusquement la tête. C'était Calliope Croft. Son livre lui glissa des mains et tomba bruyamment par terre : une illustration parfaite de ce que venait de subir son cœur.

— Félicitez-vous que je n'aie pas de plateau entre les mains, je vous l'aurais écrasé sur le crâne, sinon !

A en juger par le sombre éclat de son regard, il pouvait difficilement en douter.

— Et qu'ai-je fait pour mériter une telle réaction de votre part, miss Croft ?

Elle croisa les bras sur la poitrine et fit une grimace. Elle portait une robe de soirée brodée d'or et des gants qui remontaient jusqu'aux coudes — de quoi pousser un homme à imaginer avec quelle facilité il pourrait les lui retirer. Son corsage épousait la rondeur envoûtante de sa poitrine. Si seulement il avait assisté au dîner : il aurait pu l'admirer à loisir...

— J'ai compris votre petit manège, poursuivit-elle. Vous avez voulu me faire passer pour une idiote aux yeux des autres invités et des domestiques. Maintenant, ils croient que nous sommes...

Elle prit une grande inspiration et ajouta :

— *Amis*. Ou peut-être davantage. Mais nous savons tous les deux de quoi il retourne exactement.

Gabriel tenta de maîtriser les émotions qui se partageaient à cet instant son cœur. La culpabilité de constater la profonde douleur et la colère sur son visage, et une bouffée d'allégresse à la mention qu'ils étaient peut-être *plus qu'amis*. Son cœur en fut gonflé de désir comme une grand-voile de vent.

— Qu'en est-il, justement, miss Croft ?

— Vous m'évitez, Everhart. Vous refusez de dîner dans la même pièce que moi. Sans doute

parce que vous pensez — à tort — que j'essaie de m'attirer vos bonnes grâces.

Pour conclure, elle décroisa les bras et posa les mains sur les hanches.

— Tout ce dont j'ai envie, c'est de mettre un terme à cette animosité entre nous. Ne pouvons-nous pas laisser le passé derrière nous ? La nuit dernière était...

A ces mots, ses joues s'empourprèrent violemment, et elle n'osa pas finir sa phrase.

— *Fort agréable ?* suggéra-t-il avec un grand sourire. Satisfaisante pour vous comme pour moi ?

— Non. Vous avez tenté de façon déloyale de me détourner de ce que vous croyiez être mon but.

Elle avait beau essayer de se montrer véhémence, elle n'arrivait pas à le convaincre entièrement. Elle devait lui cacher quelque chose...

— Mais aujourd'hui la façon dont vous vous êtes amusé à mes dépens était scandaleuse.

— D'après vous, j'ai fait tout ça pour me distraire, à cause de l'animosité *supposée* que j'éprouverais à votre endroit ?

Un profond soulagement l'envahit. Le discours qu'elle lui tenait démontrait qu'elle n'avait toujours pas deviné pourquoi il voulait l'éloigner de lui. Quelle chance !

— Eh bien, bravo, vous avez vu juste, miss Croft. Je suis vraiment un *fanfaron vaniteux et condescendant*.

Puis, faisant mine de mettre un terme à la discussion, il ramassa son livre et le feuilleta pour retrouver l'endroit où il s'était arrêté. Pour autant, il était incapable de lire le moindre mot ! L'ouvrage aurait pu être à l'envers qu'il ne s'en serait pas aperçu. Tout son être ne faisait que se concentrer sur la jeune femme qui se tenait à quelques mètres de lui.

Elle tapa le bout de sa pantoufle contre le plancher, juste sur le bord du tapis qui marquait le début de son domaine réservé, comme si un mur invisible les séparait. Puis elle franchit cette frontière. Aussitôt, ses sens furent assaillis par son parfum, reconnaissable entre mille. La chaleur qui émanait d'elle lui réchauffa le cœur et lui donna dans le même temps un véritable sentiment de manque : il voulait se laisser envelopper, entourer par elle. Mais, par-dessus tout, il voulait lui prendre la main et l'attirer à lui.

— Je suis on ne peut plus d'accord avec vous, Everhart, dit-elle avec une douceur pour le moins suspecte.

Il l'observa avec la plus grande attention. Le feu de cheminée jetait ses reflets dans ses yeux couleur sable mouillé, qu'il trouvait si envoûtants. Un poids aussi lourd qu'une ancre de bateau lui écrasa alors la poitrine. Il aurait bien voulu répondre quelque chose, mais il était bien en peine de savoir quoi. Au lieu de former des mots, sa bouche n'arrivait qu'à se souvenir du goût de la peau de Calliope, tandis que ses lèvres en tremblaient encore.

— Vous savez comment tromper le monde, mais moi aussi j'ai mes méthodes, Everhart.

A ces mots, elle marcha vers lui et lui arracha le livre des mains. Elle le cacha dans son dos et lui adressa un sourire triomphal. Là-dessus, elle regagna la porte, lentement, sans se presser, agitant le journal d'un air provocateur.

— Je serai plus qu'heureuse de vous apprendre que vous ne pouvez pas échapper à l'inévitable. Nous allons régler cette histoire, une bonne fois pour toutes.

Sans attendre qu'il réponde, elle sortit de la pièce en toute hâte.

— *Echapper à l'inévitable...* C'est pourtant bien ce que j'ai l'intention de faire, se dit-il à lui-même.

Chapitre 10

— Les cœurs sont à l'atout, miss Croft, lui rappela Montwood, le lendemain soir.

Il lui sourit depuis l'autre bout de la table, tâchant de garder son calme.

Elle le savait, pourtant ! Manifestement, son partenaire de whist avait déjà remporté la levée avec une carte faible. En résumé, elle avait gaspillé un roi qui aurait pu leur être très utile ultérieurement.

— Je vous prie de m'excuser. J'ai la tête ailleurs.

— N'en faites rien, répondit courtoisement Montwood, tandis que Brightwell et Pamela récupéraient quelques jetons — de charmantes petites sculptures en forme de poisson.

Calliope porta la main à son front. La journée de la veille et celle qui venait de s'écouler s'étaient déroulées dans une espèce de brouillard. Superviser une maison aussi grande que Fallow Hall était bien plus difficile que de rendre de menus services à ses parents, quand le besoin s'en faisait sentir. Tout s'était évidemment très bien passé, indépendamment de ses interventions minimales, ici et là. Pour autant, elle était au pied du mur. Et elle ne savait pas vraiment si elle voulait se prouver quelque chose à elle-même ou à Everhart.

Par bonheur, ses efforts n'avaient pas été vains : elle avait un peu plus la sensation d'être chez elle. Tirer parti d'une serre dont on ne se servait plus depuis longtemps lui avait permis d'installer un vase de fleurs fraîchement coupées dans les pièces les plus utilisées. Après avoir découvert une caisse remplie de rouleaux de tissu — allant de la soie damassée au velours côtelé —, elle s'était même lancée dans la confection de housses pour égayer les coussins des canapés et des chaises du salon, ainsi que celles de la salle à manger.

Danvers fit le tour de la table comme un requin.

— Mon imagination m'a-t-elle joué des tours, ou le dîner de ce soir était *mangeable* ? demanda-t-il.

A force de passer une bonne partie de son temps en compagnie de Mrs. Shortingham — leur cuisinière bien-aimée à Londres —, Calliope avait appris quelques petites choses sur la façon dont une cuisine digne de ce nom devait fonctionner. Avec son évier rempli de casseroles sales empilées jusqu'au plafond, celle de Fallow Hall était un véritable champ de bataille. Mrs. Swan était une cuisinière à bout de nerfs qui criait pour essayer de se faire entendre. Hélas, au fil des ans, les servantes placées sous ses ordres avaient fini par faire la sourde oreille.

Grâce aux privilèges qu'elle avait récemment acquis, Calliope avait pu faire en sorte que deux valets de pied s'attaquent à la poussière et à la crasse qui recouvraient l'enfilade de fenêtres carrées

le long du mur sud. Quant aux filles de cuisine, on s'attacha à leur faire savoir que l'indiscipline n'avait pas droit de cité au manoir.

Ce fut une autre histoire avec Mrs. Swan. Celle-ci était trop fière pour admettre que travailler dans une cuisine d'une telle importance était difficile, surtout depuis que l'âge lui avait affaibli les mains et l'empêchait de tenir un couteau correctement. En marchant sur des œufs, Calliope avait proposé un partage des tâches. Mrs. Swan s'était laissé attendrir et avait fini par accepter de donner à chacune des employées une mission bien précise — en d'autres termes, de leur accorder de plus grandes responsabilités.

Au bout du compte, si le dîner de la veille avait tout de même été atroce (moins qu'à l'accoutumée cependant), celui qui venait de se terminer lui avait donné quelques raisons d'espérer. La soupe n'avait rien d'immangeable — elle était même assez bonne. Le pain était élastique, mais on pouvait mordre dedans sans se casser les dents. Les tourtes restaient encore trop salées, mais les puddings étaient tout à fait corrects. L'un dans l'autre, les efforts de Calliope avaient été couronnés de succès.

— Je crois que nous devons remercier miss Croft pour l'amélioration spectaculaire du repas ! fit remarquer Montwood en tapant le coin de son valet de pique sur la table, avant de le poser sur la reine de Pamela.

Brightwell suivit alors avec un dix de la même série : c'était donc à Calliope de remporter la levée. Elle baissa les yeux sur ses cartes.

— Dommage qu'Everhart n'ait pas voulu se joindre à nous : ce dîner est pourtant à marquer d'une pierre blanche, ajouta Danvers. Mais j'imagine qu'il a quand même eu un œil sur tout ça.

— Je suis sûre que non, murmura Calliope.

Manifestement, Everhart ne pouvait lui pardonner d'avoir repoussé la demande en mariage de Brightwell. Hélas, plus elle essayait de se dire que l'aversion qu'il éprouvait pour elle n'avait aucune espèce d'importance, plus elle s'apercevait que ce n'était pas le cas. C'était idiot, d'ailleurs. Car ce n'était pas comme si elle risquait de le revoir — ou, toutefois, assez souvent pour que cette situation la tracasse. Mais alors pourquoi se rongait-elle les sangs à cause de cette histoire ? Elle n'avait jamais eu une telle envie de faire amende honorable auprès de Brightwell !

Autant voir la réalité en face : elle n'avait jamais essayé d'être son amie après avoir mis les choses à plat avec lui.

Alors pourquoi se démenait-elle autant pour faire la paix avec Everhart ?

Mon Dieu, quelle angoisse..., songea-t-elle, tout en abattant sa carte. Son esprit était sens dessus dessous. Soudain, elle entendit Montwood soupirer bruyamment. Elle regarda la table. Oh ! non... Elle avait joué un neuf de trèfle alors qu'elle avait l'as de pique !

Elle jeta un regard penaud à son partenaire, tandis que la manche suivante commençait.

— Pourquoi Everhart ne se joint-il plus à nous pour le dîner ? demanda alors Pamela. Lui qui a toujours été un hôte exquis avant l'arrivée de ma cousine. Je me demande ce qui a changé. Pensez-vous qu'il soit malade ?

Calliope se retint d'intervenir. De toute évidence, Pamela n'avait pas conscience de ce qu'elle disait — ou, du moins, c'était ce qu'elle avait envie de croire. La raison de cette absence était des plus simples : si Everhart se faisait rare à ce point, c'était parce qu'il l'évitait. Elle s'efforça de ne pas se sentir blessée par cette douloureuse vérité, mais le fait était qu'elle en souffrait.

— Je suis sûr que c'est à cause de son attelle, déclara Danvers. Il se plaint toujours qu'elle lui

fait mal.

— Oh ! regardez, j'ai l'impression d'avoir un atout, finalement, s'écria Pamela en jouant un cœur.

Elle jeta un coup d'œil en direction de son mari qui s'était montré particulièrement silencieux, ce soir-là.

Cela faisait plusieurs soirées qu'ils jouaient tous aux cartes, en parlant de tout et de rien. Pourquoi ce changement d'attitude chez Brightwell ? Peut-être avait-il l'esprit ailleurs, comme elle. En tout cas, il devait avoir ses raisons.

Quand ce fut à elle d'abattre sa dernière carte, elle perdit la levée une fois de plus.

— Pardonnez-moi, Montwood. J'ai été une piètre partenaire, dit-elle, en se levant de sa chaise. Monsieur Danvers, je vous laisse ma place. J'espère que notre ami pourra gagner quelques-uns de ces beaux jetons en ivoire grâce à vous ! Je me retire avant de faire d'autres bêtises à cette table.

Alors qu'elle allait atteindre la grande porte donnant sur le hall, Calliope entendit soudain Brightwell s'exclamer d'une voix plus bourrue qu'affable :

— Puisqu'on parle d'ivoire... Vous cherchiez bien un poudrier en ivoire, n'est-ce pas, miss Croft ?

Que pouvait-elle lui répondre ? L'objet était censé contenir une lettre du soupirant anonyme de sa femme ! On pouvait cependant penser qu'il n'aurait pas évoqué l'existence de ce poudrier s'il avait su ce qu'il contenait. Toujours est-il qu'elle hocha la tête d'un air vague.

Les yeux rivés sur la table, Brightwell serra les cartes qu'on venait de lui distribuer.

— La dernière fois que mon valet l'a vu, le poudrier se trouvait, selon lui, dans la tour nord. Je suis sûr que ma femme serait heureuse de pouvoir le récupérer pour *se distraire* à nouveau.

— Oui, ce serait formidable ! s'écria joyeusement Pamela.

Elle n'avait pas l'air de sentir la tension qui s'était installée autour de la table de jeu.

Quoi qu'il en soit, voilà qui ramenait Calliope une fois de plus vers le sanctuaire d'Everhart.

— Merci, lord Brightwell, finit-elle par répondre. Bonne nuit à vous tous.

Après avoir pris congé, elle quitta le salon avec la ferme intention d'aller se coucher.

Le lendemain, elle enverrait Nell récupérer ce fameux poudrier. Dans le même temps, elle écrirait à son frère de lui envoyer une voiture, puisqu'elle n'aurait plus aucune raison de rester à Fallow Hall après avoir lu cette lettre. Dès lors, il ne lui resterait plus qu'à se lancer sur la piste de ce mystérieux Casanova, grâce aux indices qu'elle aurait glanés. Elle pourrait le faire une fois en Ecosse ou attendre son retour à Londres.

Cette fois, elle avait bon espoir de résoudre cette énigme, enfin ! Impossible de dire ce qui lui donnait cette sensation. Quoi qu'il en soit, elle allait bientôt faire une grande découverte, c'était une certitude !

Tout à son nouveau plan de bataille, elle s'élança à travers les couloirs du manoir sans faire attention à l'endroit où la menaient ses pas, jusqu'au moment où elle se retrouva face aux portes de la salle des cartes.

Elles étaient fermées, et, avec les appliques allumées dans le couloir, il lui était impossible de savoir si de la lumière venait de cette pièce ou pas. Everhart était-il dans ce qui semblait son repaire favori ? Allait-elle oser entrer ?

Soudain, Monsieur le Duc, sorti de nulle part, surgit à côté d'elle et lui lécha la main. Elle lui gratta les oreilles.

— Je me suis trompée de chemin, chuchota-t-elle à son confident à quatre pattes. Si Everhart est là, je ferais mieux de faire demi-tour rapidement. Tu ne crois pas ?

Monsieur le Duc leva les yeux vers elle, tout en haletant bruyamment, la langue pendante.

Calliope prit sa réponse pour un oui franc et massif.

— Mais, s'il n'est pas là, alors j'aurais tort de me priver de cette opportunité. N'est-ce pas ?

Une fois encore, Monsieur le Duc acquiesça en remuant la queue pour marquer son approbation. Tout cela n'allait guère l'aider à résoudre ce casse-tête. Mais il lui restait une possibilité...

— J'imagine que tu connais l'odeur de ton maître. Tu pourrais peut-être me dire s'il est à l'intérieur ou pas.

Même si ces mots s'adressaient à elle plus qu'à lui, le chien répondit en jappant tout bas.

— Formidable ! s'exclama-t-elle, puis, désignant la porte : Est-ce qu'Everhart se trouve dans cette pièce ?

Monsieur le Duc regarda alors derrière lui, en direction de l'aile est.

Calliope n'en croyait pas ses yeux. Sa technique marchait-elle ?

— Il s'est retiré là-bas, alors ?

L'animal jappa à nouveau et lui lécha la main.

C'était presque trop facile...

— De deux choses l'une : soit tu es un animal très intelligent, soit...

Sans même lui laisser finir sa phrase, il s'avança vers la porte, qu'il poussa vigoureusement avec sa truffe. Le loquet ne devait pas être enclenché complètement, car le battant s'ouvrit, et le chien se glissa à l'intérieur.

Elle eut alors un bon aperçu de la pièce. Un feu crépitait dans l'âtre, mais le sofa était vide. Prenant le risque de pousser un peu plus loin son enquête, elle avança d'un pas et se retrouva dans l'embrasement, retenant son souffle. Méfiance, Everhart était peut-être derrière la porte. Du coup, elle se força à sourire : elle pourrait toujours prétendre qu'elle ne faisait que passer pour lui souhaiter une agréable soirée. *Mais oui*. Il allait certainement y croire !

Fort heureusement, une rapide inspection de la pièce lui permit de voir qu'elle était seule. Enfin, seule avec Monsieur le Duc, qui s'était affalé mollement devant la cheminée. Quel soulagement ! Au moins, elle pourrait fouiller sans être dérangée. Après avoir contourné la table qu'elle avait déjà observée lors d'une précédente visite, elle se dirigea vers le buffet. Avec un peu de chance, des papiers ou un poudrier avaient peut-être fini dedans. Hélas non...

En parcourant du regard le reste de la salle des cartes, elle remarqua que quelqu'un devait y avoir récemment fait le ménage. On pouvait notamment admirer la patine brillante de la table basse faisant face au sofa, devenue impeccable, alors qu'elle était jusqu'ici recouverte de documents et de livres reliés.

En levant les yeux, Calliope aperçut, derrière la rambarde de la mezzanine, des rangées d'étagères présentant non seulement des volumes, mais aussi des tiroirs suffisamment grands pour contenir toutes sortes d'objets — des poudriers en ivoire y compris. C'était le meilleur endroit par où commencer ses recherches.

L'horloge se mit à sonner 11 heures. Elle était presque en haut de l'escalier en colimaçon, quand elle entendit une voix provenant du fond de la mezzanine.

— Sachez, miss Croft, que d'aucuns trouveraient pour le moins hardi de voir une jeune femme chercher sans cesse la compagnie d'un gentleman.

Et dire qu'elle se croyait seule ! En atteignant la dernière marche, elle sentit son cœur s'emballer à un point tel qu'elle en avait la gorge nouée. Etrangement, savoir qu'il s'agissait d'Everhart n'apaisa les battements fiévreux de son cœur. Et tout le problème était là, justement !

— Vous auriez pu vous manifester en m'entendant entrer ! Je vous aurais laissé à votre solitude.

Elle aurait préféré que les choses se passent ainsi, et de loin. Même si se contenter de tourner les talons sans un mot aurait été lâche de sa part.

Une fois parvenue sur la mezzanine, elle se dirigea vers l'endroit d'où venait la voix et longea trois immenses bibliothèques derrière lesquelles elle trouva enfin Everhart. A vrai dire, elle aurait pu fouiller étagères et tiroirs sans le déranger. Mais autant se rendre à l'évidence : quelque chose la poussait à agir autrement. Elle *voulait* le déranger.

— C'est d'ailleurs ce que vous êtes en train de faire, n'est-ce pas ?

Il était assis dans un fauteuil à rayures violettes et grises qui ressemblait à une méridienne dont l'extrémité imitait la courbe d'un guidon de traîneau.

Allongé de tout son long, la tête posée sur un coussin, il n'avait pas l'air de faire attention à elle. Ce qui donna à Calliope plus encore l'envie de le déranger à tout prix. Au fil des ans, elle s'était souvent demandé comment il avait pu aussi facilement la chasser de sa vie et la priver de son amitié. Elle lui en voulait pour cela, au fond.

Parce que cela n'avait pas été facile pour elle.

Son corps mince et élancé occupait tout l'espace. Une fois encore, il avait abandonné sa veste et sa cravate. Son torse athlétique, qu'elle avait examiné d'assez près le soir de son arrivée au manoir, s'offrait de nouveau à ses regards par le col ouvert de sa chemise. De là, son regard captivé (bien malgré elle !) descendit tout naturellement le long des boutons en nacre de son gilet en satin argenté, avant d'arriver à son pantalon bleu marine.

Une petite voix lui conseilla alors de regarder ailleurs. Mais c'était impossible.

Everhart avait une beauté sans prétention qui agissait sur elle comme un aimant. Détourner le regard aurait été comme lire la première moitié d'un roman sans jamais savoir comment il se terminait. Voilà pourquoi le voir garder les yeux fixés sur le plafond, exactement comme s'il l'ignorait, la poussa à écouter sa curiosité dévorante.

Le tailleur qu'il employait avait-il fait exprès de lui confectionner un pantalon aussi... *parfaitement* ajusté ? Quand elle était un peu plus jeune, elle avait discrètement étudié les peintures et les statues des musées. Après tout, il était important de savoir *deux ou trois choses* sur l'anatomie masculine. A titre d'information uniquement, cela allait sans dire.

Néanmoins, ce qui se dessinait sous son regard était bien plus important que ce que peintres et sculpteurs avaient pu représenter. Elle avait lu dans un livre que cette partie du corps d'un homme était autrefois décrite comme *une lame mortelle pour la vertu*.

Elle déglutit difficilement, et son cœur s'emballa à nouveau. Était-ce un signe d'angoisse ou de fascination ?

Everhart porta un verre à ses lèvres et avala la dernière goutte d'un liquide légèrement doré.

— D'aucuns trouveraient votre analyse silencieuse assez hardie, elle aussi. Provocatrice, même.

Calliope sentit ses joues s'empourprer violemment. Et ses oreilles aussi. Seigneur, quelle honte ! Everhart regardait toujours le plafond. Avait-il vraiment surpris son regard posé sur lui ou était-il simplement en train de la narguer ?

Connaissant le personnage, elle avait toutes les raisons de pencher pour la seconde possibilité.

Elle inspira à fond et tenta de prendre un air hautain.

— S'il y a un provocateur dans cette pièce, c'est vous. Soyez convaincu que j'ai bien l'intention d'être votre pire cauchemar ! Un petit caillou dans votre chaussure.

Elle laissa s'écouler une seconde avant d'ajouter avec toute la méchanceté dont elle était capable :

— Un ver dans votre livre.

— Oh non ! Pas ça, miss Croft ! répondit-il, faisant mine d'être choqué.

La lumière du candélabre posé sur l'atlas ouvert qui le séparait d'elle se reflétait sur son verre vide. Une immense table en laque formait une grande frontière entre eux. Dans les faits, c'était même un continent entier : l'Amérique du Sud.

— Vous aurez peut-être moins le cœur à rire quand vous apprendrez que cette petite bête qui vous amuse tant a fait des dégâts dans le journal de bord que vous lisiez l'autre soir.

D'un geste nonchalant, elle fit courir son doigt le long des lignes de latitude et de longitude de l'océan Atlantique Sud. Visiter un tel endroit devait être assez impressionnant...

— J'arrivais tout juste au moment où le bateau a jeté l'ancre et...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez vu ?

Il se leva si brusquement qu'elle cessa de parler et retira la main du volume. La lumière des chandelles vacilla un instant dans les profondeurs des yeux d'Everhart. Le voir aussi agité était un spectacle peu commun.

Et le mettre dans un état pareil pouvait même donner la sensation d'avoir le dessus sur lui...

Les lèvres étirées en un grand sourire, Calliope reporta de nouveau son attention sur la côte en dents de scie de l'Amérique du Sud.

— Je ne vois pas pourquoi ça vous intéresse autant. Ce n'est qu'un livre, après tout.

— C'est *plus* qu'un livre, rétorqua-t-il. Ce journal est le récit vivant d'une expédition. Les hommes continueront de le lire pendant des décennies pour repousser les limites de leur univers.

Pour quelqu'un qui avait la réputation d'être *insensible*... Le voir manifester de la sensibilité était étonnant et assez touchant. Voilà bien un aspect de sa personnalité dont peu de gens devaient s'être rendu compte. Cela dit, même si elle n'était pas du genre à faire des vagues — contrairement à ses sœurs —, elle voulait savoir ce qui se passerait si c'était le cas.

Songeant cela, elle prit également conscience qu'elle aimerait en savoir beaucoup plus sur cet homme qui ne s'était jamais ouvert à personne.

— Je ne suis pas un homme, mais j'ai lu ce récit, reprit-elle. Cette histoire de rats dans la marmite du cuistot était assez glaçante, vous ne trouvez pas ? Si d'aventure je participais à une expédition, je n'aimerais pas manger du ragoût de rats !

— Vous, dans une expédition ? Laissez-moi rire !

Elle sentit sa mâchoire se serrer. Pour autant, pas question de lui montrer qu'il l'avait piquée au vif.

— L'année prochaine, quand j'atteindrai ma majorité, je toucherai le montant de ma rente. Il y aura sûrement de quoi me payer une place sur un navire.

— Vous n'êtes pas mariée, dit-il d'une voix lasse. Vous ne pouvez pas voyager seule.

Sans même lui jeter un regard, elle fit claquer sa langue d'un air de mépris.

— Je ne suis pas une peureuse, Everhart. Si je voyageais avec d'autres personnes, ce serait évidemment avec de parfaits gentlemen.

— Un voyage peut durer des mois. Des années.

Bizarrement, son ton s'était fait plus tendu.

— Aucun gentleman n'est aussi parfait que vous le dites.

Elle haussa les épaules d'un air faussement détaché, comme si son arrogance la laissait de marbre. Tandis que son doigt courait sur l'atlas, elle imagina un itinéraire. En réalité, elle venait tout juste de penser à cette histoire d'expédition et elle s'étonnait que cette perspective mette Everhart autant en colère.

— J'ai une année entière pour songer à mon aventure — en Amérique du Sud, par exemple. Peut-être écrirai-je mon propre journal de bord, pour que des générations d'hommes *et* de femmes puissent lire le récit de mes voyages.

— Vous devez me promettre de ne pas faire pareille bêtise.

Cet ordre abrupt la poussa à regarder dans sa direction. Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous plaisantez ? Pourquoi devrais-je vous promettre quoi que ce soit ? Nous ne sommes même pas amis !

Il s'avança, comme prêt à bondir malgré sa blessure, et plongea les yeux au fond des siens.

— Nous ne pouvons pas être amis, souffla-t-il entre ses dents. Mais qu'importe, je suis la seule personne de votre cercle de connaissances à avoir autant voyagé...

— Vous oubliez Brightwell.

Cette réponse lui valut un nouveau regard acéré.

— Il nous a justement parlé de ses voyages hier soir au salon, poursuivit-elle. Vous saviez qu'il n'apprécie pas la cuisine indienne ?

Il défit la lanière de son attelle et se frotta les jambes. Sa bouche esquissa une moue condescendante.

— Et j'imagine que vous buviez chacun de ses mots ?

Abandonnant l'atlas, elle posa les mains sur les hanches. Ce qu'il pouvait être désagréable !

— Brightwell a épousé ma cousine, vous ne vous en souvenez plus ?

— Et vous ? La voilà, la vraie question.

A cet instant, Calliope se demanda ce qu'elle faisait encore dans cette pièce. C'était de la folie que d'y être venue !

— Vous avez raison, Everhart. Nous ne pouvons pas être amis. Je ne sais pas pourquoi je continue d'essayer, lâcha-t-elle, avant de tourner les talons.

Il était grand temps pour elle de partir. Et vite !

— *Essayer* ? Tout ce que vous avez fait jusqu'ici a été de voler un de mes livres et de me chercher des noises !

Elle se retourna pour lui faire face. La muflerie de cet homme était ahurissante !

— Je ne vous ai pas *cherché des noises*. Depuis mon arrivée, vous êtes sur la défensive, ce que je ne m'explique pas. Et je me souviens vous avoir inspiré des réactions peu flatteuses, il y a quelques années.

Tout bien réfléchi, cela faisait un certain temps qu'elle souhaitait lui parler franchement et le pousser dans ses derniers retranchements... Pour autant, il semblait déterminé à l'entraîner dans sa chute, comme un capitaine voyant son navire chavirer.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. J'ai toujours été courtois avec vous.

Son sourire moqueur avait disparu. C'était sans doute un signe...

— Courtois peut-être, mais avec des manières de rustre ! Vous n'avez aucune raison de me détester. Si Brightwell peut me pardonner, je ne vois pas pourquoi vous ne pouvez pas y arriver.

Pourquoi l'idée qu'il nourrissait à son égard des sentiments hostiles la blessait-elle ?

— Je ne vous déteste pas, miss Croft. Je...

Il la fixa, les lèvres entrouvertes, mais ne dit rien d'autre. Il se contenta de pousser un long soupir avant de jeter un coup d'œil en direction de la rambarde qui donnait sur la pièce en contrebas, comme s'il était tenté de sauter par-dessus.

Peut-être était-il temps pour elle de renoncer. Ses efforts ne menaient à rien, c'était évident. Épuisée, elle fit mine de s'en aller et sursauta en entendant un bruit. Le son d'un piano.

Une valse légère et sinieuse. Montwood avait raison : la musique venait de la tour nord. Cette mélodie lui était douloureusement familière, mais sur l'instant elle se trouva incapable de déterminer pourquoi. Puis son regard tomba à nouveau sur Everhart, et soudain elle se souvint de tout. Dans les moindres détails.

C'était cette valse qu'avait jouée l'orchestre lors du bal où ils avaient dansé ensemble pour la dernière fois, à Bath. A la fin du morceau, l'intensité de la haine qu'éprouvait pour elle Everhart avait percé dans son regard.

C'était la même intensité qui y brillait encore. Ses yeux étaient étincelants. Il y couvait une telle effervescence... L'espace d'une seconde, Calliope se demanda s'il n'allait pas s'emporter contre elle.

— On a joué ce morceau au bal de Randall, dit-il sans la lâcher des yeux.

Elle sentit sa gorge se nouer. Elle était loin de penser qu'il puisse évoquer un tel souvenir. Et pourtant...

— Oui, murmura-t-elle.

— Nous avons dansé dessus.

— Je m'en souviens.

Le voyant surpris par sa réponse, elle poursuivit :

— Oublier n'est pas dans mes habitudes. A la fin, j'ai cru que vous alliez me rabrouer ou me secouer comme un prunier au beau milieu de la salle de bal.

— Vous vous trompez.

— C'est pourtant l'impression que vous me donnez en ce moment même !

— Vraiment ?

Il assortit sa réponse d'un rire sans joie — comme s'il se moquait de lui-même.

— Je pense peut-être à cette danse en me rappelant l'époque où je pouvais me dispenser d'une canne...

Il tourna les yeux vers elle et conclut :

— ... Voilà tout.

Il sembla cependant à Calliope qu'il voulait dire autre chose.

Elle essaya d'oublier qu'il était diminué. Lui qui avait toujours eu l'air si déterminé ! Elle avait du mal à se dire qu'il ne pouvait plus agir comme il le voulait, quand il le voulait. Comme il l'avait manifestement fait depuis toujours.

— Vous pourriez vous appuyer sur moi.

Elle sursauta : cette proposition lui avait complètement échappé. Il y avait certainement une raison : elle avait toujours aimé encourager les autres.

Il haussa un sourcil perplexe.

— Vous m'invitez à danser parce que vous avez pitié de moi ? Non merci !

Au même instant, Calliope prit une décision : elle allait tenter une dernière fois d'enterrer la hache de guerre avec lui, même si elle ignorait ce qui la poussait à le faire. En principe, c'était la perspective de devenir son amie qui la motivait, mais peut-être se trompait-elle...

Elle avait toujours été révoltée par la façon dont les choses s'étaient terminées, des années plus tôt. Quoiqu'elle ne l'ait jamais admis, de tous les membres de son cercle d'amis, c'était Everhart qui lui manquait le plus.

Hélas, maintenant qu'elle se rappelait ce qu'elle avait perdu, impossible de s'enfuir.

En conséquence, elle s'assit à côté de lui. La partie inclinée du fauteuil ne lui laissait guère d'espace pour se tenir à une distance respectable. Et ce qu'elle s'apprêtait à lui proposer n'était pas tellement respectable non plus.

— Alors nous danserons au nom de notre amitié.

— Nous ne pouvons pas être...

Il laissa sa phrase en suspens : Calliope avait tourné le haut de son corps vers lui et posé la main sur son épaule.

Avant de revenir sur sa décision ou de s'habituer à la chaleur qui émanait du corps d'Everhart, si près du sien, elle se pencha et glissa sa main libre dans la sienne pour l'aider à mieux se tenir.

— ... Amis, finit-elle.

— Je n'ai pas d'amies parmi la gent féminine, miss Croft.

Il baissa les yeux et fixa sa bouche, comme pour l'avertir en silence. Mais peut-être s'agissait-il plutôt d'une invitation.

Quand son bras glissa autour de sa taille, Calliope sentit un frisson lui parcourir tout le corps. Sa main se posa au bas de son dos, puis remonta lentement jusqu'à ses épaules. Il aurait pu profiter qu'ils soient seuls pour l'attirer davantage à lui, rien n'aurait été plus facile. D'ailleurs, c'était peut-être ce qu'il voulait la pousser à s'imaginer.

— Vous séduisez toutes les femmes que vous connaissez, alors ? Tout comme vous êtes en train de me séduire en ce moment...

— Permettez-moi d'apporter une nuance.

Un sourire moqueur sur les lèvres, il lui attrapa les mains comme pour une valse : leur posture n'était vraiment pas idéale pour danser, mais qu'importe.

— C'est vous qui me séduisez. Vous essayez de me faire tourner la tête, comme si nous étions vraiment en train de danser.

A ces mots, il plongea les yeux au fond des siens. Et, l'espace d'un instant, elle songea qu'au lieu de la réprimander ou de la secouer violemment il allait l'embrasser. Exactement comme dans ses rêves.

— J'ai la tête qui tourne, moi aussi, admit-elle dans un souffle.

— Ne fermez pas les yeux !

— Mais si je ne le fais pas je risque de...

— Vous risquez de quoi ?

De vous embrasser, faillit-elle avouer. Heureusement, sa bouche resta muette. Mais son esprit, lui, ne résista pas à l'envie d'agir. Et, avant de savoir ce qui lui arrivait, elle sentit les lèvres d'Everhart se poser sur les siennes.

Elle se figea en comprenant ce qu'elle avait fait.

Ainsi qu'il le lui avait demandé, elle garda les yeux fixés sur les siens. Ils étaient parfaitement immobiles, comme deux miroirs. C'était à peine si elle pouvait le voir respirer. Son souffle se mêlait au sien. Ses pupilles étaient pareilles à des billes d'onyx ornées d'aigue-marine. Totalement envoûtantes...

Quand elle l'entendit pousser un grognement sourd, elle prit conscience d'une chose capitale : il n'avait jamais eu aucune intention de la réprimander ou de s'en prendre physiquement à elle. Il avait au contraire toujours eu envie de l'embrasser. Voilà ce que son regard avait exprimé depuis tout ce temps.

Histoire d'en avoir le cœur net, elle l'embrassa à nouveau. Elle colla les lèvres contre les siennes — c'était la seule façon d'embrasser un homme qu'elle connaissait. Même si elle savait que ce n'était pas suffisant, bien trop... chaste. En tout cas, ce n'était certainement pas le genre de baiser qu'une femme de vingt-quatre ans pouvait donner à un libertin de la trempe d'Everhart. Encore que son peu d'expérience lui permettait difficilement d'en juger.

Il se montra pourtant patient : il ne semblait pas vouloir la repousser ou la brusquer. Cette impression lui fit penser à la carte sur la table derrière elle, et une question lui traversa l'esprit : que pourrait-elle bien éprouver si elle *explorait* Gabriel Ludlow, vicomte Everhart ? Si elle imaginait que ses lèvres pulpeuses étaient un continent émergeant des flots, un continent qui attendait d'être... découvert.

Voilà qu'elle se retrouvait en terre inconnue. Elle secoua la tête et lui caressa le visage du bout du nez. Leurs bouches se frôlèrent — l'une douce comme de la soie, l'autre comme du velours. L'une fine, l'autre charnue. Mille sensations l'envahirent. Si seulement elle s'était lancée plus tôt dans ce genre d'expéditions délicieuses, au lieu de perdre son temps bêtement ! Elle se serait ainsi forgé une expérience précieuse. Mais pour l'heure, comme elle avait le nez collé contre celui d'Everhart, respirer devenait de plus en plus difficile pour elle. Il ne lui restait qu'une solution : ouvrir la bouche. S'écarter lui semblait impossible, même pour reprendre son souffle.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Everhart avait beau lui avoir demandé le contraire, elle ferma les yeux.

Il se tourna et remonta légèrement le menton, ouvrant la bouche à son tour. Son haleine était chargée de délicieux effluves de whiskey. Elle déglutit et sentit une agréable impression de chaleur descendre le long de son corps. C'était comme si son estomac s'était alourdi et mis à battre, au plus profond de son être.

Elle continua de coller ses lèvres à celles d'Everhart, à glisser sur elles, y tracer des lignes imaginaires, comme un cartographe minutieux. Mais ce n'était toujours pas suffisant. Sa langue suivit alors le même itinéraire, arrachant à Everhart un nouveau râle. Incapable de cacher le plaisir que lui inspirait cette manifestation, elle sourit contre sa bouche. Elle aimait l'embrasser. Jamais elle n'aurait imaginé que cela lui plairait à ce point. Et, pourtant, Dieu sait si elle y avait pensé...

Au même moment, Everhart changea de position et l'attira plus près de lui. Sa langue franchit la frontière de ses lèvres et se glissa dans sa bouche. Calliope sentit alors un son qui n'était ni un râle ni un gémissement — mais quelque chose entre les deux — lui monter dans la gorge. Elle leva instinctivement la jambe et se tourna légèrement pour l'enrouler autour de lui. A moitié appuyée sur le haut de son corps, elle posa les mains à plat sur son torse et agrippa son gilet.

C'est à moi, pensa-t-elle. Ce gilet. Ce baiser. Cet homme. Tout est à moi.

Un impérieux besoin de le posséder s'empara d'elle. Elle se recula légèrement, mais il l'attira aussitôt pour un autre baiser. Elle n'opposa aucune résistance.

Les mains expertes d'Everhart s'enhardirent : elles se mirent à courir le long de son dos, sur ses hanches, puis remontèrent pour explorer sa poitrine. Elle se cambra pour mieux offrir ses seins à ses caresses.

— Si vous n'êtes pas en train de me séduire, murmura-t-elle contre ses lèvres, alors qu'êtes-vous en train de faire avec vos mains ?

— Je ne fais que suivre l'appel que me lance votre corps, comme une sirène.

Joignant le geste à la parole, il toucha avec l'ongle de ses pouces la pointe de ses tétons, et Calliope sentit une vague de pur plaisir l'envahir.

Tout son être était comme traversé par un tremblement de terre. Elle avait l'impression que l'air était chargé de tension et ne put s'empêcher de pousser un léger râle. Elle laissa sa tête tomber en arrière quand il recommença. Une débutante aurait certainement été scandalisée par le comportement d'Everhart, mais aussi par la façon dont elle réagissait. Lire autant de romans l'avait bien mise en garde contre les folies que peut faire une jeune femme quand elle n'est pas consciente de ses actes, pourtant.

Hélas, elle n'était plus une jeune fille et elle était bien consciente de ses actes. De fait, elle ne comprenait que trop bien ce qu'elle ressentait en ce moment — les palpitations de sa poitrine, les picotements sur sa peau embrasée, la pression terrible de la cuisse d'Everhart contre la sienne.

Mais pas question que cet instant se termine !

— Pour un homme qui porte le nom d'un ange, vous avez des mains diaboliques.

Il la souleva alors vers lui : elle pouvait maintenant sentir ses lèvres tout près de sa mâchoire, de sa gorge, à quelques centimètres du creux de son cou.

— Imaginez ce que je pourrais faire avec ma bouche, susurra-t-il.

Hum...

— J'en doute fort.

Aussitôt, il la ramena au sol en la faisant glisser le long de sa cuisse musclée et l'embrassa une fois de plus.

— Pourtant, vous y avez déjà pensé. Je le vois dans vos yeux.

Calliope entendit alors l'horloge se mettre à sonner et se revit une heure plus tôt, lorsqu'elle avait posé le pied sur la première marche de l'escalier.

— Il est déjà minuit ?

— Je m'en moque, répliqua-t-il.

Sa bouche entreprenante et avide continua de suivre la courbe de ses épaules, puis il fit glisser une manche de sa robe, emportant avec elle les brides de son corset.

— Ma femme de chambre va se demander où je suis, ajouta Calliope.

En réalité, elle s'en moquait. Elle était comme au cœur d'un grand roman — mais cette fois-ci c'était *son* histoire qu'elle vivait. Chaque nouvelle page qu'elle tournait lui faisait vivre de nouvelles aventures et lui procurait des sensations qu'elle n'avait jamais ressenties auparavant.

— Laissez-la faire.

Oui, approuva l'héroïne de son roman intérieur. *Laissons-la faire.*

Néanmoins, par respect pour les convenances, elle estima qu'il valait mieux dire :

— Je ne devrais pas vous compromettre autant.

— Me compromettre, moi ? s'exclama-t-il.

Elle sentit son rire vibrer dans le bas de sa mâchoire.

— A cause de votre pari, précisa-t-elle, avec le peu de contrôle qui lui restait.

Pour être honnête, elle ignorait pourquoi elle essayait de mettre un terme à tout ceci. Et s'ils vivaient tous les deux ici, loin de tout le monde, pour toujours ? Est-ce que ce ne serait pas merveilleux ?

— Si on nous surprenait, les gens se feraient toutes sortes de fausses idées.

— Ah, oui. C'est juste, en effet, répondit-il, levant la tête sans pour autant la lâcher des yeux. Néanmoins, pari ou pas, je suis loin d'être comme ces héros qui acceptent de se marier à la fin de vos romans favoris.

En entendant la certitude austère qui perçait dans sa voix, Calliope sentit les frissons délicieux qui l'agitaient cesser brusquement. Son irréprouvable envie d'embrasser Everhart s'estompa. Elle se rappela qui elle était, où elle était et la raison pour laquelle elle se trouvait à Fallow Hall.

Elle se défit alors de son étreinte tout en essayant de garder l'équilibre et se redressa. En un sens, il était rassurant de savoir exactement à quoi elle pouvait s'attendre avec cet homme. C'était comme connaître la fin d'une histoire. Ce qui l'empêcherait d'être prise au dépourvu à l'avenir !

Malgré tout, elle sentit un poids énorme s'abattre sur elle, comme si une bibliothèque entière lui était tombée dessus. Pour autant, il était absolument hors de question de laisser Everhart lire dans son cœur comme dans un livre ouvert — surtout si ce livre avait la reliure déchirée et des pages froissées.

— Moi non plus, je ne suis pas comme ça, finit-elle par répondre. Mais vous n'aviez pas besoin de le dire de cette façon.

Elle prit une pose qui n'était guère confortable, mais qu'importe : elle n'avait pas l'intention de bouger d'un iota.

— Je ne vous prendrai pas pour mari. Parce que je suis amoureuse de quelqu'un d'autre.

Chapitre 11

— De qui ?

Gabriel avait bondi sans plus penser à sa jambe. Une douleur mordante — aussi violente qu'un coup de poignard — irradiait aussitôt, lui rappelant sa blessure.

Calliope lui jeta un regard éloquent, signe qu'il connaissait peut-être la réponse.

Brightwell ! Son sang se mit à bouillir.

— Cela ne vous regarde pas ! répondit-elle, tout en remontant la manche de sa robe d'une façon si nonchalante qu'il sentit la colère l'envahir.

La vierge pure et innocente qu'elle était aurait dû trembler et rougir — et non remettre d'aplomb ses vêtements d'un air détaché, comme une courtisane expérimentée.

— Et pourtant si, dans la mesure où vous venez de passer une heure à m'embrasser.

Au même moment, il éprouva une envie irrésistible de faire tomber à nouveau cette manche, puis l'autre, continuer de la déshabiller jusqu'à ce qu'elle en vienne à oublier tous les autres hommes. Jusqu'à ce qu'elle tremble d'extase grâce à lui, et lui seul. *Jusqu'à ce que...*

Jusqu'à ce qu'elle soit à lui.

— Je ne suis pas d'accord avec vous.

Elle plissa les yeux avec un grand sourire qui le poussa à répondre avec le même air enjôleur :

— Pourtant, j'ai l'impression que vous n'avez pas passé beaucoup de temps à embrasser votre bien-aimé — si tant est que vous l'ayez jamais fait !

Il la vit soufflée par sa remarque cinglante et poussa l'avantage. Pas question de lui offrir la possibilité de répliquer.

— Vous avez commencé par vous montrer assez malhabile. Mais j'ai réussi à vous guider — avec un certain succès, d'ailleurs. Je suis sûr qu'il me remerciera.

Elle fulminait. Livide. *Magnifique*. C'était ce qu'il voulait : la voir possédée par une passion quasiment dévorante.

Quoi qu'il en soit, il avait été fou de l'embrasser. Mais aussi... il semblait qu'elle lui ait injecté un puissant élixir — une drogue — et qu'il était devenu un fumeur d'opium. Il en voulait plus. Son corps tout entier tremblait tant il en avait envie.

Pour autant, il ne s'aventurait pas complètement en terre inconnue. Il avait déjà ressenti cette sensation, ce même vertige qui lui avait d'ailleurs inspiré la lettre qu'il lui avait écrite.

— Il ne vous remerciera pas ! lança-t-elle avec une certaine véhémence. Il n'aura pas une pensée pour vous. N'espérez même pas qu'il se pose des questions à votre sujet. Lorsque mes lèvres

se poseront sur les siennes, il saura qu'il est le seul à hanter mes pensées.

Et, pour enfoncer le clou, elle ajouta :

— Le seul à avoir jamais eu ce privilège.

Voulait-elle lui faire comprendre qu'elle pensait peut-être à un autre homme que lui, quand elle l'avait embrassé ?

Impossible !

— Une femme n'embrasse pas un homme en s'abandonnant autant que vous l'avez fait, alors qu'elle est amoureuse de quelqu'un d'autre.

Prononçant ces mots, il se pencha vers elle. Le moment était venu de l'attirer de nouveau dans ses bras et de chasser à tout jamais Brightwell de ses pensées. Hélas, elle recula et se plaça ainsi hors d'atteinte. La distance qui les séparait était loin d'être immense — mais elle était suffisante pour lui rendre enfin un semblant de raison.

Il ne pouvait pas l'embrasser de nouveau — ou, du moins, il ne devait pas. *Et il ne le pourrait plus.*

Mais, si elle s'imaginait toujours amoureuse de Brightwell, pourquoi l'avoir éconduit, cinq ans plus tôt ? Voilà une question qui méritait d'être posée.

— C'est à partir du moment où Brightwell s'est marié que vous avez pris conscience d'être amoureuse de lui ? Peut-être êtes-vous aussi inconstante qu'à votre habitude...

— Vous arrive-t-il de penser à autre chose qu'à ce que j'ai fait lors de cette fameuse nuit ? Pour ce qui est de Brightwell, je vous ai donné ma réponse. Je ne la répéterai pas.

Même si une certaine hargne se faisait sentir dans sa voix, il y avait indéniablement la marque d'une blessure tout au fond de ses yeux.

Il éprouva une douleur aiguë et déchirante en voyant ce regard, sachant qu'il en était la cause. Il aurait voulu se montrer plus insistant (il avait tellement besoin de savoir !), mais discerner ce qui se cachait tout au fond de ses yeux le poussa à reprendre d'une voix plus douce :

— Vous m'avez dit qu'à l'époque vous l'aviez rejeté parce que vous n'étiez pas amoureuse de lui. Pas parce que vous étiez amoureuse de quelqu'un d'autre.

— Croyez-moi, si j'en avais pris conscience un moment plus tôt, nous ne serions pas en train d'avoir cette conversation.

Elle soupira, l'air épuisé, avant de remettre en place des mèches de cheveux rebelles.

— Maintenant, je me sens coupable de l'avoir trahi.

Gabriel sentit aussitôt l'air disparaître de ses poumons et ce poids aussi lourd qu'une ancre de navire l'écraser à nouveau.

— De qui s'agit-il ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous ne le *pouvez* pas ? Je n'en suis pas si sûr...

— Eh bien, soit. Même si je le pouvais, *je ne vous le dirais pas.*

Il vit ses joues s'empourprer. Elle croisa soudain son regard, effarée, saisissant subitement la portée de ce qu'elle avait dit.

Lui-même en resta interloqué. Les mots de Calliope venaient de pénétrer le mélange de désir, de douleur et de colère qui agitait son esprit. Si elle *ne pouvait pas* lui donner le nom de cet homme, c'était peut-être parce qu'elle ne le connaissait pas...

Il pensa alors à la lettre qu'il lui avait envoyée. Y avait-il une chance pour que ce soit

possible ? Aussi prétentieuse que soit cette idée, il fallait qu'il sache. Ce courrier avait-il eu un effet aussi dévastateur pour elle que pour lui ?

Tandis que son esprit envisageait mille possibilités, il sentit son pouls s'accélérer. Allons, il s'égarait... Calliope devait très certainement parler de quelqu'un d'autre — quelqu'un qu'elle connaissait. Et pourtant, à sa grande surprise, il éprouva une sensation familière qui le traversa comme une bourrasque dans un ciel sans nuages : le désir.

— Vous n'étiez pas consciente d'être amoureuse de quelqu'un d'autre ? Comment est-ce possible ?

Elle posa à plat ses mains tremblantes sur le devant de sa jupe.

— Rien de plus facile, quand vous croyez haïr quelqu'un parce qu'il a détruit votre vie. Enfin, la vie que vous pensiez avoir à un moment donné.

Elle se détourna brusquement, mais il eut tout de même le temps d'apercevoir des larmes briller dans ses yeux.

A l'idée qu'il était peut-être en train de lui faire du mal, son cœur se serra. Tout ce qu'il voulait, c'était aller vers elle et la prendre dans ses bras. Mais il était incapable de bouger, par peur de ce qu'il aurait pu faire. Incapable de parler, par peur de ce qu'il aurait pu avouer.

— Je regrette les choix que j'ai faits ce soir, dit-elle doucement. Comme vous, j'imagine.

Oui. Il regrettait chaque moment passé avec elle — ce soir, bien sûr, et tous les autres. L'embrasser l'avait forcé à accepter la vérité : il ne pourrait pas l'éviter plus longtemps — *éviter l'inévitable* —, quand bien même le pouvoir de le faire l'aurait rendu bien plus heureux.

Sans attendre qu'il réponde, Calliope tourna les talons et se dirigea vers l'escalier. Une fois devant, elle s'arrêta.

— Vous aviez raison, Everhart. Nous ne pouvons pas être amis.

Il eut envie d'abonder dans son sens — quitte à lui rappeler d'un ton moqueur qu'il avait eu raison.

Hélas, il n'avait pas la force de lui mentir. Plus maintenant.

Chapitre 12

Après une nuit sans sommeil, Calliope sentit la culpabilité lui ronger l'estomac comme un poison amer.

C'était à n'y rien comprendre ! Elle ne pouvait quand même pas être encore amoureuse de l'homme qui lui avait écrit cette fameuse lettre ? Elle le détestait... Non ?

Dire qu'il avait fallu qu'elle embrasse Everhart pour oser l'admettre. Pis : elle avait aimé ce baiser ! Bien plus qu'elle aurait dû. Surtout après avoir pris conscience qu'elle était amoureuse d'un autre.

Etait-il possible d'embrasser un homme tout en en aimant un autre ?

Eh bien... Peut-être. Seulement, aurait-elle pu embrasser Everhart jusqu'à en perdre la raison sans pour autant cesser d'aimer son soupirant épris d'art épistolaire ?

Non. Sûrement pas.

Tandis qu'elle traversait le hall vide de l'aile est, se tapotant les lèvres du bout des doigts, elle se demanda ce qu'elle ressentirait si elle l'embrassait de nouveau. Ce qui était une mauvaise idée, cela dit. Une très mauvaise idée.

N'est-ce pas ?

Il n'y avait aucun avenir possible avec Everhart. De même qu'il n'y en avait aucun avec Casanova. Mais quelle femme pourrait penser au futur ou à n'importe quoi d'autre en embrassant cet homme ?

Pendant un instant, il avait été tout à elle. Jusque-là, elle n'avait pas saisi à quel point son passé douloureux l'avait empêchée d'avoir *quelqu'un* pour elle seule. Elle avait tellement eu peur de devoir encore souffrir qu'elle avait complètement abandonné l'idée de se marier.

Mais embrasser Everhart lui avait ouvert les yeux. Si elle avait pu vivre cela, peut-être n'avait-elle pas autant peur qu'elle le pensait. Peut-être son cœur avait-il eu le temps de guérir. Peut-être éprouvait-elle même des sentiments pour un autre que Casanova. Peut-être les éprouvait-elle pour... Everhart.

Cette vérité la frappa de plein fouet, et elle faillit en trébucher. Elle se rattrapa à une console en demi-lune et resta un instant immobile, la tête penchée, attendant de recouvrer ses esprits. Quand une servante apparut, tenant du linge dans les bras, Calliope prétendit qu'elle s'était arrêtée pour admirer les amaryllis fraîchement coupées.

Puis elle prit une grande inspiration pour chasser les dernières bribes de ses divagations romantiques. C'était la réponse de son corps aux désirs d'Everhart qui la troublaient, rien d'autre.

C'étaient ces choses qu'elle l'avait laissé faire — des choses qu'elle n'aurait jamais pensé faire avec lui. Des choses qu'elle accepterait de nouveau, s'il voulait recommencer.

Non, non, hors de question !

Elle n'allait pas l'embrasser ! Elle allait au contraire l'éviter et chercher cette lettre. Rien de plus simple. Eviter. Chercher. Voilà quel était son nouveau plan.

Seulement, comment allait-elle pouvoir fouiller la salle des cartes, s'il y passait le plus clair de son temps ?

Il fallait l'attirer hors de la pièce. Peut-être pourrait-elle compter sur l'aide de Montwood le temps d'un après-midi ? Quoi qu'il en soit, elle allait devoir agir vite, car la berline envoyée par son frère n'allait pas tarder à arriver.

Dès qu'elle aurait trouvé la lettre que Pamela avait reçue, tout irait pour le mieux, et elle pourrait quitter Fallow Hall avant de succomber plus encore à la tentation.

* * *

Valentin fit son entrée dans la salle des cartes, un plateau à la main.

— Le courrier, monsieur le vicomte.

Gabriel attrapa les différentes enveloppes, qu'il ouvrit avec son pouce. Il y avait une lettre de son avocat, une de sa sœur, une de sa cousine, une encore de Rathburn — qui devait certainement lui décrire par le menu les joies du mariage — et une dernière de... *Ho ho...* son père.

— Comment vont les choses à Fallow Hall, ce matin, Valentin ? demanda-t-il au majordome d'un ton guilleret qui le surprit lui-même.

Il n'y avait pourtant pas de quoi rire — les missives de son père n'auguraient pas le meilleur, en général. Pourtant, même s'il n'avait pas dormi la nuit précédente, il se sentait *revivre*. Exactement comme chaque fois qu'il posait le pied à bord d'un navire prêt à lever l'ancre pour un voyage.

— Tout est en ordre, monsieur le vicomte. Miss Croft dirige la maison remarquablement bien.

Gabriel hocha la tête d'un air satisfait.

— Je savais que ce serait le cas. Miss Croft n'est pas le genre de femme à se dérober face à un défi, lança-t-il, tout en arrachant le cachet en cire.

Quelle nouvelle réprimande allait-il devoir essayer, cette fois ?

— Non, monsieur.

— Une admirable qualité, fit remarquer Gabriel d'un air absent, tout en parcourant la brève missive.

Bizarrement, elle ne contenait aucun reproche. Mais elle annonçait une sacrée nouvelle.

— Il me semble que nous allons avoir des invités demain, Valentin. Auriez-vous la bonté de demander à Mrs. Merkel de préparer les chambres de l'aile ouest pour le duc de Heathcoat et la duchesse douairière ?

Une telle perspective aurait dû le faire trembler, mais fort étrangement ce ne fut pas le cas.

— Très bien, monsieur, répondit le majordome en s'inclinant. Néanmoins, miss Croft occupe la chambre de l'alouette. Dois-je l'installer dans une plus petite chambre ?

Même s'il avait décidé de tout faire pour éviter la jeune femme, il tenait malgré tout à ce qu'elle ait la meilleure chambre de Fallow Hall. Qu'elle apprécie son séjour. Qu'elle soit à lui.

Comment avait-il fait pour ne pas s'en apercevoir plus tôt ? Quel imbécile !

Il laissa échapper un rire cynique.

— Non, ne dérangez pas miss Croft. Mon père et ma grand-mère n'ont pas besoin de savoir qu'ils n'ont pas les meilleures chambres.

Il vit un léger tremblement agiter la joue de son impassible majordome. C'était un sourire, il en aurait mis sa main au feu !

— Mettez-moi aussi un couvert pour le dîner de ce soir, ajouta-t-il, et cette fois-ci il fut certain d'avoir aperçu un sourcil de Valentin tressaillir.

Celui-ci s'inclina une dernière fois avant de quitter la salle.

— Très bien, monsieur.

* * *

Calliope actionna de nouveau la boîte à musique, puis poursuivit son étrange conversation avec sa cousine.

— Pourquoi tante Augusta croirait-elle qu'un des gentlemen présents à Fallow Hall aurait des vues sur vous ? demanda-t-elle.

Quelques instants plus tôt, elle avait trouvé bien présomptueuse cette affirmation de Pamela. Peut-être sa tante essayait-elle simplement de faire plaisir à sa fille. Certes, Montwood, Danvers et Everhart étaient des libertins notoires, mais c'étaient aussi des hommes respectueux des convenances. Aucun d'eux n'oserait avoir l'idée de séduire une femme mariée contrainte de garder la chambre.

Certes, Everhart semblait avoir oublié qu'elle-même était une jeune femme innocente. Mais elle ne pouvait pas lui en vouloir. Elle ne s'était guère comportée comme une jeune femme innocente, la veille au soir, pleinement consciente, en outre, d'être en présence d'un séducteur. Quoi qu'il en soit, elle n'en revenait pas des accusations qu'il avait osé porter.

Elle, amoureuse de Brightwell après tout ce temps ? Everhart pensait-il qu'elle vivait dans un monde si étriqué qu'elle était incapable d'aimer quelqu'un d'autre ? Qu'aucun homme n'avait réussi à faire palpiter son cœur depuis ? C'était plutôt lui qui était à plaindre ! De toute évidence, il n'avait jamais éprouvé un sentiment comme l'amour, capable de bouleverser une vie...

Elle sentit son cœur se serrer à cette idée, d'autant plus amère après la révélation qu'elle avait eue plus tôt : elle nourrissait incontestablement pour Everhart un mélange confus de sentiments, mais ces sentiments risquaient fort de ne jamais être payés de retour.

— Je n'en suis pas sûre, répondit alors Pamela, tendant les mains pour admirer ses ongles, que Bess s'était évertuée à rendre impeccables. Peut-être parce que je n'ai reçu cette lettre qu'à mon arrivée ici. D'après ma mère, personne ne savait que je me trouvais à Fallow Hall. Mais, avec *lui*, on peut s'attendre à tout...

Calliope sentit son sang se glacer. D'habitude, sa cousine pouvait dire toutes sortes de sottises, mais ce dernier point semblait plausible.

— Vous avez reçu la lettre *après* votre arrivée à Fallow Hall ?

Le regard rêveur, Pamela sourit et répondit :

— Comme je vous l'ai dit, je suis la seule femme mariée à en avoir reçu une.

Vraiment ? Au fond d'elle, Calliope n'arrivait pas y croire — enfin, peut-être ne voulait-elle pas y croire. En fin de compte, elle était encore plus impatiente de voir cette lettre, pour s'assurer que toute cette histoire n'était pas le fruit de l'imagination de Pamela. Elle qui pensait avoir une

place à part pour cet homme... Elle se sentit trahie.

Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à mettre sa douleur de côté et réfléchit à ce nouveau coup de théâtre. Si la lettre était arrivée alors que sa cousine était au manoir, cela voulait dire que la missive provenait forcément d'une personne sachant où la lui adresser. A commencer par les gentlemen qui résidaient au manoir. Elle n'était toujours pas convaincue que Montwood puisse écrire des lettres d'amour, et elle avait d'ores et déjà évacué Danvers de la liste des candidats potentiels. Quant à Everhart, cela faisait longtemps qu'elle l'avait rayé de ses tablettes !

Brightwell ? Eh bien... voilà des années qu'elle l'avait mis hors jeu, mais n'était-elle pas allée un peu vite en besogne ? Le seul baiser, très chaste, qu'ils avaient échangé n'avait fait naître aucune passion en elle. C'était sans comparaison avec ce qu'elle avait éprouvé la veille dans les bras d'Everhart. Pourtant, un homme capable d'écrire une telle lettre devrait éveiller en elle une passion dévorante. Cela ne faisait aucun doute, non ?

— Ce serait assez romantique qu'un homme marié puisse écrire des courriers passionnés..., avança-t-elle, bien décidée à découvrir la vérité.

Sa cousine acquiesça en détournant le regard.

— Hélas, Milton n'a vraiment pas eu l'air content quand je l'ai interrogé à ce sujet.

Calliope sentit sa mâchoire se décrocher. Non, elle avait dû mal comprendre...

— Vous... Vous avez interrogé votre mari au sujet de cette lettre ? Mais, Pamela, si elle n'était pas de lui ? Il a certainement été très peiné d'apprendre que sa femme était courtisée par un autre homme.

Cela ne voulait dire qu'une chose : la veille, à la table de jeu, il savait. *Oh ! Seigneur.*

— Je n'y avais pas pensé ! s'exclama Pamela, ouvrant des yeux grands comme ceux d'une chouette. Pour être honnête avec vous, je croyais que cette lettre était l'œuvre de quelqu'un de bien plus... passionné.

Manifestement, elle aussi avait mis son mari hors du coup.

— Vous ne lui avez pas dit ça non plus, n'est-ce pas ?

— Je n'aurais pas dû le faire, d'après vous ?

Calliope ferma les yeux et tenta de ne pas perdre l'équilibre. Pauvre Brightwell ! Il restait bien une chance pour qu'il soit l'auteur de cette lettre. Peut-être voulait-il simplement cacher certains aspects de sa personnalité qu'il était trop timide pour exprimer.

— Tout le monde serait assez sidéré d'apprendre qu'un homme marié a écrit des lettres d'amour à la moitié de la bonne société.

— Pas la moitié, corrigea Calliope. Il n'y a eu que six lettres.

Sans compter la sienne.

— Sept, si vous comptez celle que j'ai reçue.

Alors, il y en avait huit, songea Calliope, tandis que son cœur sombrait peu à peu, comme un navire englouti au plus profond de l'océan. Et moi qui croyais que mon cœur s'était endurci. Ce que j'ai pu être naïve !

— Peut-être vaudrait-il mieux cesser d'évoquer cette lettre, suggéra-t-elle.

Si Pamela voyait juste, il y avait de fortes chances pour que l'auteur de ces courriers, le fameux Casanova, soit ici, à Fallow Hall. Et cela changeait tout : il lui fallait à présent échafauder un plan pour démasquer cet homme. Malheureusement, le seul élément tangible dont elle disposait était son écriture caractéristique.

— J'ai besoin de retrouver mes distractions habituelles, gémit alors Pamela. Ces parties de cartes au salon après le dîner me fatiguent. Nous pourrions certainement trouver d'autres façons de nous amuser.

— Oui, ce ne sont pas les jeux qui manquent, approuva Calliope d'un air absent.

Si seulement elle pouvait imaginer un moyen de voir l'écriture de chacun de ces messieurs... Soudain, elle eut comme une illumination.

— Nous pourrions jouer au mime, ce soir, et écrire nos phrases sur des petits bouts de papier ! s'exclama-t-elle.

Pamela eut une petite moue.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant à s'agiter et à se donner en spectacle.

Calliope prit le temps de réfléchir à son idée, tout en actionnant à nouveau la boîte à musique. Quel que soit le jeu auquel ils allaient jouer, faire écrire chaque participant était incontournable, afin qu'elle puisse étudier l'écriture de tout le monde.

— Et si nous jouions aux anagrammes ? Nous pourrions prendre le nom de gens connus, mélanger les lettres et voir qui trouve la solution de nos énigmes.

— Je n'ai jamais été très bonne à ce genre de jeux, soupira Pamela.

— Je vous aiderai. Ce sera très amusant, vous verrez !

C'était surtout une façon idéale de démasquer Casanova.

Car, si d'aventure il se trouvait ici, elle le saurait grâce à son écriture. Instantanément.

Chapitre 13

Gabriel avait décidé de faire une entrée remarquée dans la salle à manger, à l'heure du dîner. De fait, le voyant arriver, Montwood et Danvers haussèrent les sourcils, puis le saluèrent en levant leur verre de vin. Pamela en eut le souffle coupé, tandis que Brightwell lui fit un signe de tête, l'air impénétrable. Quant à Calliope, elle évita complètement son regard.

Une fois installé en bout de table, face à elle, il salua l'un après l'autre chacun des convives, s'adressant à elle en dernier.

— Miss Croft, on m'a dit grand bien de la façon dont vous avez contribué à l'amélioration des dîners. Croyez-moi, je n'ai jamais eu autant hâte de passer à table que ce soir !

Ce n'était évidemment pas pour se restaurer qu'il s'était joint à la petite assemblée, mais pour avoir le plaisir de la déstabiliser. D'ailleurs, elle était déjà en train de rougir comme une pivoine. Comme s'il venait de l'embrasser, là, devant tout le monde.

Obligée de le regarder, elle lui adressa un petit signe de tête :

— Tout le mérite en revient à Mrs. Swan et à ses cuisinières.

— Bien dit ! Ma grand-mère serait heureuse d'entendre une telle remarque, fit-il d'un air mystérieux, levant vers elle le verre de vin qu'on venait de lui servir. J'en profite d'ailleurs pour vous annoncer que mon père et elle arriveront vraisemblablement demain à Fallow Hall pour y passer quelques jours.

— La duchesse douairière, ici ? s'exclama Pamela en portant à son front une main tremblante, comme si elle risquait de s'évanouir d'un moment à l'autre. Je ne vais pas avoir le temps de demander à ma femme de chambre de me confectionner une nouvelle robe, ni même de reprendre celle que j'ai avec moi ! Elle va devoir travailler toute la nuit pour espérer y arriver.

Calliope lui lança un regard sévère :

— N'oubliez pas que votre femme de chambre est tombée malade, cet après-midi. Mais je peux éventuellement vous aider à trouver quelque chose qui vous conviendra.

— Oh oui, ce serait...

— Non ! lança alors Gabriel en s'efforçant de réprimer le brusque accès de colère qui venait de le saisir.

Pourquoi Calliope se sentait-elle obligée de se dévouer corps et âme à sa cousine ? Cette femme si capricieuse ne méritait pas tant d'affection !

— Ce ne sera pas nécessaire. Ma grand-mère serait navrée d'apprendre que quelqu'un s'est mis en peine à cause d'elle.

Soudain, Danvers toussa violemment dans sa serviette. Gabriel remarqua que ses épaules tremblaient. Pas de doute, il était en train de rire sous cape. Il faut dire que sa grand-mère était connue pour être quelque peu... originale. Heureusement, malgré les ricanements de Danvers, Pamela se laissa convaincre et manifesta son approbation par un élégant mouvement de tête.

A contrecœur — enfin, c'était l'impression qu'il en eut —, Calliope le remercia en levant son verre à son tour, mais garda le silence. Il soutint son regard pour lui faire comprendre le plus clairement possible qu'il avait fait cette remarque uniquement pour l'épargner. Seulement, pourquoi tenait-il autant à ce qu'elle le sache ? Mystère.

La veille, il lui avait fait savoir qu'il n'était pas intéressé par le mariage ou par le fait de devenir son ami. Et c'était la vérité. Leur baiser avait réduit sa volonté en miettes. Voilà pourquoi il s'était joint à la petite bande pour le dîner — afin d'être près d'elle sans courir le moindre risque.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il n'était pas en train de se bercer d'illusions.

Durant tout le repas, il posa les yeux sur elle des dizaines de fois. Même si elle semblait s'arranger pour ne parler qu'aux personnes près d'elle, il constata avec un immense plaisir que leurs regards se croisaient systématiquement. Et, chaque fois, elle rougissait.

Pour l'essentiel, ce qui leur fut servi n'avait rien de bien extraordinaire, mais c'était déjà beaucoup quand on connaissait la cuisine de Mrs. Swan. Tout le mérite en revenait en Calliope. A force de se tenir informé sur tout ce qu'elle avait fait pendant la journée, il avait dû se rendre à l'évidence : elle était impressionnante d'efficacité. Ce n'était pas le genre de femme à se laisser facilement déborder, même au moment d'affronter les abominables cuisines de Fallow Hall. Dire qu'il n'avait pas été capable d'accomplir le dixième de ce qu'elle avait su faire ! Elle aurait été une épouse parfaite pour Brightwell.

Il s'était longtemps senti responsable des malheurs de son ami. Durant les cinq années écoulées, la culpabilité n'avait cessé de le ronger, mais depuis quelque temps il se sentait en paix avec ce qu'il avait fait. Heureux, même. De fait, il était absolument ravi que Calliope ne l'ait finalement pas épousé. Et encore plus ravi que Brightwell ne soit plus célibataire.

Après le dernier plat, Montwood recula sa chaise et se leva, tandis que tous les regards se tournaient vers lui.

— Miss Croft, pourrais-je vous prier de repousser notre jeu à demain soir ? demanda-t-il d'une voix pleine de charme et de courtoisie. Puisque Everhart est de retour parmi nous, je crois que nous devons fêter l'événement. Avec votre permission, j'aimerais que nous nous rendions dans la salle de musique pour nous divertir.

Gabriel observa les épaules de Calliope se raidir, même si cela ne dura qu'un instant. Quel jeu tenait-elle tant à leur proposer ? C'était peut-être le moment de voler à son secours.

— Rien ne nous empêche de faire les deux ce soir.

Plus il passerait de temps en sa compagnie, mieux ce serait.

Le regard de Calliope croisa une nouvelle fois le sien.

— Merci, Everhart, mais ce ne sera pas nécessaire. Nous pourrons jouer aux anagrammes un prochain soir.

Vraiment ? Il aurait pourtant juré avoir noté une pointe de déception, quand elle avait baissé les yeux.

— Everhart aura besoin qu'on lui accorde un peu plus de temps pour trouver quelque chose

d'intelligent, s'esclaffa Montwood.

A ces mots, Gabriel se leva de son siège. Il avait toujours été assez rapide pour trouver des anagrammes. Le moment était venu de le prouver !

— Comme je n'ai aucune envie qu'on m'accuse d'être plus lent que Montwood, je vais sur-le-champ jeter quelques idées sur le papier.

Méfiance, cependant... Les lettres composant le nom de miss Calliope Croft pouvaient donner les mots cris, fiasco et tollé.

Bref, tout cela ne lui disait rien de bon...

Alors qu'habituellement les hommes restaient pour prendre un porto, tandis que les femmes s'installaient au salon, tout le monde se dirigea ce soir-là d'un même mouvement vers la salle de musique. Gabriel, lui, choisit de faire un détour par le salon : avec un peu de chance, il trouverait une anagramme digne de ce nom.

Soudain, Brightwell se détacha du groupe pour le rejoindre dans le couloir. Là, il lui tendit un morceau de papier.

— Jetez un coup d'œil à l'anagramme que je viens de trouver, Everhart. Un vrai petit chef-d'œuvre, pas vrai ? Si vous le souhaitez, vous pouvez l'utiliser.

Chaque lettre était écrite avec une fermeté implacable. Or, le simple fait de les coucher sur le papier devait avoir été une véritable souffrance pour lui : depuis qu'il avait eu cet accident, dans sa jeunesse, il devait se servir de sa main faible pour rédiger sa correspondance.

Voilà qui rendait son geste encore plus touchant.

— Merci, mon cher. Grâce à vous, je n'aurai pas à essayer de me montrer intelligent.

Pour être tout à fait honnête, il avait bien trop hâte de retrouver Calliope dans la salle de musique pour penser à autre chose. Il attrapa le petit bout de papier et le tendit aussitôt à Valentin, en lui demandant de l'ajouter à ceux qui avaient déjà été écrits. Puis il se retourna vers Brightwell et lui donna une claque sur l'épaule, tandis qu'ils traversaient le hall ensemble.

— Je ne mérite pas d'avoir un ami aussi formidable que vous.

Cet aveu était bien plus vrai qu'il voulait bien l'admettre.

— Néanmoins, je suis ravi de voir que votre vie a pris une jolie tournure. Cela doit vous réjouir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit Brightwell sans cesser de regarder devant lui. Tirer un trait sur son passé n'est jamais difficile quand on a l'élan nécessaire.

* * *

— Maintenant, miss Croft, vous allez vous avancer vers l'estrade, à l'autre bout de la pièce, et choisir la façon dont vous allez nous divertir, annonça Montwood en entrant dans la salle de musique. Le but du jeu est de montrer à l'assistance ce que vous savez faire le mieux.

Calliope ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ce que je sais faire le mieux ? Lire ! Mais je doute que vous vous amuserez beaucoup à me voir assise sur une chaise, plongée dans un livre.

— Allons, venez... Je sais d'une source digne de foi que vous chantez fort bien, reprit Montwood en faisant onduler ses épais sourcils.

Il regarda un instant la porte, et ses yeux couleur d'ambre se mirent à briller. Calliope tourna

alors la tête. Everhart faisait à cet instant son entrée, accompagné de Brightwell.

— Si vous êtes timide, quelqu'un pourrait chanter avec vous.

Sans plus de cérémonie, il se mit à jouer un air guilleret.

— Je crois que j'ai trouvé mon bonheur ! s'exclama Danvers en attrapant une partition sur une pile avant de s'éloigner de l'estrade en sifflotant. Mesdames, messieurs, préparez-vous à entendre une pure merveille !

— Je risque de me fatiguer, soupira Pamela, feuilletant quelques pages avec un manque flagrant d'intérêt. Me pardonnera-t-on, si je me contente de vous écouter avec ferveur ?

Joignant le geste à la parole, elle leva son poignet bandé vers Brightwell pour qu'il s'en empare.

— Bien sûr.

Tout le monde s'accorda pour dire — de façon assez convaincante, d'ailleurs — que sa santé passait avant tout.

Brightwell l'escorta alors jusqu'au canapé, avant de prendre à son tour la parole en levant sa main gantée :

— Mes chers amis, ce jeu m'a l'air des plus amusants. Malheureusement, je n'ai pas l'habileté nécessaire pour me servir librement de ma main. Un cheval l'a écrasée quand j'étais enfant, et les os ne se sont jamais vraiment remis en place.

Brightwell et sa cousine s'étant mis à l'écart à l'autre bout de la pièce, non loin de Danvers et Montwood, Calliope resta seule près de l'estrade dorée. Jusqu'à ce qu'approche Everhart.

Elle n'aurait pas dû le regarder avec autant d'insistance. Même avec une attelle à la jambe, il marchait avec une grâce incroyable. Il semblait en mesure de prendre appui dessus sans avoir nécessairement besoin de sa canne. Quelque chose au fond d'elle la poussait à lui demander si cela le faisait souffrir, mais, après ce qui s'était passé la veille, il valait mieux éviter — autant que possible — d'aborder ce genre de questions intimes avec lui.

Ils ne s'étaient pas quittés bons amis, après tout.

— Montwood sait que vous chantez, mais pour ma part je ne vous ai jamais entendue. Expliquez-moi ce mystère, souffla-t-il à voix basse, afin de ne pas se faire entendre par les autres invités.

Pourquoi cette question ? S'était-il laissé entraîner par les trilles enjoués qui s'échappaient du piano ? De toute évidence, à le voir feuilleter les partitions posées sur le guéridon, il avait l'air bien plus intéressé par la musique que par la réponse qu'elle pouvait lui donner.

Soudain, sa manche effleura la sienne. Ce n'était pourtant qu'un morceau de soie venu se frotter contre la laine de sa veste, mais ce simple contact suffit à lui donner l'impression que ses mains viriles la caressaient.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-elle tout aussi calmement, même si elle sentait sa gorge s'assécher sans comprendre pourquoi. Je n'ai pas l'intention de chanter un duo avec vous. Vos qualités de chanteur ne seront pas assombries par mon manque de talent.

— Je ne doute pas qu'un... *duo* avec vous serait un moment exceptionnel, dit-il, tout en tournant avec son pouce la page d'une partition.

Ce simple geste rappela aussitôt à Calliope le moment qu'elle avait passé avec lui la veille.

— Un crescendo d'émotions aussi fortes pour vous que pour moi.

Du coin de l'œil, elle vit ses lèvres dessiner un sourire rusé, et ce fut soudain comme s'il faisait

bien trop chaud pour elle dans la salle de musique. En regardant vers la cheminée histoire de penser à autre chose, elle constata qu'il n'y avait qu'une seule bûche posée sur la grille. Les autres n'étaient plus qu'un tas de cendres : elles devaient s'être consumées en un clin d'œil quand Everhart avait évoqué l'idée de ce... *duo*. Au prix d'un effort surhumain, elle résista à l'envie de sortir son éventail pour se faire un peu d'air.

— Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai posé cette question, poursuivit-il. Quand vous n'êtes pas dans la salle des cartes, avez-vous souvent l'occasion de converser avec Montwood ?

Elle tressaillit à cette question comme si elle avait entendu un accord dissonant. Pourquoi se souciait-il de la façon dont elle occupait son temps ? Il s'était pourtant montré très clair sur ses intentions — ou plutôt son absence d'intentions.

Elle eut alors comme une illumination.

— Est-ce à cause de ce pari ? Si vous sous-entendez que je suis en mesure de vous faire gagner en forçant Montwood à se marier avec moi, alors je vais me faire une joie de vous décevoir. N'espérez pas crier victoire aussi facilement.

— Je suis assez d'accord avec vous, répondit-il d'un ton mystérieux.

Que voulait-il dire ?

Elle avait feuilleté plus d'une dizaine de partitions, mais n'avait toujours pas trouvé la bonne. Elle avait bien trop de choses à l'esprit. A force de sentir Everhart à côté d'elle et de réfléchir au plan qui lui permettrait de savoir si Casanova se cachait parmi ces messieurs, elle commençait à avoir le tournis. Dès qu'ils en auraient terminé, elle se fauflerait dans le salon pour voir si elle avait vu juste.

— Vous êtes musicien, Everhart ? finit-elle par demander.

Il fit courir ses doigts d'une habileté prodigieuse sur le guéridon, le buste légèrement penché, comme s'il voulait soulager sa jambe cassée.

— Pas le moins du monde. Et vous ?

— Je sais où se trouve chaque note, répondit-elle en tâchant de se montrer aussi énigmatique que lui. Mais, quand il s'agit de les jouer ensemble, on ne peut pas dire que je sois très *forte*.

— Ce qui s'est passé hier soir n'a pas entamé votre sens de la repartie, à ce que je vois.

Même si elle n'avait aucune envie de le regarder, elle l'imaginait sans mal sourire. Ils étaient censés organiser le programme des réjouissances pour la soirée. Et censés s'éviter, surtout. Elle avait été furieuse de le voir se joindre à eux au dîner. Plus encore lorsqu'il avait eu le toupet de prendre place juste en face d'elle pour la mettre mal à l'aise ! Mais elle était bien obligée d'admettre qu'elle appréciait cet échange intime avec lui, à l'écart des autres. Bien trop à l'écart.

Voyant que toutes les barrières qu'elle avait bâties continuaient à se dissoudre comme des châteaux de sable à marée haute, elle tenta d'en ériger une nouvelle.

— Si j'étais à votre place, je ne m'inquiérais pas. Vous n'avez que peu d'influence sur moi, que ce soit pour mon sens de la repartie ou autre chose.

— Ah, comme j'aime vous voir aussi mordante, miss Croft...

Il marqua une pause et pencha la tête tout près de son oreille.

— Un vrai fauve.

Calliope s'efforça d'ignorer les frissons qui lui remontaient le long du dos, l'envahissant comme une vague recouvre le rivage.

— Vous me rendez curieuse, Everhart...

Elle marqua une pause à son tour, le temps que sa phrase reste en suspens entre leurs corps, et faillit sourire en l'entendant soudain reprendre son souffle.

— ... Curieuse de savoir pourquoi vous avez fait un tel pari avec vos amis. Vous deviez avoir quelques certitudes pour vouloir le faire.

Il poussa un long soupir.

— Beaucoup de certitudes, même, finit-il par concéder, sans lâcher des yeux la partition qu'il tenait à la main. Si j'en avais la possibilité, je ne marierais jamais.

— *Si vous en aviez la possibilité ?* A vous entendre, on dirait que vous y êtes contraint et forcé !

Elle fit mine de tousser pour réprimer son envie de rire puis jeta un coup d'œil à travers la pièce : personne n'avait l'air de l'avoir remarqué. Brighwell et Pamela étaient en grande discussion. Quant à Montwood et Danvers, l'un au piano, l'autre en train de siffler, ils semblaient lancés dans une véritable bataille, chacun tentant de surpasser l'autre.

— Mais peut-être n'avez-vous pas l'âge pour faire ce constat de votre propre chef ? Certains hommes restent jeunes très longtemps.

— Miss Croft, pourquoi laissez-vous entendre que je n'ai pas encore atteint l'âge d'homme ? Je serais très heureux de vous prouver le contraire. Nous pouvons reprendre notre conversation là où nous l'avons laissée.

Calliope sentit qu'elle avait de plus en plus de mal à ignorer les frissons qu'il provoquait chez elle.

— Formidable ! Je vais donc me placer derrière ce rideau, à l'autre bout de la pièce. Vous pourrez ainsi me plaquer contre la fenêtre et faire de moi ce que vous voudrez.

Elle aurait voulu avoir l'air sarcastique. Hélas, on sentait surtout de la sincérité percer dans sa voix. Pire : elle était même en train d'imaginer toute la scène.

— Faites attention. Comme vous êtes en train d'effrayer le petit garçon qui vit en moi, l'homme va se charger de relever le défi. Et, croyez-moi, il ira jusqu'au bout !

Elle se mordit la langue. Jamais au grand jamais elle n'admettrait combien les menaces licencieuses d'Everhart lui faisaient perdre la tête. L'écouter suffisait à ce que son corps devienne chaud, docile et prêt à être sculpté par ses mains viriles.

— Je vous ai déjà dit que je n'ai pas d'amies au sein de la gent féminine, ajouta-t-il.

Elle pensa alors à ces femmes qui *n'étaient pas* ses amies. Des femmes qui n'attendaient rien à part le plaisir de sa compagnie — ou plutôt le plaisir *qu'elles éprouvaient en sa compagnie*.

Que se passerait-il, si elle abandonnait son rêve d'un heureux dénouement, pour profiter de chaque instant, page après page ?

Elle jeta un coup d'œil sur sa bouche. C'était une très mauvaise idée, mais elle ne pouvait s'en empêcher. *Mmm...*

— Alors j' imagine que je suis votre première *amie*, car nous ne sommes rien de plus, rétorqua-t-elle.

Oh non ! A l'entendre, on avait l'impression qu'elle était en train de le provoquer, alors qu'elle tenait seulement à rappeler une évidence — d'abord pour elle-même.

— Vraiment ? Pourtant, nous avons déjà fait un grand pas au-delà de l'amitié.

A ces mots, il se tourna légèrement de manière à glisser son bras derrière elle pour l'enlacer. Sous le coup de la surprise, Calliope sursauta, mais ne fit rien pour l'arrêter. C'était sa façon à lui de

la provoquer à son tour, comme s'il lui lançait un défi — pour savoir qui des deux allait succomber en premier.

Lentement, il fit courir un doigt dans le bas de son dos, traçant des figures arrondies. Des signes pareils à des hiéroglyphes qu'elle était incapable de comprendre. Et pourtant son corps, lui, était tout à fait en mesure de les déchiffrer.

Comme les autres invités devaient sans doute se dire qu'ils étaient en train de choisir une partition, chacun attrapa une page pour donner le change.

— Les vrais amis ne cherchent pas à se séduire, miss Croft.

Qu'essayait-il de faire ? La tenir pour responsable de son comportement ?

Elle se sentit frémir et déglutit péniblement.

— Alors arrêtez !

Non, ne vous arrêtez pas.

— Je le ferai, si vous me promettez une chose.

Implacablement, il continuait de faire courir ses doigts sur elle. Ils bougeaient de façon sensuelle, remontaient puis redescendaient, dessinant des cercles juste dans le creux de ses reins, à un endroit particulièrement indécent.

Possédée par un impérieux besoin de frotter ses hanches contre sa main experte, elle parvint à murmurer :

— Si cela implique que nous nous embrassions encore dans la salle des cartes, je suis au regret de vous dire que notre dernière entrevue...

— Non, grogna-t-il d'une voix rauque.

Son ton fit résonner en elle des échos de la veille. A cet instant, ses beaux yeux devaient être des bijoux d'onyx sombre serti d'aigue-marine.

— Je ne serai plus dans cette pièce avec vous, mais à l'autre bout du manoir, très loin.

— Très bien, souffla-t-elle, tout en essayant de ne pas avoir l'air déçue.

S'il l'avait attrapée à cet instant par la main pour la conduire hors de la salle de musique, elle n'y aurait vu aucun inconvénient.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Ce soir, quand vous aurez terminé de lire votre livre au coin du feu, dans votre chambre...

— Comment savez-vous que je lis au coin du feu ? demanda-t-elle, lui jetant un regard abasourdi.

Elle avait vu juste : les yeux d'Everhart étaient sombres. Et il était tellement près d'elle... Elle n'avait qu'à se hisser sur la pointe des pieds pour que ses lèvres soient de nouveau posées sur les siennes.

Avec un grand sourire, il la pinça légèrement, comme s'il savait ce qu'elle avait en tête.

— Et quand vous vous lèverez pour traverser la chambre et vous mettre au lit..., poursuivit-il d'une voix si hypnotique qu'elle pouvait sentir les battements de son cœur résonner jusque dans le creux de son ventre.

La main d'Everhart que personne ne pouvait voir passa sur sa hanche.

— Vous enlèverez votre chemise de nuit... Vous la laisserez nonchalamment tomber par terre...

Elle acquiesça. C'était comme si elle s'imaginait déjà nue. Déjà là-bas avec lui.

— Quand ces boucles de cheveux rebelles frôleront vos épaules, murmura-t-il, je veux que vous vous rappeliez ce que vous avez ressenti, quand mes lèvres se sont posées sur votre peau.

Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à s'écarter de lui pour faire mine d'étudier les partitions. Puis à reprendre son souffle.

— C'est tout ? demanda-t-elle d'un ton ennuyé plutôt convaincant.

— Je crois que j'ai mis la main sur le duo qu'il nous faut, annonça-t-il alors.

Elle cligna des yeux pour mieux en voir le titre et laissa échapper un grand éclat de rire. Même si le nom de la pièce était en allemand, elle arriva tout de même à le traduire.

— *Une invitation à la danse ?*

Elle ne pouvait pas rêver mieux. Malgré tout, elle secoua la tête et ajouta :

— C'est une partition pour piano, nous n'avons aucune parole à chanter.

— Ce ne sera pas difficile d'en inventer, répondit-il avant de se pencher une fois de plus à son oreille. Nous avons de la ressource.

* * *

Plus tard, en pleine nuit, Calliope descendit l'escalier menant au salon. La maison était calme. Les douces berceuses jouées au piano par Montwood avaient fonctionné à la perfection sur tous les habitants de Fallow Hall. Tous sauf elle et Monsieur le Duc, manifestement.

Le chien, sagement assis devant la porte, remua la tête comme s'il l'attendait.

— Je n'arrivais pas à dormir, lui expliqua-t-elle dans un murmure.

Mais je vais bientôt toucher au but.

Signe qu'il avait accepté sa réponse, il se leva et agita la queue. Heureusement qu'il ne se trouvait pas près d'une table. Sans quoi, il aurait fait de jolis dégâts. Elle lui gratta l'arrière des oreilles avant d'entrer dans la pièce. Il la suivit sans cesser de faire des bonds près d'elle.

Sa lampe levée bien haut, elle fouilla la pièce. Où pouvait bien se trouver la corbeille des énigmes ? Le chien poussa tout bas un jappement pour attirer son attention. Les pattes posées sur la table où ils avaient joué aux cartes les soirs précédents, il flaira la corbeille qui se trouvait au milieu.

Calliope sentit subitement son cœur s'emballer. Elle eut beau traverser la pièce en toute hâte, elle avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée quand elle l'atteignit enfin.

— Tu es un bon chien, Monsieur le Duc. Je te pardonne complètement de m'avoir mise sur une fausse piste, la nuit dernière.

Elle attrapa la tête de l'animal et lui caressa le cou, tandis qu'il laissait pendre sa langue sur le côté.

— Demain, je demanderai à Mrs. Swan de te réserver un bel os.

Le temps de poser sa chandelle, elle saisit le petit panier et le renversa. Des morceaux de papier enroulés s'éparpillèrent sur la table.

Elle retint son souffle. Voilà... Elle allait enfin savoir si Casanova, l'auteur de ces fameuses lettres d'amour, se trouvait ici.

Elle choisit un premier papier, puis l'étudia attentivement. L'écriture était petite et régulière, toute simple. *Mauvaise pioche*. Le suivant, c'était elle qui l'avait écrit. Sur celui d'après, les lettres étaient rondes et déliées : elles prenaient tout l'espace, comme s'il s'agissait d'un décret royal. *Pamela*. L'écriture du papier suivant n'avait rien de remarquable : les lettres semblaient avoir été copiées sur un livre d'écolier. Casanova n'écrivait jamais avec si peu de finesse !

Il n'en restait plus que deux. En se penchant, elle attrapa le morceau à sa droite, le déroula, puis poussa un soupir : l'écriture était vraiment peu soignée, voire assez malhabile. Une minute... Brightwell leur avait parlé de sa blessure à la main : c'était sans doute lui. *Mauvaise pioche.*

Il n'en restait maintenant qu'un. *Peut-être le bon, enfin !* Comme elle avait déjà trouvé son énigme et celle de Pamela, ce dernier morceau de papier était forcément de la main d'un de ces messieurs.

La main posée sur sa poitrine pour empêcher son cœur de s'emballer, elle le déplia, puis ferma les yeux. *Ce n'était pas lui...* Cette écriture était trop parfaite et sans fioritures. Cela voulait dire que Casanova ne se trouvait pas à Fallow Hall. Elle avait donc eu raison de rayer Danvers et Everhart de sa liste. Ce n'était pas non plus Montwood, elle en avait à présent la certitude. Plus important encore : *ce n'était pas* Brightwell.

Un profond soulagement l'envahit. Elle n'avait pas eu tort de lui dire non, après tout.

Elle était donc de retour à son point de départ. L'identité de Casanova restait un mystère. Pourtant, plus elle passait de temps avec Everhart, plus elle voulait à tout prix la découvrir.

Chapitre 14

L'humeur insouciante qui avait habité Gabriel pendant la journée précédente s'était évanouie au cours d'une autre nuit sans sommeil. Et depuis son réveil une irrépressible tension lui serrait la gorge.

Jouer au jeu de la séduction avec Calliope allait avoir raison de lui. Il ne savait pas ce qui lui avait pris, la veille au soir. Ou plutôt la précédente. En demandant à Calliope d'imaginer ses lèvres sur sa peau diaphane, il avait eu comme un retour de flamme. Et, toute la nuit durant, il avait su qu'elle pensait à lui autant qu'il pensait à elle.

Il prenait un risque invraisemblable en passant ne serait-ce qu'un instant avec elle. Chaque fois qu'ils se croisaient, il se sentait de plus en plus attiré par elle. A force de l'avoir à l'esprit constamment, il avait fini par errer dans le manoir, dans le seul but de savoir, à tout moment, où elle se trouvait.

Il fallait que cela cesse !

— Vous avez l'air préoccupé. Cela ne vous ressemble guère, déclara son père, qui se tenait sur la chaise face à lui.

Sa grand-mère et lui étaient arrivés peu de temps auparavant, accompagnés par leur médecin de famille qui était en train d'examiner, derrière ses bésicles, la jambe de Gabriel avec une série d'incompréhensibles murmures.

Gabriel répondit à son père avec ce haussement d'épaules insouciant qu'il avait perfectionné au fil du temps.

— Je pensais simplement à une expédition en Amérique du Sud. J'espère que notre cher médecin me jugera en assez bonne forme pour prendre le large dans un mois. J'ai entendu que M. von Humboldt retrouvera bientôt la terre ferme. Peut-être acceptera-t-il de prendre un passager pour son prochain voyage.

Il pourrait ainsi chasser miss Croft de ses pensées, *pour de bon*.

Alistair Ridgeway se releva, puis ôta ses bésicles en les attrapant du bout du pouce et de l'index.

— L'os s'est bien remis en place. Vous avez eu de la chance que cette fracture soit aussi petite, juste au-dessus de la cheville qui plus est. Cela fait maintenant six semaines que vous avez eu cet accident, n'est-ce pas ?

Voyant Gabriel acquiescer, Ridgeway poursuivit :

— Vos mouvements resteront certainement limités pendant quelques semaines encore —

quelques mois peut-être —, mais je pense que vous n'avez plus besoin de garder cette attelle. Ce qu'il faut, maintenant, c'est que vous renforciez votre jambe. Avec prudence, cependant. Je suis d'avis que votre valet de chambre continue à la bander. Vous pouvez mettre des chaussures, mais pas de bottes. Et prenez une canne pour vous déplacer.

Gabriel hocha la tête. Inutile de préciser qu'il en utilisait une depuis des semaines. Quelle joie de se débarrasser de cette maudite attelle, enfin !

— Merci. Ce sera tout, Ridgeway, dit alors son père, en congédiant le médecin avec sa sévérité coutumière. Vous avez eu de la chance, cette fois, poursuivit-il à l'attention de Gabriel, une fois la porte de la salle des cartes refermée.

— Oui, je...

Il se tut. Dès l'instant où le regard dur de son père croisa le sien, il sut qu'ils ne parlaient plus de l'accident. Mais du scandale qui entourait l'événement. Personne n'avait pipé mot à ce sujet, ni les indiscrets ni les journalistes. Il avait d'ailleurs mis le prix fort pour que rien ne se sache ! Mais, de toute évidence, son père avait fini par être au courant.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

Son père éclata d'un rire froid et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Vous l'avez déjà dit dans le passé.

Rien à objecter à cela : c'était la vérité. Pourtant, Gabriel avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis cet épisode. Comme s'il était devenu un autre homme. Jamais il n'avait éprouvé une telle sensation.

— Oui, eh bien... Cette fois, je le pense vraiment.

— Si vous le dites, c'est parce que vous voulez me faire payer les frais de votre expédition.

— Pas complètement.

Autant tout dire.

— J'ai sincèrement honte de ma conduite. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas là, non ?

L'accident de voiture dans lequel lady Brightwell avait été impliquée était une erreur terrible. Une erreur qu'il voulait ne jamais refaire. Même s'il était habitué à ce que son comportement déçoive les uns et les autres, cette fois, il avait lui-même trouvé son attitude répréhensible. Il s'agissait là d'une faute qu'il ne pouvait pas oublier d'un haussement d'épaules.

Quand il pinça les lèvres, son père retrouva sa mine austère proverbiale.

— Vous n'avez pas cherché à fuir : il faut effectivement vous rendre cette justice. Mais c'est sans doute à cause de votre jambe...

— Ma jambe aurait pu tout aussi facilement guérir sur un bateau.

Gabriel se leva pour tenter de chasser la raideur qu'il sentait remonter le long de sa colonne vertébrale et lui contracter les épaules. Histoire de mettre à l'épreuve son pied recouvert d'une chaussette, il prit appui dessus. Ce fut comme si des épines et des aiguilles lui rentraient dans la plante des pieds.

— Votre mère n'aurait pas voulu que vous vous lanciez dans une nouvelle expédition.

Gabriel sentit son cœur se serrer. Il avait suffi à son père d'évoquer le souvenir de sa mère pour que le vide insondable qu'elle avait laissé dans sa vie ne l'envahisse.

Gabriel brandit sa canne et entendit son père pousser un grognement réprobateur.

— Ce n'est pas mon avis, répondit-il. C'est grâce à elle que j'ai vécu mes premières aventures. Modestes, certes, mais elles m'ont préparé aux grandes choses que nous vivons plus tard dans nos

vies.

— C'était peut-être vrai quand vous étiez plus jeune, mais maintenant vous avez vingt-huit ans. Elle aurait aimé que vous cessiez de faire les quatre cents coups pour trouver la place qui est la vôtre.

Quand sa canne tomba sur la table basse avec fracas, le chien quitta sa place au chaud près de la cheminée, les oreilles rabattues en arrière.

— Ma mère n'a rien à voir dans cette histoire, répliqua-t-il, sentant tout son corps frémir tandis qu'il se tournait avec difficulté vers son père pour lui faire face. C'est *vous* qui m'avez imposé tout ça, depuis toujours.

Le duc de Heathcoat poussa un lent soupir.

— Votre mère et moi étions du même avis à ce sujet. Nous ne voulions que votre bonheur et, oui, cela impliquait en partie que vous assumiez votre rôle de fils et d'héritier.

Gabriel retint un soupir. Où qu'il se tourne, on le forçait à satisfaire les attentes qu'on plaçait en lui. Si ce n'était pas son père ou sa grand-mère, c'était Montwood, Danvers ou Calliope.

Avec cette différence notable toutefois, en ce qui la concernait... Ses attaques étaient les plus difficiles à subir, parce que Calliope n'attendait rien. *Rien de rien !* Ce qui — fort étrangement — le poussait à exiger davantage de lui-même. Batailler avec les autres n'avait plus aucun secret. Mais se faire la guerre tout seul risquait bien de le tuer.

Il sentit alors une vague de panique le secouer. Il aurait voulu s'enfuir, mais c'était impossible ! Ce sentiment le hantait au plus profond de lui-même, l'obligeait à affronter ses peurs.

— Avez-vous conscience que chacune de nos conversations tourne autour de Briar Heath, père ?

— Oui, parce que cela fait partie de vous !

* * *

— Je suis honorée que vous me rendiez visite ici, à Fallow Hall, Votre Excellence, dit Pamela avec un sourire angélique.

Calliope se retint de secouer la tête de consternation. Assise dans l'un des fauteuils verts du petit salon près de sa chambre, sa cousine pérorait, sans paraître se rendre compte qu'elle se trouvait face à l'une des figures emblématiques de la haute société britannique. Il fallait être inconsciente ou très sotte pour parler à la duchesse douairière de Heathcoat d'égal à égal, ou croire que celle-ci avait fait un si long trajet juste pour converser avec une baronne qu'elle n'avait jamais vue de sa vie !

— Vous l'êtes, sans aucun doute, répondit la vieille aristocrate dont Calliope sentait l'incrédulité grandir chaque fois que son visage ridé tressaillait. Miss Croft, poursuivit-elle, en se tournant vers elle, ma camériste m'a fait savoir que je vous dois les fleurs fraîches de ma chambre.

Calliope eut l'impression qu'une trappe immense s'ouvrait sous ses pieds. Si elle répondait par l'affirmative, on pourrait facilement croire qu'elle profitait de ceux qui la recevaient : on allait peut-être l'accuser d'avoir fait main basse sur les plantes de la serre pour s'attirer les bonnes grâces de la duchesse douairière ! D'un autre côté, si elle expliquait qu'elle participait au bon fonctionnement de Fallow Hall, on allait se poser des questions — et certainement penser qu'il se tramait quelque chose entre elle et l'un de ces messieurs.

Au bout du compte, elle opta pour une réponse qui passait son rôle sous silence. C'était encore la meilleure chose à faire.

— Mrs. Merkel est une gouvernante fort compétente. Elle aime que tous les invités se sentent bien reçus et veille, notamment, à ce que chaque chambre soit fleurie.

La duchesse douairière frappa le bout de sa canne au bec d'argent sur le tapis de Turquie qui décorait la pièce et se tourna complètement vers elle, évinçant presque Pamela de la discussion.

— J'imagine que cette *gouvernante fort compétente* doit être trop occupée pour me faire visiter Fallow Hall. Peut-être aurez-vous la bonté de vous en charger...

Calliope sursauta. Ces mots ne sonnaient pas comme une sollicitation. Par conséquent, elle n'avait d'autre choix que d'accepter.

— J'en serais ravie. Si vous appréciez les fleurs, nous pourrions commencer par la serre.

— Ma chère cousine, vous savez combien les fleurs me font éternuer, intervint alors Pamela. Je serais bien en peine de vous accompagner, à moins que vous ne commenciez par la galerie de portraits. Je suis sûre que cela intéressera davantage Son Excellence.

Une fois encore, Calliope avait du mal à en croire ses oreilles. Il y avait de quoi rester pantois et consterné par un tel comportement ! A force de se prendre pour une reine, Pamela avait fini par ne plus avoir conscience du monde qui l'entourait.

Face à elle, la duchesse douairière se raidit, puis se leva de son fauteuil. Calliope l'imita. Jamais elle n'avait vu un regard plus froid que celui qu'elle lança à sa cousine. Celle-ci resta assise. Sans un mot de plus, la duchesse s'avança vers la porte.

— Miss Croft, je préfère de loin les paysages aux portraits. Commencer notre visite par la serre me ferait un grand plaisir car j'aime les fleurs, sans exception.

Elle ne s'appuyait pas vraiment sur sa canne pour marcher. C'était plutôt comme si l'objet ne lui servait qu'à ponctuer ses phrases.

Même si ces gestes imprévisibles l'avaient d'abord inquiétée, Calliope ne put s'empêcher de sourire en voyant faire la grand-mère d'Everhart. C'était comme si elles marchaient sur les pages d'un livre dont les mots se formaient sous leurs pieds et le long des murs : chaque petit coup de canne donné par la duchesse sonnait comme un point d'exclamation.

Avec un respectueux signe de tête, elle la conduisit donc vers les portes menant au jardin, à l'autre bout de la maison.

— Si je puis me permettre...

Calliope attendit de voir la duchesse hocher la tête avant de poursuivre :

— ... Il y a un tableau représentant un magnifique paysage champêtre dans le couloir, juste devant le salon. Cela ne nous fera faire qu'un petit détour près de la salle des cartes, où doit certainement se trouver votre petit-fils.

La duchesse douairière sembla heureuse de l'apprendre car elle sourit.

— Cela ne me surprend guère que Gabriel choisisse de passer son temps dans une pièce qui lui rappelle sans cesse ses expéditions. Dès qu'il a su marcher, il est parti à l'aventure, sur la piste des trésors que lui demandait de trouver sa mère bien-aimée, paix à son âme.

— Il ne parle jamais d'elle, fit remarquer Calliope avant d'être abasourdie par son audace.

Evoquer un sujet aussi personnel — face à la grand-mère d'Everhart, qui plus est — dénotait un certain niveau de familiarité entre eux. Pourvu que celle-ci ne relève pas cette phrase qui lui avait échappé !

— Gabriel avait dix ans quand elle a quitté ce monde. Anne était une femme absolument délicieuse.

Elle avait parlé d'un ton presque absent, ce qui était pour le moins surprenant, car personne n'aurait osé l'accuser d'avoir la tête dans les nuages. Il était au contraire notoire qu'elle avait l'esprit aussi aiguisé que la pointe d'un canif et la réputation de toujours couper court aux paroles oiseuses.

— Une âme plus romantique que la mienne dirait que le père de Gabriel l'aimait à en perdre la raison et qu'il s'est trouvé perdu sans elle.

Elle poussa un long soupir, comme si cet événement la faisait encore souffrir, avant d'ajouter :

— Le couple que forment mon fils et sa nouvelle épouse est évidemment fort bien assorti : l'un et l'autre se respectent beaucoup. Bien des gens dans la société n'oseraient souhaiter mieux.

Calliope acquiesça sans mot dire. Pas question de commettre une bévue en parlant sans y être invitée du mariage de ses parents. Eux aussi s'aimaient à en perdre la raison. Leur exemple lui avait montré le chemin à suivre. Si elle aimait, ce serait d'un amour capable de changer une vie.

Quelques jours plus tôt, elle aurait affirmé que sa seule chance d'être aimée était passée des années auparavant. A présent, elle croyait avec toujours plus de ferveur que son cœur était prêt à aimer de nouveau.

— Mais j'imagine qu'on ne peut pas en dire autant de vous, miss Croft, ajouta la duchesse douairière en regardant droit devant elle.

A ces mots, Calliope s'entrava dans les plis de sa robe, ce qui sembla échapper à la grand-mère d'Everhart.

— Autrement, vous seriez devenue lady Brightwell.

Cette femme avait vraiment l'esprit aussi aiguisé qu'un canif ! Calliope pouvait presque en sentir la pointe posée sur elle.

— Je comprends pourquoi Gabriel a noué cette curieuse amitié avec quelqu'un d'aussi réservé que Milton Brightwell, il y a quelques années.

Une curieuse amitié ? C'était pourtant loin d'être le cas !

— Everhart et Brightwell ont toujours été amis. Ils étaient à l'école ensemble.

— Deux ans les séparent, miss Croft. Pour des garçons de cet âge, cela représente beaucoup. Les hommes peuvent facilement devenir rivaux dans leur jeunesse. Plus tard aussi, d'ailleurs.

La duchesse s'arrêta soudain en plein milieu du couloir.

— Seraient-ce les fleurs des champs qui m'ont valu de venir jusqu'ici ?

Calliope releva la tête et cligna des yeux, tâchant de retrouver ses repères. Avec tout ce qui lui occupait l'esprit, elle ne s'était pas rendu compte d'avoir tourné un peu plus tôt. Quoi qu'il en soit, elles se trouvaient devant le fameux tableau.

— Eh bien... oui. Elles sont parfaitement exécutées, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous savez reconnaître les belles choses. Vous vous entendriez à merveille avec ma petite-fille par alliance, Emma Goswick, vicomtesse Rathburn. C'est une artiste accomplie.

— Nous nous sommes rencontrées.

Calliope chassa les pensées confuses qui s'agitaient dans son esprit. Pourquoi tenait-elle tant à savoir quand exactement Everhart était devenu l'ami de Brightwell ? Ce n'était pas comme si elle avait eu un rôle dans cette histoire !

— Lady Rathburn est une excellente amie de ma belle-sœur, expliqua-t-elle. Nous partageons un intérêt commun pour les travaux d'aiguille, mais je dois reconnaître que votre petite-fille par alliance est plus talentueuse que moi.

La duchesse détourna les yeux du tableau et plongea son regard au fond de celui de Calliope.

— Dans quel domaine exercez-vous vos talents, miss Croft ?

— Je suis une excellente lectrice, Votre Excellence.

Les mots jaillirent pêle-mêle de sa bouche. Elle avait l'impression d'être une libellule épinglée sur une planche pour y être analysée. Pouvait-elle admettre qu'elle était férue de récits romantiques ?

— J'achève la lecture du journal de bord qu'a tenu un explorateur français lors de son expédition en Amérique du Sud. C'est tout à fait fascinant.

Oh non ! L'exemple qu'elle venait de donner ressemblait bien trop aux centres d'intérêt d'Everhart. Et, s'il y avait bien une chose dont elle n'avait pas envie, c'était de faire mauvaise impression. Hélas, il était trop tard.

La duchesse douairière pencha la tête d'une manière telle que toute son attention sembla plonger au plus profond des yeux de Calliope.

— Une femme qui a confiance en elle a le droit de se prendre pour une exploratrice... à condition d'être mariée, bien sûr, et de se trouver aux côtés de son mari.

— Bien sûr !

Acquiescer était encore ce qu'il y avait de mieux à faire. Pas question d'avoir avec la grand-mère d'Everhart la conversation qu'elle avait eue avec son petit-fils.

— Voulez-vous que nous nous rendions à la serre ?

— Oui, mais peut-être devrions-nous d'abord voir mon petit-fils. Je dois m'assurer qu'il n'a pas décidé de se lancer dans une nouvelle expédition en voyant combien ce sujet vous enthousiasme...

Il y avait une pointe de réprobation dans sa voix.

— ... Il est toujours en train de chercher des choses sur lesquelles il n'arrive pas à mettre un nom — ou sur lesquelles il *refuse* d'en mettre un.

— Et s'il se cherchait lui-même ? Voilà peut-être le trésor insaisissable qu'il souhaite tant trouver, lâcha Calliope, avant de se rendre compte qu'elle pouvait donner, par sa remarque, l'impression de voler au secours d'Everhart.

Pourvu que son interlocutrice ne s'imagine pas qu'il y ait une véritable proximité entre elle et son petit-fils ! Hélas, il était trop tard, une fois encore.

— Excellente remarque, miss Croft !

La duchesse accompagna sa réponse d'un léger sourire, avant que ses traits ridés ne forment à nouveau ce masque froid et austère.

— Néanmoins, pour le bien de mon petit-fils, j'espère qu'il apprendra que c'est dans les lieux qui font partie de lui qu'il pourra se trouver lui-même, et pas ailleurs. Puisse-t-il ne pas tarder à le comprendre !

Calliope se mordit la langue.

Alors qu'elles approchaient de la salle des cartes, des voix animées attirèrent leur attention.

— Avez-vous conscience que chacune de nos conversations tourne autour de Briar Heath, père ?

— Oui, parce que cela fait partie de vous !

Cette dernière phrase, lancée d'un ton très péremptoire, signifiait que le débat — quel qu'il soit — était clos.

Au moment où Calliope allait proposer à la duchesse de reprendre le cours de leur visite, l'une des portes s'ouvrit à toute volée. Elle croisa un regard, celui d'Everhart, qui sembla hésiter. Jamais

elle n'avait vu une telle fragilité percer dans ses yeux, ces deux bijoux bleu-vert. L'instant d'après, il n'en restait plus aucune trace.

Il serra les dents si fort que sa mâchoire se mit à trembler. Il s'inclina avec raideur.

— Ravi de vous voir, grand-mère. Miss Croft, de même.

Là-dessus, sans demander son reste, il traversa le hall en boitant.

— Everhart, votre attelle ! s'écria Calliope.

Pourquoi déambulait-il avec un pied chaussé d'une botte et l'autre recouvert d'une simple chaussette en laine qu'on apercevait sous l'ourlet de son pantalon en peau de chamois ? Hélas, il refusa de répondre ou même de se retourner et poursuivit son chemin en claudiquant.

— Il devrait au moins prendre une canne, soupira-t-elle tout bas.

— Malheureusement, miss Croft, nous ne pouvons pas sauver les hommes d'eux-mêmes. Le monde serait différent si nous en avions le pouvoir, affirma la duchesse avec une petite moue. Nous devons les soutenir dans leurs moments de faiblesse et les laisser penser qu'ils sont le sexe fort : voilà notre mission.

Calliope aurait ri aux éclats si quelqu'un lui avait prédit qu'elle aurait une telle conversation avec la terrible duchesse douairière de Heathcoat, mais cette pensée n'apaisait pas son inquiétude pour Everhart. Elle le regarda s'éloigner, en proie au doute.

La vieille dame frappa le sol avec sa canne.

— L'une de nous deux ferait mieux de le rattraper avant qu'il ne se blesse à nouveau. Les circonstances étant ce qu'elles sont, je sens que c'est à vous de remplir cette mission, ma chère.

Quand Calliope lui lança un regard ébahi, la grand-mère d'Everhart lui fit signe de se dépêcher.

— Allons, faites vite ! Nous finirons notre visite plus tard dans l'après-midi.

— Avec grand plaisir, Votre Excellence, déclara Calliope avec une révérence, avant de courir après Everhart.

Avant de s'engager dans le couloir, elle entendit une dernière fois la voix de la duchesse, distinctement. Fort heureusement, elle n'était pas la cible de la colère qui semblait l'animer.

— Et votre promesse, Clifford ?

Apparemment, même l'estimable duc de Heathcoat était soumis à un pouvoir plus grand que le sien.

Chapitre 15

Gabriel entendit le claquement pressé de souliers sur les dalles en pierre derrière lui. Calliope, certainement. Pas question de ralentir pour autant, même si sa jambe lui faisait mal. Il avait toujours l'impression que des épines et des aiguilles s'étaient plantées dans son pied et remontaient le long de son mollet. Tout ce qu'il voulait, c'était s'éloigner. Et vite ! Partir sans se retourner. Jusqu'à un bateau de préférence.

— Si vous vous blessez encore, votre grand-mère me tiendra pour responsable !

Calliope l'avait rattrapé. Comment ignorer sa bouche entrouverte, ses joues tout empourprées et les boucles de cheveux sombres comme l'ébène qui lui caressaient le visage ?

Il s'arrêta.

— Pourquoi ma grand-mère vous tiendrait-elle pour responsable ?

Elle lui jeta un regard étonné, comme si la réponse était évidente.

— Elle vous a confié à moi.

Il serra les poings. Que faire ? Continuer son chemin ou se pencher pour attraper la mèche de cheveux qui pendait dangereusement près de sa bouche ?

— Connaissant vos compétences, miss Croft, je préfère me débrouiller seul.

Elle secoua la tête.

— Pas question ! Vous devez aller vous coucher.

Sans attendre sa permission, elle le saisit par le poignet, et guida son bras autour de ses épaules.

— Allez, venez.

A quoi bon résister ? Au prix d'un effort surhumain, Gabriel tenta de ne pas se laisser emporter par le plaisir de la sentir collée à lui.

— Vous n'allez tout même pas m'escorter jusqu'à ma chambre ?

— Bien sûr que si !

Pour le convaincre, elle posa sa petite main dans le creux de son dos avant de glisser le bras autour de sa taille, plaquant ainsi contre lui la douce rondeur de ses seins, la courbe de ses hanches et sa cuisse délicate.

— Votre valet de chambre doit s'occuper de votre jambe.

— Je ne suis pas invalide, quoi que vous puissiez penser.

Il aurait pu le lui prouver en se collant tout contre elle, de manière à lui faire sentir combien il débordait d'une irrépressible énergie.

— Par ailleurs, vous feriez mieux de vous montrer prudente, si vous escortez un homme jusqu'à

sa chambre.

Même si la douleur le diminuait, il n'avait aucun mal à proférer ce genre de propos licencieux. Et celui-ci n'était que le premier d'une longue liste.

— D'ailleurs, au moment où je vous parle, je me sens d'humeur à me donner à vous. *Corps et âme.*

Elle le fixa, les yeux grands ouverts, semblant avoir besoin d'un moment pour bien assimiler ce qu'il venait de lui dire. Puis, comme si elle s'était suffisamment convaincue de sa sincérité, elle désigna un couloir étroit qui s'ouvrait derrière un buffet en bois sombre.

— Alors je vous escorterai jusqu'au salon le plus proche. Il y en a un tout près d'ici, au bout de ce corridor. La vue y sera certainement magnifique : il vient de commencer à neiger.

Il se surprit à acquiescer. A trop savourer le plaisir de l'avoir tout contre lui, il avait fini par oublier qu'il voulait être seul ! Elle avait le don de lui faire oublier un grand nombre de choses. A commencer par ce pari. Ce qui prouvait combien il avait tort de passer du temps seul avec une jeune femme non mariée, mais digne qu'on l'épouse.

— Vous aimez la neige, alors ? demanda-t-il brusquement.

Peut-être pourrait-il chasser ses craintes s'il changeait de sujet...

— Qui ne prend pas plaisir à regarder un arbuste au feuillage parsemé de flocons fraîchement tombés ? Ou un chemin recouvert d'un tapis blanc immaculé qui nous invite à poser le pied dessus ?

Elle leva la tête vers lui, le regard brillant, et il crut un instant voir cette image dans ses yeux.

Il sentit son cœur se mettre à battre plus vite, alourdi par le poids des secrets qu'il lui avait tus et toutes les peurs qui avaient fait de lui l'homme qu'il était. Enfin, tout sauf un homme. Car un homme devrait être digne de confiance, constant, et ne jamais décevoir ceux qui l'aiment. Pourtant, c'était ce qu'il avait fait. Toute sa vie. Et, s'il avait passé les cinq dernières années à essayer d'arranger les choses, ce furent cinq années passées à se renier lui-même, afin de cacher ses pires fautes aux yeux de tous.

— Je n'arrive pas à croire que quelqu'un puisse y trouver à redire.

Cette réponse lui valut un sourire qui lui donna la désagréable impression de l'avoir volé. Il lui avait déjà tellement pris ! Elle pourrait vivre en ce moment même aux côtés de Brightwell, s'il ne s'en était pas mêlé.

Il se laissa conduire quelques mètres plus loin, vers ce qui semblait être une porte de service. Il s'était cassé la jambe peu de temps après avoir loué Fallow Hall et, de ce fait, il n'avait pu faire tout le tour du manoir, dont il ignorait encore certains recoins.

En fait de salon, il se retrouva dans la plus petite pièce où il soit jamais entré. Un débarras aurait paru plus spacieux ! Il y avait en tout et pour tout deux meubles : un guéridon en palissandre décoré d'un vase bleu qui contenait une amaryllis rouge, et un fauteuil jaune rembourré dont les bras touchaient presque les murs. Ils durent même se placer de biais pour se frayer un chemin jusqu'au petit espace entre le fauteuil et la fenêtre.

On avait beau s'y sentir serré, la pièce valait le détour pour une bonne raison, selon lui. Deux, plutôt : la petite fenêtre offrant une vue imprenable sur la forêt d'un vert éclatant qui s'étendait au-delà de Fallow Hall, et la jeune femme qui se tenait là avec lui, heureuse d'admirer ce spectacle enchanteur, aussi radieuse que le soleil qui frappait la neige de ses rayons.

Cette jeune femme qui avait encore le bras passé autour de sa taille. Cette jeune femme qu'il voulait si ardemment embrasser. Tout le reste — sa jambe qui le faisait tant souffrir, la nouvelle

expédition qu'il tenait tellement à planifier — n'avait aucune importance. A vrai dire, il n'avait aucun mal à s'imaginer rester ici et embrasser Calliope jusqu'à la fin de ses jours.

Il prit une brève inspiration et ferma un instant les yeux. Il s'emballait beaucoup trop ! Il devait chasser ces pensées de son esprit *et* de son cœur. Hélas, comme l'air était envahi par un délicieux parfum féminin, un désir agréable et douloureux à la fois prit possession de lui.

La voix de Calliope le ramena à la réalité.

— J'ai surpris malgré moi la mention de Briar Heath, tout à l'heure. De quoi s'agit-il ?

Son regard débordait de curiosité et d'inquiétude.

Voilà une question qui lui rappelait sans détour pourquoi il ne pouvait pas succomber à la tentation.

Il s'écarta d'elle autant qu'il lui était possible de le faire, étant donné l'exiguïté de la pièce.

— Briar Heath ? C'est chez moi, répondit-il dans un soupir, s'affalant dans le fauteuil avant de se pencher pour se masser le mollet.

Pour être tout à fait honnête, ce geste était surtout prétexte à échapper à ses yeux inquisiteurs.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Si vous avez une propriété, pourquoi êtes-vous ici, à Fallow Hall ?

Effectivement, pourquoi ?

— Parce qu'il fut un temps où j'ai cru pouvoir affronter le destin et le battre.

Elle s'approcha de lui et laissa distraitemment courir son doigt sur le motif en forme de feuille ornant le bras du fauteuil.

— Et vous n'y croyez plus ?

Il sursauta en l'entendant poser cette question : sa réponse pouvait en effet prêter à confusion. *J'ai cru*. Est-ce que quelque chose avait changé en lui sans qu'il s'en aperçoive ? Aucune importance, il valait mieux esquiver la question.

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il autant ?

— J'aime beaucoup les histoires. Et j'aimerais entendre la vôtre, tout simplement.

Tiens, tiens...

Il se redressa et l'observa. On sentait une telle intensité chez elle que son corps en était comme enveloppé dans une sorte de halo. *Elle pourrait être une sirène sans même chanter une note*. A quoi bon le nier ? Il ne verrait aucun inconvénient à se fracasser sur des rochers pour être avec elle. Et il avait de plus en plus de mal à refréner cette envie !

Calliope en sirène... Une idée aussi effrayante que séduisante.

— Entendrai-je votre histoire en contrepartie ? demanda-t-il.

— *Mon* histoire ?

Elle suivit à nouveau du doigt le motif sur l'accoudoir du fauteuil, sans prêter attention à la main qu'il venait de poser à quelques centimètres de la sienne.

— Je pense à cet homme que vous aimez.

Il vit ses joues s'empourprer.

— A mon avis, cela risque fort de vous ennuyer.

Il lui prit alors la main, caressant doucement ses ongles brillants, puis glissant le long de ses doigts délicats, de sa peau soyeuse, là où ses veines d'un bleu pâle traçaient un chemin, comme un fleuve sur une carte.

— Laissez-moi en juger.

— Très bien, dit-elle calmement, regardant leurs mains sans faire mine de retirer la sienne. Mais c'est à vous de commencer.

Même si ses doigts, cartographes infatigables, voulaient continuer à explorer le territoire au-delà du bracelet qui enserrait le poignet de Calliope, Gabriel préféra retourner sa jolie main et se lancer dans un nouveau voyage, à la surface de sa paume. Il avait l'impression d'être un bohémien diseur de bonne aventure. Pourrait-il lui prédire son avenir ? Et, surtout, pourrait-il prédire le sien ?

— Pendant mon enfance, commença-t-il en faisant de son mieux pour ne pas approcher cette belle main de sa bouche pour l'embrasser, j'ai vécu à Briar Heath avec ma mère et mon père. Il y avait des rires et de la joie. Jusqu'au jour où... tout cela a disparu. La voilà, mon histoire.

A ces mots, Calliope s'écarta vivement.

— Ce n'est pas une histoire, Everhart ! C'est un avertissement à peine masqué que vous me lancez. Vous voulez que je me sente mal à l'aise et coupable de vous avoir posé cette question. C'est injuste !

Elle recula un peu.

— Mais si c'est là le but de ce jeu, sachez alors que mon histoire parle d'amour et d'espoirs dont on m'a privée de la façon la plus cruelle qu'on puisse imaginer. La voilà, mon histoire.

Il poussa un soupir.

— Nous sommes deux âmes en peine, vous ne trouvez pas ?

Elle posa les mains sur les hanches, et sa poitrine jaillit en avant. Voyant le regard sombre qu'elle lui lança, il songea que ce n'était pas le moment de lui dire combien il était fasciné par sa silhouette, quand elle se tenait de cette manière.

— Je veux connaître vos aventures.

En entendant le mot d'*aventures*, Gabriel eut l'impression que sa mère lui chuchotait à l'oreille : « Je vais te faire partir à l'aventure, Gabriel. Pour accomplir une grande quête. »

Les sourcils froncés, il se pencha en avant et se massa de nouveau la jambe.

— Vous avez parlé avec ma grand-mère.

— Elle vous aime beaucoup.

— Ce dragon ?

Il avait beau essayer de se mettre en colère, il n'y arrivait pas. Sa grand-mère comptait trop pour lui : elle voulait qu'il soit heureux, même si elle ne s'y prenait pas de la bonne manière.

— Oui, j'imagine que c'est le cas. J'ai passé une bonne partie de ma vie sous son toit.

— Pourquoi ne vivez-vous pas à Briar Heath ?

Il était en train d'examiner les broderies de la robe de Calliope quand il la vit s'agenouiller devant lui, le visage tout près du sien. Sur ses traits, il put lire de la curiosité mais aussi une certitude. Elle refusait de le laisser échapper à ses questions. Il déglutit péniblement et s'aperçut qu'il était en train de se recroqueviller au fond du fauteuil.

— Cela réveillerait trop de souvenirs.

— Des bons — la joie et les rires que vous évoquiez.

Sans paraître troublée par leur proximité, elle ne bougea pas d'un pouce et posa les mains sur sa jambe douloureuse, commençant timidement à imiter les mouvements qu'il faisait pour se masser. Un immense élan de désir envahit alors son bas-ventre. Mais elle n'eut pas l'air de s'en rendre compte, car elle continua à lui prodiguer ses massages de ses mains pas très expertes, certes, mais très sensuelles.

Tant qu'il était encore capable de le faire, il se pencha vers elle et la stoppa, bloquant ses doigts entre les siens.

— Non. Maintenant, c'est votre tour. Parlez-moi de cet homme que vous aimez toujours... même *après* m'avoir embrassé sur un coup de tête.

— Je n'ai rien fait de tel !

Les yeux de Calliope glissèrent sur sa bouche.

— Vous étiez tout de même sur vos gardes.

Quant à lui, cela faisait bien longtemps qu'il ne l'était plus. Et, pour le prouver, il leva les mains de Calliope, les tourna doucement puis déposa un baiser au centre de leur paume. Là-dessus, il repoussa son bracelet, puis l'embrassa dans le creux du poignet.

— Je vous conseille de me raconter votre histoire avant que je me décide à revivre les événements de l'autre nuit.

Contre toute attente, elle ne bougea pas d'un millimètre. Contrairement à ce qu'aurait dû faire une jeune femme en présence d'un séducteur impénitent.

— Cela vaudrait sans doute mieux que d'être humiliée. Je ne pourrai pas supporter de vous entendre rire quand je vous la raconterai. Je n'aurais vraiment pas dû vous en parler.

Il ne put s'empêcher d'être surpris par une telle déclaration.

— Vous seriez prête à me laisser ruiner votre réputation, ici, dans cette pièce, plutôt que me raconter votre histoire ?

Elle resta immobile, puis retira vivement ses mains avant de se tourner vers la fenêtre. Elle poussa un profond soupir, et son souffle embua le carreau.

— Je ne l'ai jamais rencontré. Pas au sens où on l'entend d'habitude. Ni de quelque façon que ce soit, d'ailleurs.

Gabriel garda les yeux fixés sur elle. Impossible de détourner le regard. Impossible de respirer. Était-elle en train de lui avouer *ce qu'il espérait* qu'elle lui avoue ?

— Et pourtant vous prétendez l'aimer.

— Oui, murmura-t-elle. Il m'a écrit une lettre qui m'a laissée croire que quelqu'un était fait pour moi en ce monde. Quelqu'un qui avait vu les désirs que je tenais secrètement cachés. Quelqu'un qui avait lu dans mon cœur comme dans un livre ouvert.

Il vit soudain la réponse à ses questions, à ses rêves et à ses peurs prendre forme, tandis que le doigt de Calliope glissait sur le voile de buée qui recouvrait la fenêtre.

« Mon amour, venait-elle d'écrire. Ma sirène. »

Ces mots restèrent en suspens, prisonniers de la vitre, tout comme ils avaient été retenus prisonniers au fond de lui. Elle l'aimait ! Elle l'admettait ! Il voulut le crier à la face du monde. Bondir d'exultation et tout lui révéler — avouer qu'il s'était laissé dévorer par ses sentiments, des sentiments qui l'avaient terrifié et, finalement, poussé à se comporter en lâche.

Révéler qu'il ne pouvait toujours pas se marier avec elle.

Révéler que c'était lui l'égoïste qui lui avait envoyé cette missive et l'avait conduite à refuser la demande de Brightwell. Elle aurait pu être mariée à un homme digne d'elle, s'il ne s'en était pas mêlé.

Les coudes posés sur ses genoux, il se pencha et plongea son visage entre ses mains.

« Mon amour, je suis perdu. »

Calliope fixa un instant les mots qu'elle venait de tracer sur la buée, puis se dépêcha de les effacer du bout des doigts. Lorsque, en se retournant, elle vit Everhart la tête entre les mains, les larmes lui montèrent aux yeux. Était-il en train de se moquer d'elle ? Savoir qu'elle s'était comportée comme une idiote le faisait-il rire ?

Elle s'éclaircit la gorge pour chasser ses larmes et reprit :

— Oui, c'est une histoire assez amusante. Un jour, une jeune femme malheureuse en amour perd la tête à cause d'une lettre à la manière de Casanova, avant de s'apercevoir que son auteur ne pensait pas un traître mot de ce qu'il avait écrit.

Elle éclata de rire. Pas question de montrer à quel point elle était blessée.

— Car l'homme en question a également écrit six autres lettres, qui ont laissé autant de cœurs brisés dans leur sillage. Pendant quelque temps, du moins. Certaines des destinataires sont mariées à présent.

Il releva la tête, et sa mine sévère la surprit. Il n'avait pas l'air d'être amusé par la situation. Bien au contraire.

— Comment avez-vous pu l'aimer encore après ça ?

Elle répondit en haussant une épaule d'un air détaché et posa les yeux sur lui, s'efforçant de cacher l'étonnant tumulte qui lui agitait la poitrine.

— J'étais peut-être amoureuse de l'idée que je me faisais de lui. De ce que pouvait être l'amour.

Elle le vit alors froncer les sourcils.

— Mais vous seriez prête à l'épouser, s'il vous dévoilait son identité ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête sans hésitation. Je prendrais enfin ma revanche.

— Votre revanche ? répéta-t-il d'une voix étranglée.

— Bien sûr. Je révélerai son nom à toute la bonne société pour qu'il soit la risée de tout le monde.

Du moins, c'était ce qu'elle s'était promis de faire. Mais, en agissant de la sorte, elle deviendrait à son tour un sujet de moquerie. Pour autant, elle ne pouvait pas laisser croire à cet homme qu'elle était incapable de prendre son destin en main.

— Voilà la fin de mon histoire. Et maintenant, cher ami, vous avez une promesse à tenir.

— Je ne suis vraiment pas sûr que ce soit le bon moment pour...

— Everhart ! le coupa-t-elle. Vous souhaitez peut-être que les gens croient un tas de choses fausses à votre sujet, mais je sais que vous tenez vos promesses.

Elle le vit soudain devenir étrangement pâle.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

Ce qu'elle venait de lui dire n'était qu'un compliment, rien de plus. Mais il la regardait comme si elle l'avait menacé de l'emmenner à Gretna Green pour l'épouser sur-le-champ, comme il était possible de le faire là-bas. Ces libertins sont si bêtes !

— Je pense tout d'abord à votre pari, commença-t-elle. Pensez-vous que vos amis, ou même les gens que vous connaissez de loin, parleraient de vous en bien si vous n'étiez pas un homme d'honneur qui s'acquitte de ses dettes ? Tout le monde sait que vous n'êtes pas un tricheur. Montwood et Danvers le savent très certainement. Et je le sais moi aussi depuis notre brève... *danse* dans la salle des cartes, quand vous m'avez dit que vous ne m'épouseriez pas.

A ces mots, elle baissa la voix et jeta un coup d'œil derrière le fauteuil, comme pour s'assurer que leur conversation resterait secrète.

— J'ai lu un roman où un homme promet à une jeune femme de l'épouser, alors qu'il songe déjà au moment où il l'abandonnera à son triste sort.

Il l'écouta sans sourciller prendre en exemple une œuvre de fiction : un détail assez étonnant pour être mentionné.

— Et ai-je besoin de vous rappeler que c'est vous qui avez embarqué Brightwell pour un voyage sur le continent, lorsque j'ai... enfin, vous savez quoi.

— C'était différent, répondit-il en détournant le regard. Je lui devais beaucoup.

Il lui devait beaucoup ? Quelle drôle de façon de dire les choses ! Il devait sûrement y avoir une dette de jeu derrière tout cela...

— Vous dirigez vous aussi cette maison, poursuivit-elle, même si vous avez tout fait pour ne pas le montrer.

Quand le regard d'Everhart croisa à nouveau le sien, il ouvrit la bouche comme pour contester cette affirmation, mais elle agita la main pour le faire taire.

— Valentin, Mrs. Merkel et tout le personnel comptent sur vous. Au risque de vous choquer, cela montre que vous êtes un homme digne de confiance. Voilà pourquoi je sais que vous allez tenir votre promesse et me parler de Briar Heath.

Il la regarda comme si elle venait de le gifler.

— Faites attention, miss Croft, ou je vais devenir très jaloux de l'homme qui règne sur votre cœur !

Manifestement, il avait retrouvé son humour. Tant mieux. En un sens, elle avait l'impression de lui avoir rendu service.

— Même si j'ai l'intention de le ridiculiser ?

— Tout à fait.

Sans qu'elle sache pourquoi, l'entendre susurrer ces mots lui fit battre le cœur. Elle devait être toute pâle, ou le contraire : tout son sang était peut-être en train de lui empourprer les joues.

— Je veux entendre votre histoire, Everhart.

— Puisque vous m'avez raconté une histoire que personne ne connaît à part vous, je vais vous rendre la pareille.

Ses yeux bleu-vert restèrent fixés sur elle. Elle en était comme prisonnière.

— Comme vous l'avez appris de la bouche de ma grand-mère, continua-t-il, c'est grâce à ma mère que j'ai pu très tôt laisser libre cours à mon âme d'aventurier. Tous les jours, après mes leçons, elle me lançait dans une quête. Rien d'extraordinaire : il ne s'agissait pas de tuer une bête sauvage ou d'escalader une montagne, mais de retrouver un trésor, comme des biscuits dans la cuisine ou la tabatière que mon père gardait cachée au fond d'un tiroir de son bureau.

Calliope sourit. Elle était déjà captivée par ce récit. Dans son esprit, elle pouvait le voir, petit garçon aux yeux clairs, accepter ces missions comme si elles avaient autant d'importance que de tuer un monstre. Elle s'adossa à la fenêtre, face à lui. Elle n'avait qu'une envie : connaître la suite.

— Vous aviez sûrement une épée en bois. Pour le cas où vous croiseriez *vraiment* des bêtes sauvages en cours de route...

Il eut un sourire. Moins celui d'un libertin que celui d'un enfant.

— C'est une arme des plus utiles, vous savez, quand on traverse une forêt de zinnias.

— Mon Dieu ! s'esclaffa-t-elle.

L'espace d'un instant, elle l'imagina, un parterre de fleurs entièrement ravagé à ses pieds.

— Dans mon souvenir, ce spectacle ne faisait guère plaisir au jardinier ni à mon père, mais ma mère fermait les yeux sur ce massacre : c'étaient les tristes conséquences de la guerre. Du coup, elle rassemblait ces pauvres fleurs dans un grand vase.

A ces mots, il s'interrompit et posa les yeux sur la fleur qui était derrière elle.

Calliope sentit aussitôt sa joie s'évanouir. Elle imagina le vase plein de ces zinnias en train de dépérir et de mourir, laissant un grand vide. Penser à ce petit garçon lui déchira le cœur.

— La dernière aventure dans laquelle elle m'a lancé consistait à rapporter la plume d'un phénix, l'œil d'un dragon et un ensemble de petites clochettes. Je les ai cherchés pendant un temps fou — ou du moins, ce qui semblait une éternité aux yeux d'un garçon de dix ans —, mais je n'ai pu trouver qu'une plume rouge sur la pelouse et une pierre verte au fond d'un miroir d'eau. Pas de clochettes, nulle part. J'ai donc abandonné ma quête. Il ne me restait plus qu'à rebrousser chemin avec ce que j'avais et retrouver ma mère...

Il reprit son souffle difficilement, avant d'ajouter :

— Elle était toujours étendue sur une chaise de jardin, là où nous nous étions quittés. Même à l'âge que j'avais, j'ai su qu'elle ne dormait pas.

— *Everhart...*

Les larmes coulaient sur les joues de Calliope avant même qu'elle prenne conscience qu'elle pleurait.

— Je suis vraiment désolée ! Je n'aurais pas dû vous forcer à me raconter cette histoire.

Jusqu'à cet instant, elle n'avait pas imaginé être émue à ce point par ce récit. En l'espace de quelques minutes, elle s'était attachée à cet aventurier en herbe, même si elle ne l'avait jamais connu. Elle ne connaissait que l'homme, celui qui se trouvait face à elle. Et, si son cœur ne la trompait pas, elle s'était attachée à lui aussi. Plus qu'attachée, même. Bien plus.

Il se leva et s'approcha d'elle.

— Si je n'ai pas de mouchoirs sur moi, miss Croft, c'est parce que je n'ai pas l'intention de faire pleurer une femme en ma présence.

Elle sentit alors ses mains se poser sur son visage et ses pouces essuyer ses larmes.

— Et maintenant que vais-je bien pouvoir faire ?

M'embrasser, pensa-t-elle en levant les yeux.

Il secoua la tête, comme s'il venait de lire dans ses pensées.

— Je pourrais vous embrasser, mais ce serait indigne d'un homme d'honneur. Or, à vous croire, j'en suis un. Seulement, je me suis aperçu d'une chose : nous sommes très loin de l'endroit où passent les domestiques. Je sais parfaitement que nous pourrions rester des heures entières sans être dérangés, ici, dans notre petite cachette. Et je pourrais mettre à profit le temps qui m'est imparti.

Calliope sentit son cœur se gonfler. Elle adorait l'entendre dire ce genre de choses. Pas de doute : elle serait heureuse de le voir profiter de ce moment, peu importe comment. Mais il avait raison.

Avec un soupir douloureux, elle se trouva face à la fenêtre. Mais, avant même qu'elle puisse espérer ce qui allait se produire, les bras d'Everhart s'enroulèrent autour de sa taille, et il l'attira contre lui.

A cet instant, elle sut qu'elle risquait — si elle n'y prenait pas garde — de voir son cœur

chavirer entièrement. La première fois, elle avait été prise au dépourvu. Mais, cette fois, cela se déroulait si lentement qu'elle avait encore l'impression de pouvoir tout arrêter, à n'importe quel moment, et survivre. Pourvu qu'elle ne soit pas en train de se bercer d'illusions !

— Votre mère était malade ?

Il acquiesça, posant doucement la joue contre sa tempe.

— Je ne le savais pas à l'époque, mais elle avait perdu un enfant un ou deux mois plus tôt. Elle en avait perdu plusieurs au fil des ans. Manifestement, la fatigue avait fini par l'emporter.

— Elle était peut-être au courant, murmura Calliope.

Les choses s'étaient sûrement passées de cette façon. Et pour cause : avec son cœur faible, son propre père avait tendance à rapidement s'épuiser.

— Elle voulait peut-être vous protéger, même si elle se sentait de plus en plus épuisée et fragile. En vous faisant partir à l'aventure...

Soudain, elle sentit sa voix se briser. Impossible de poursuivre sa phrase. Un sanglot l'étrangla, qu'elle ravala aussitôt. Il fallait qu'elle soit forte pour ce petit garçon d'autrefois.

— Oh ! Calliope...

Il posa le front sur son épaule et la serra davantage.

— Qu'êtes-vous en train de faire ?

— Je tâche de vous faire oublier la colère que vous éprouvez envers votre père, je pense.

Il leva la tête et déposa un baiser sur sa joue avant de la lâcher.

— Vous me faites oublier bien des choses, et ce n'est pas dans votre intérêt.

Elle se retourna pour le voir incliner la tête et lui faire signe de quitter la pièce. Ce geste n'avait rien d'une insulte, mais à cet instant elle prit conscience de tout ce qui avait changé au fond de son cœur. Oui, il valait mieux pour elle qu'il reste seul dans leur petite cachette. Si seulement elle pouvait éviter de tomber amoureuse de lui !

Mais à qui avait-elle une chance de le faire croire ?

Chapitre 16

Le lendemain, Gabriel se demanda comment une simple conversation avec Calliope avait pu changer tant de choses en lui. Pas une simple conversation, en fait. Plutôt l'ensemble des souvenirs que cette discussion avait remués, dont le tout premier n'était autre que l'instant où il l'avait aperçue.

Elle avait jeté une lumière nouvelle sur sa vie. Elle le voyait comme un homme d'honneur. Un homme qui tenait ses promesses. Un homme honnête et digne de confiance. Il n'avait désormais qu'une envie : être à la hauteur de l'opinion qu'elle avait lui.

Le poids qu'il portait avait fini par s'évanouir. Ou, du moins, il ne lui paraissait plus aussi lourd. En tous les cas, il n'en avait plus peur. Peu de temps après avoir quitté leur cachette et demandé à Fitzroy de lui bander la jambe, il était allé voir son père. Sous son regard austère, il s'était excusé, puis lui avait demandé dans quelle condition se trouvait Briar Heath.

Pendant des heures, ensuite, ils avaient parlé. De cet endroit, qui était jadis un lieu de vie heureux. Des réparations nécessaires pour qu'il soit habitable à nouveau. Même si le personnel avait accompli un travail admirable en gérant l'ensemble de la propriété, il restait d'importants problèmes à résoudre. Gabriel avait gravé dans un coin de son esprit tout ce que son père lui avait rapporté de sa correspondance avec l'intendant, Mr. Elliott.

Tôt ce matin-là, il écrivit donc à ce dernier pour lui demander un état des lieux. Il envoya également un courrier aux domestiques, Mr. et Mrs. Wicksom, pour leur adresser ses cordiales salutations et leur signaler qu'il souhaitait les voir dans un avenir proche. Il venait à peine d'apposer son cachet à la lettre, que Valentin apparaissait à la porte de la salle des cartes.

— Tout est en place, conformément à vos ordres, monsieur, dit le majordome en s'inclinant.

Gabriel se leva énergiquement de son bureau. Il avait hâte d'attaquer la journée. Une fois debout, il baissa les yeux sur ses bottes : il en avait enfilé une de hussard et une autre de jardinier. Quand on veut s'aventurer sous la neige avec une jambe encore mal en point, il faut bien improviser, non ?

— Et miss Croft ?

— Elle attend dans le hall, monsieur, comme vous l'avez demandé.

Valentin fit alors un pas de côté et attendit que Gabriel le précède.

Il marchait avec plus de facilité, sans l'attelle. Sa jambe restait tout de même encore douloureuse au-dessus de la cheville. Mais il savait qu'avec le temps tout finirait par aller mieux.

— A-t-elle posé des questions ?

— Plusieurs, monsieur.

— Elle n'a toujours pas deviné ?

— Miss Croft a supposé que sa « mission » (c'est ainsi qu'elle en a parlé) allait la conduire à s'aventurer dehors, puisqu'on lui a demandé de mettre son manteau et son chapeau, mais je ne pense pas que cela soit allé plus loin.

— Elle risque fort de me reprocher de l'avoir réveillée aussi tôt.

L'aube était levée depuis une heure à peine, mais il n'avait pu attendre. Avec un peu de chance, elle lui pardonnerait rapidement ! Encore quelques pas et il pourrait en juger lui-même.

En arrivant dans le hall, il aperçut Calliope qui se tenait au pied de l'escalier, dans son manteau bleu rehaussé d'un col de fourrure blanche, et coiffée d'un bonnet assorti. Aucune trace d'agacement, contrairement à ce qu'il craignait. On pouvait même voir qu'elle avait les yeux brillants et les joues empourprées d'excitation.

— Valentin, souffla-t-il à voix basse alors qu'ils s'approchaient, vous lui avez bien dit que cette requête venait de *moi* ?

— Bien sûr, monsieur.

Gabriel sentit alors son cœur se gonfler de plaisir. La veille, Calliope et lui ne s'étaient pas parlé pendant le dîner — et pour cause : elle se trouvait à l'autre bout de table ! Plus tard, au salon, elle avait tenu compagnie à sa grand-mère, après avoir joué aux anagrammes. Bref, il n'avait pas eu la possibilité de lui parler. C'est alors qu'il avait eu l'idée de l'avoir pour lui tout seul, au petit matin, bien avant que la maisonnée s'éveille. Il leur restait peu de temps avant que Griffin Croft n'envoie une voiture la chercher. Alors autant profiter pleinement de chaque instant.

— Bonjour, miss Croft, dit-il une fois à côté d'elle. Etes-vous prête pour une promenade ?

Elle lui adressa un sourire chaleureux et prit le bras qu'il lui offrait.

— Etrangement, oui.

Le temps pour lui de prendre son chapeau des mains de Valentin, ils passèrent la porte et sortirent dans l'air vif de ce matin hivernal. Gabriel en emplit ses poumons avec un bonheur indescriptible.

— Vous m'emmenez faire une course en traîneau ! s'écria Calliope, s'agrippant plus fort à son bras en découvrant, les yeux écarquillés, un traîneau rouge auquel était harnaché un cheval gris.

Même s'il se tenait solidement sur ses jambes, Gabriel eut l'impression de sentir son corps chavirer. Cette sensation ne lui était pas inconnue, loin de là. Il l'avait déjà éprouvée quand il l'avait vue pour la première fois, au club d'Almack's, à Londres : le sol s'était comme dérobé sous ses pieds. Mais, cette fois, une telle perspective ne lui fit pas peur. Si Calliope restait près de lui, ils tomberaient ensemble.

— Ça vous plaît ?

Elle se tourna vers lui et leva la tête si vivement que les rebords de leurs chapeaux se touchèrent.

— Oui ! Beaucoup, même !

Au prix d'un effort surhumain, il résista à l'envie de l'embrasser. Au même instant, il aperçut du coin de l'œil Monsieur le Duc faire le tour du traîneau en courant. Le chien s'arrêta pour renifler le cheval et reçut une petite ruade. Ce qui ne le dissuada pas de s'installer à bord, les pattes posées sur la barre transversale.

Gabriel adressa un sourire complice à Calliope.

— J'ai l'impression que nous avons un chaperon ! dit-elle.

— Et notre chaperon est aussi impatient que moi de faire cette promenade, on dirait, répondit-il avec un grand éclat de rire et un regard plein de malice.

Un instant plus tard, ils étaient assis côte à côte sur le siège, une couverture à franges enroulée autour de leurs genoux. Comment ne pas être sensible à une telle proximité ? songea alors Gabriel. Le corps de Calliope était collé contre le sien, comme s'ils s'étaient débarrassés de leurs manteaux. Ou même de tous leurs vêtements.

— Je suis prête à me lancer, si vous l'êtes aussi, Everhart.

Lorsqu'il plongea son regard dans celui de Calliope, il sentit une vague de chaleur l'envahir.

— Je suis prêt.

La couche de neige fraîche tombée pendant la nuit jaillit au passage du traîneau comme un nuage de sucre. Leurs bras se frôlaient tandis qu'il tenait les rênes. Mais elle ne semblait pas vouloir s'écarter.

Ils approchèrent bientôt de l'orée de la forêt, laissant le manoir loin derrière eux. Calliope tira une main de son manchon en fourrure et lui prit le bras.

— C'est la plus belle surprise de ma vie ! Je ne vois pas comment on pourrait mieux démarrer une journée.

Il pencha la tête pour que ses lèvres frôlent son oreille douce et chaude.

— C'est en cela que nous différons, miss Croft. Pour ma part, je connais mille et une façons agréables de démarrer une journée.

Mais, chaque fois, c'est avec vous.

— Cela dit, je suis content d'être ici.

— On pourrait nous voir depuis l'aile ouest. Si vous persistez à lever la tête, on va croire que vous êtes en train de m'embrasser.

Elle avait beau essayer de le sermonner, elle continuait de lui serrer le bras, se coulant contre lui par la même occasion.

— Alors je vais me diriger vers le sud, répondit-il, avant de tirer sur les rênes en faisant claquer sa langue à l'intention du cheval.

Calliope laissa échapper un petit rire, tandis que le traîneau bifurquait.

— Pour que tout le personnel de la cuisine nous regarde ? Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais je n'ai pas très envie de manger du porridge brûlé !

— Essayez-vous de m'éloigner de la maison et des regards curieux ?

— Pas le moins du monde ! Mais nous sommes seuls, sans personne pour nous chaperonner. A part Monsieur le Duc, bien sûr.

Elle se pencha pour caresser leur compagnon de promenade, qui manifesta sa joie en jappant.

— Je ne voudrais pas que votre père ou votre grand-mère se fasse une idée fautive de mes intentions à votre sujet.

— Parce que vous avez des intentions à mon sujet ?

— J'ai bien l'*intention* de profiter de cette promenade en traîneau avec vous, car c'est peut-être la dernière fois que j'en ferai une en aussi bonne compagnie. Mon frère a déjà dû m'envoyer une voiture. D'ici un ou deux jours, je serai partie.

A cette idée, Gabriel sentit son estomac se nouer. Il n'avait pas envie qu'elle parte. Pas le moins du monde.

— Et vous serez heureuse de quitter Fallow Hall ?

— Pas le manoir, répondit-elle avec un sourire. Uniquement l'ermite grincheux qui s'enferme dans la salle des cartes !

— Miss Croft, pourquoi donnez-vous l'impression d'attaquer quand vous vous défendez ?

— Ceux qui n'ont aucun scrupule à se moquer méritent qu'on leur rende la monnaie de leur pièce.

Puis, regardant droit devant elle, elle ajouta :

— Vous devez certainement vous douter que je serai triste de partir.

Gabriel frissonna. Avait-il vu une lueur de regret traverser son regard ou l'avait-il seulement rêvée ?

— Alors je ferai tout mon possible pour que cette journée soit mémorable.

— C'est déjà le cas, murmura-t-elle.

L'heure était venue de parler à Griffin Croft de leurs vieilles histoires, décida-t-il. Il fit alors claquer les rênes pour lancer leur cheval au petit galop. En voyant la neige jaillir comme des vagues sur la mer à leur passage, il imagina un instant que Calliope et lui embarquaient pour un grand voyage...

— Dites bonjour à notre petite cachette, nous passons devant sa fenêtre, s'écria-t-il.

Elle fit gaiement un petit signe de la main, puis la baissa aussitôt.

— Si votre grand-mère est réveillée, elle va croire que je lui dis bonjour !

— Alors elle saura que nous n'avons rien à cacher.

— J'ai enfin l'impression que vous m'avez pardonné, dit-elle en se tournant vers lui.

Ses joues étaient toutes roses. Ce qu'elle pouvait être attirante...

— Nous avons été capables de nous amuser comme vous savez le faire avec tous vos amis.

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il y avait un point sur lequel elle se trompait.

— Je crois que vous n'avez qu'un seul défaut : votre piètre mémoire. Ai-je besoin de vous rappeler que *je n'ai pas* d'amies au sein de la gent féminine ? Par ailleurs, je n'ai jamais convié personne à une promenade en traîneau de bon matin.

Elle le regarda un long moment, souriant d'un air mutin. Pensait-elle qu'il plaisantait ? Qu'il voulait la faire rire ? Puis elle écarquilla les yeux, comme frappée soudain d'une révélation.

— Etes-vous encore en train d'essayer de me séduire, Everhart ?

Une fois sur le chemin qui s'ouvrait au-delà du belvédère, à l'est, il se dirigea vers le nord et fit ralentir le cheval. Les rênes à la main, il se tourna vers elle.

— Pas cette fois, miss Croft.

* * *

Le souffle de Calliope s'évanouit dans un nuage de vapeur. Depuis la veille, et peut-être bien avant, Everhart avait changé de comportement vis-à-vis d'elle. Comment pouvait-il la regarder avec une telle intensité et avoir l'air aussi tendre en même temps ? Ces deux visages qu'il lui montrait étaient comme deux océans séparés par un continent. Impossible de les réunir.

Quoi qu'il en soit, le sentir tout près d'elle la troublait beaucoup trop pour qu'elle garde les idées claires. Le flot d'émotions et de sensations qui l'envahissait était si fort qu'elle ne pouvait presque plus les contenir.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, s'agitant sur son siège.

Elle vit alors la bouche d'Everhart esquisser un petit sourire provocateur.

— Vous ne devriez pas poser cette question.

Pas avec ses lèvres sensuelles à un cheveu des siennes, en effet.

Elle lui serra plus fort le bras et se pencha vers lui...

Au même instant, le chien jappa et bondit hors du traîneau, la faisant sursauter. Un groupe d'oiseaux, des cardinaux, venait de prendre son envol devant eux. Leurs ailes rouges se détachaient nettement sur le paysage enneigé. Étrangement, elle ne s'était même pas aperçue que leur véhicule s'était arrêté.

Une idée lui traversa alors l'esprit.

— Des plumes de phénix, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Là...

Elle croisa à nouveau le regard d'Everhart. Manifestement, elle l'avait désarçonné, car il semblait retenir son souffle. Peut-être n'aurait-elle pas dû faire allusion à leur conversation intime. Ce fut son tour de retenir son souffle.

— Le jardinier a récolté les graines de tournesol de la serre. Les oiseaux devaient être en plein festin. Nous pourrions chercher des plumes rouges... si le cœur vous en dit.

Il poussa doucement un soupir, et la chaleur tiède de son souffle lui caressa les lèvres. Elle frissonna, comme si de petits flocons de neige s'étaient déposés sur sa peau. Avant même qu'elle s'en aperçoive, la main de Gabriel s'était glissée dans son manchon et posée sur la sienne.

— Alors allons-y. Ensemble.

Même s'il n'y avait pas une trop grande hauteur entre le traîneau et le sol, il la prit par la taille et la leva si haut qu'elle dut s'agripper à ses épaules. Le souffle court, elle baissa les yeux vers son visage, radieux, vivant. Elle aussi se sentait radieuse. Vivante.

— Vous devriez faire attention à votre blessure !

— Je vous charge de faire attention à mes jambes et à l'état dans lequel elles se trouvent.

Doucement, il commença à la faire redescendre à sa hauteur.

— Je trouve cette idée très séduisante.

Quand leurs manteaux se frôlèrent et s'accrochèrent, elle sentit son pouls s'emballer. Malgré tout, ce seul contact ne lui suffisait pas. Elle en voulait plus. Elle le voulait, lui. Mais elle voulait aussi... rester dans cette position.

— Vous n'avez pas mal ?

Il plongea les yeux dans les siens, et leurs corps s'embrasèrent.

— S'il y a bien une chose dont je me moque en ce moment, c'est la douleur !

Calliope tendit alors le bras pour lui retirer son chapeau et le jeter sur le siège du traîneau. Si l'embrasser était ce qu'il avait à l'esprit, elle ne voulait pas d'un obstacle entre eux. Certes, ils étaient toujours aux abords du manoir, mais elle avait cessé de s'inquiéter qu'on les voie enlacés. Le désir qu'elle éprouvait pour lui était si dévastateur qu'une phrase lui fit aussitôt écho dans son esprit.

Je voulais que vous reconnaissiez l'âme qui avait inexplicablement croisé le chemin de la vôtre.

Cela ne dura qu'un instant, mais elle eut l'impression d'une éternité. Elle n'aurait pas dû penser à cette lettre. Pas alors qu'elle était dans les bras d'Everhart. Elle n'aurait pas dû éprouver cette attirance inexplicable pour lui, non plus. Ni mettre à nouveau son cœur en danger. N'avait-elle donc

pas appris qu'il ne fallait pas tomber amoureuse d'un homme qui l'oublierait aussi vite qu'il se serait entiché d'elle ?

Non, apparemment.

En même temps, elle voulait vivre pleinement sa vie, quand bien même cette idée continuait de lui faire peur.

— Vous devriez me reposer par terre, dit-elle en détournant la tête.

Hélas, il refusa de l'écouter. A la place, il enroula les bras autour de sa taille et lui fit traverser le manteau neigeux jusqu'à un cèdre, tout près de là. Il l'aida à passer sous les branches, là où il y avait plus d'aiguilles que de neige sous leurs pieds.

Le manoir était désormais hors de vue. Et le sourire en coin d'Everhart s'était transformé en une ligne sinistre. Sans un mot, il défit son bonnet, l'enleva et le posa sur une branche.

Puis il se tourna de nouveau vers elle, ses yeux bleu-vert étrangement assombris, et lui attrapa le visage entre les mains.

— Oubliez-le, Calliope.

— Je ne sais pas ce que vous...

— Oubliez cette lettre. Oubliez celui qui l'a écrite. Oubliez le passé et ne pensez plus qu'à l'homme qui est maintenant devant vous.

Puis il l'embrassa, avant même qu'elle puisse seulement lui dire non.

* * *

Il l'embrassa intensément. Dévora ses lèvres, sa langue, sa bouche tout entière.

Etre jaloux de lui-même n'avait aucun sens, évidemment, mais c'était ce qu'il éprouvait malgré tout. A l'instant même où il avait senti le regard de Calliope se détacher, il avait su ce à quoi elle pensait. *La lettre.*

Il avait le cœur déchiré de jalousie. Il ne voulait pas qu'elle pense à l'homme qu'il était cinq ans plus tôt, ni à la piètre opinion qu'elle en avait. Il voulait qu'elle pense à celui qu'il était devenu. A celui qui était là, avec elle.

Il l'embrassa avec plus d'ardeur encore, mettant dans son baiser toute la passion dont il était capable, et elle ne put retenir un petit gémissement. Ce qui le rendit fou. Il continua de lui dévorer la bouche, fiévreusement, tout en ôtant ses gants. Il put ainsi ouvrir sans difficulté les fermoirs de son manteau l'un après l'autre. Il en écarta les pans ainsi que le col en fourrure et put apercevoir la robe vert d'eau de Calliope.

Il fondit sur elle, corps contre corps, hanches contre hanches. Le gémissement haletant qu'elle laissa échapper le fit sursauter. Il resta immobile un instant.

— Qui vous embrasse, Calliope ?

— *Gabriel.*

Une mer déchaînée s'agitait au fond de lui. Une mer déchaînée de plaisir mais pas de désir de possession, même s'il était hanté par son envie fiévreuse de la posséder.

— *Mmm... Gabriel...*

Ses lèvres glissèrent le long du menton de Calliope pour remonter jusqu'au lobe minuscule et rond de son oreille.

— J'aimerais que vous soyez la seule à ajouter ce *mmmh* avant mon nom. Toujours.

Il aimait ce son.

Ses mains lui lâchèrent la taille pour remonter comme une vague jusqu'à sa poitrine. Du bout des doigts, il caressa la pointe tendue de ses seins. Il entendit à nouveau ce son rauque et profond mais, cette fois, c'était lui qui le poussait. Depuis combien de temps attendait-il ce moment ? Des années ? Non, des siècles. Des millénaires.

Tandis qu'il plaquait son bassin contre celui de Calliope, il sentit qu'il était tout près de s'embraser. Quand elle laissa échapper à nouveau son nom dans un gémissement, il fut aussitôt dévoré par son besoin de la toucher, de sentir son corps, d'explorer ce territoire inconnu.

Ses mains coururent le long de son dos à la recherche d'autres fermoirs. Il n'en trouva aucun. Ils devaient être cachés sur le devant de sa robe. Avec un sourire, il suivit le tracé de son cou avant de trouver les petits crochets. Le col de sa robe en mousseline soyeuse se détacha, et il passa sous son corsage, atteignant enfin son corps chaud et frémissant sous ses mains fébriles.

Elle était parfaite. Magnifique. *A lui.*

Il respirait fort, bruyamment. C'était le sommet de son voyage. *Le premier sommet.* Calliope ouvrit les yeux, doucement, comme hypnotisée. Elle lâcha alors son épaule et posa sa main gantée sur la sienne. Elle susurra son nom tout près de ses lèvres, comme pour confirmer que ce continent était à lui. *A lui seul.*

Il acquiesça d'un signe de tête et posa la bouche sur la sienne. Avec une grande douceur, il suivit de son pouce le cercle sombre de son téton avant d'en caresser la pointe. Il la sentit trembler contre son corps, sa respiration haletante lui frôlant la bouche.

— Vous avez froid, dit-il, avant de la voir faire « non » de la tête. *Chhh...* Laissez-moi vous réchauffer.

Joignant le geste à la parole, il pencha la tête et posa sa bouche brûlante sur sa poitrine.

Elle s'agrippa alors à sa nuque pour qu'il se rapproche encore avant de s'exclamer :

— *Gabriel. Oui !*

Il commença alors à lécher son mamelon, à le caresser et le chatouiller jusqu'à ce qu'il devienne aussi dur que la pierre. Il referma la bouche sur son sein et se mit à le sucer lentement, intensément. Il l'entendit de nouveau murmurer son nom dans un gémissement : elle semblait tout près de défaillir.

Au même instant, il lui souleva le jupon et posa la main sur sa cuisse soyeuse. Impossible de maîtriser son impatience plus longtemps. Après l'avoir doucement caressée, il remonta la main jusqu'à atteindre son intimité. Douce, chaude, humide. *Pour lui.*

Il l'entendit une fois encore pousser un gémissement. Après avoir de nouveau fait courir sa langue sur sa peau, il s'écarta de sa poitrine et lui dévora les lèvres, tout en plongeant plus hardiment la main entre ses cuisses. Allait-il pouvoir se contrôler ? Rien n'était moins sûr !

Le besoin qu'il avait de lui donner du plaisir, son désir d'être en elle pour trouver le sien, le submergea. Il n'avait jamais ressenti quelque chose de semblable auparavant. Aucune autre femme ne l'avait à ce point mis en transe.

Il continua d'explorer son sexe enflammé, intensifiant ses caresses, poussé par une force incontrôlable. Incapable de s'arrêter.

La respiration de Calliope devint de plus en plus haletante. Elle lui mordit la lèvre inférieure, tout en continuant de pousser de petits gémissements. Pas de doute : elle aussi avait une envie irrépressible de prendre du plaisir. Elle s'agrippa à lui, tremblante. Il sentait ses hanches frotter

contre sa main à chacun de ses mouvements.

Il avait envie d'être en elle. Sans attendre. La force qui l'animait était si puissante qu'il faillit se mordre jusqu'au sang.

— Ne bougez pas, l'implora-t-il.

Hors d'haleine, il colla le front contre l'écorce de l'arbre derrière elle. Le temps de lâcher sa robe, il posa la main sur sa taille. Pas question de se détacher d'elle.

— Je suis possédé par le désir... Et j'aimerais... vous prendre... là... dans la neige.

Soudain, le chien aboya derrière lui, puis poussa un grognement pour faire bonne mesure. Gabriel sentit que l'animal tirait sur son manteau. Il tourna la tête vers lui. Décidément, Monsieur le Duc était d'un caractère pour le moins puritain !

Cette diversion lui permit de recouvrer un semblant de lucidité. Il pensa à l'endroit où ils se trouvaient, à ce qu'il venait de vivre avec Calliope et, *surtout*, à ce qu'il avait failli faire. Leur vie en aurait été irrémédiablement changée, par sa faute. Bien pire : il l'avait voulu ! Et, pour être tout à fait honnête avec lui-même, il devait reconnaître qu'il le voulait encore.

— On dirait que notre chaperon tient à faire son devoir.

Rouge comme une pivoine, Calliope remit de l'ordre à ses vêtements.

— Même s'il ne s'est peut-être pas montré assez vigilant...

— Tenez. Laissez-moi vous aider.

Les jambes tremblantes, Gabriel se détacha d'elle, et, refrénant son envie de la défaire de ses vêtements, l'aida à se rajuster. Puis il l'attrapa par le menton, lui faisant lever le visage et soutint son regard.

— Je ne veux pas que vous ayez de regrets, Calliope.

Elle poussa un rire sans joie qui lui caressa les lèvres.

— A l'heure qu'il est, les regrets sont le cadet de mes soucis !

— Je pourrais y remédier, si vous y tenez...

Il se pencha pour goûter une fois de plus à ses lèvres.

Hélas, le chien tira le pan de son manteau suffisamment fort pour l'obliger à reculer.

Calliope s'accroupit et caressa la tête de l'animal.

— Tu as bien fait de nous sauver, monsieur le Duc. Vu les talents de séducteur d'Everhart, je ne serais pas rentrée indemne...

— Et nous aurions été comblés !

Il n'avait guère envie de remercier l'animal, mais comment résister à l'envie de s'accroupir près d'elle pour le caresser ? Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'arrivait pas à se départir de son sourire.

— Parlez pour vous ! Je vous connais assez bien pour me douter que votre comportement n'est pas dicté par les règles communément admises dans la société.

Son sourire ne fit pas long feu.

— Vous devriez, grogna-t-il.

Savoir qu'elle le tenait en aussi piètre estime l'agaçait. Avait-elle oublié ce qu'il avait déclaré, dans la salle des cartes ?

— Comprenez bien une chose : ce qui s'est passé entre nous — et ce qui aurait pu se passer — ne vient pas simplement du fait que je suis un séducteur.

— J'aime le séducteur en vous, Everhart. Je dirais même mieux : j'aime savoir ce à quoi je peux

m'attendre avec vous.

— Et vous vous attendez à ce que je vous séduise ? C'est ce que vous auriez préféré ?

Il aurait dû le savoir ! Une femme qui commence par lire la dernière page d'un roman ne peut que ressentir les choses de cette façon.

— Serez-vous déçue si je vous dis que je n'ai jamais eu l'intention de vous séduire, en imaginant cette escapade ?

Elle eut le sourire que devait avoir Eve au moment de proposer à Adam de croquer dans la pomme.

— Vraiment pas ?

Bien sûr que si, même s'il n'en avait pas une conscience très claire. D'une façon générale, il pensait toujours à la séduire.

Il passa un doigt sur son sourcil levé. Un éclair coloré attira alors son attention dans son champ de vision : une plume rouge posée sur le manteau neigeux. Il la ramassa et la fit tourner entre son pouce et son index.

— Oh ! regardez ! s'exclama alors Calliope.

Everhart lui tendit sa trouvaille, pensant que c'était à cela qu'elle réagissait. Mais elle fixait le sol, juste à l'endroit où se tenait Monsieur le Duc. Elle se pencha et attrapa une pierre verte tachetée qui reposait sur un lit d'aiguilles.

— Un œil de dragon !

— Chaque fois que j'en découvre, elles ne sont jamais très éloignées l'une de l'autre.

— Et les clochettes blanches ?

Il songea à ce qu'il avait conservé dans sa bourse en cuir. Et à ce jour, cinq ans plus tôt, où il avait enfin trouvé les trois trésors.

— J'ai réussi à mettre la main sur les trois trésors d'un coup. Mais cela ne m'est arrivé qu'une fois.

Et cela avait changé sa vie pour toujours.

Il posa la plume dans le creux du gant de Calliope, comme un symbole, une promesse qu'il se fit à lui-même. Celle de tout lui avouer. Bientôt.

— Nous en trouverons peut-être ce matin, dit-elle, avant de refermer énergiquement son manteau. *Ce matin* ! Seigneur... J'ai failli oublier ! Votre grand-mère m'a demandé de prendre le thé avec elle au petit salon. Pensez-vous que je suis en retard ?

— Il est encore tôt, répondit-il pour la rassurer.

Il ramassa le chapeau de Calliope et la ramena jusqu'au traîneau. Sa décision était prise : il allait lui faire la cour et lui rendre toutes les années qu'il leur avait volées, à tous les deux. Encore fallait-il, bien sûr, qu'elle éprouve des sentiments pour lui. Mais, pour l'heure, elle était pressée. Ce n'était pas le moment de se poser ce genre de questions.

Il y avait cependant un moyen de découvrir s'ils partageaient le même sentiment.

— Une petite précision, en passant : ma grand-mère aime prendre du citron dans son thé. En règle générale, elle apprécie ceux qui partagent ses goûts.

Par conséquent, si Calliope tenait à lui — et non pas à l'homme qui avait écrit la lettre —, elle n'aurait pas de mal à faire son choix.

Une fois assise à ses côtés, elle plissa les lèvres. Ces lèvres qu'il avait pris tant de plaisir à embrasser.

— Vraiment ? Eh bien, il se trouve que je préfère prendre de la menthe avec mon thé.

A vrai dire, ce n'était pas la réponse qu'il espérait.

Les sourcils froncés, il fit claquer les rênes.

— Je suis soulagé d'apprendre que vous ne tenez pas à faire bonne impression. Nous autres, les séducteurs, aimons savoir que nous sommes à l'abri des jeunes femmes qui n'ont que le mariage en tête.

Chapitre 17

Calliope se précipita au petit salon. Après son escapade avec Gabriel, elle avait à peine eu le temps d'enfiler une robe moins froissée. Ses cheveux étaient toujours désordonnés, hélas, mais elle ne pouvait pas faire mieux. Etre en retard témoignait d'un impardonnable manque de respect — bien plus que d'arriver échevelée. Et, contrairement à ce qu'il pensait, elle tenait *vraiment* à faire bonne impression à la duchesse douairière.

Pourquoi ?

La question méritait d'être posée. Car elle ne souhaitait pas simplement essayer de plaire à l'un des dragons les plus terribles de la bonne société. Loin de là !

Une fois à la porte du salon, elle prit une grande inspiration, puis expira lentement, avant de faire son entrée. Elle put alors constater que la duchesse douairière était déjà dans la pièce aux murs bleu pâle, avec une domestique de l'étage. Tiens... Elle aurait pensé que Pamela serait là.

La grand-mère de Gabriel jeta un coup d'œil éloquent à l'horloge sur le manteau de la cheminée. Calliope avait une minute de retard. Juste une.

— Pardonnez-moi, Votre Excellence, dit-elle, en faisant une profonde révérence.

Sans le moindre commentaire, la vieille aristocrate lui indiqua le fauteuil de l'autre côté de la table basse, face au canapé recouvert de soie dorée où elle était assise.

— J'imagine que vous avez apprécié votre promenade matinale, miss Croft ?

Calliope sentit une vague de panique l'envahir. Les avait-elle vus, Everhart et elle, ensemble et sans chaperon ?

— Beaucoup ! C'est la première fois que j'ai eu l'occasion de faire une telle sortie. J'ai passé la plus grande partie de mon temps entre ces murs, avec ma cousine.

Qui n'était pas là pour le confirmer...

La duchesse douairière regarda l'autre siège, vide, puis ordonna à la servante de servir le thé.

— Votre cousine s'est excusée de ne pas être des nôtres ce matin. Elle est... souffrante. Votre teint vif ne veut pas dire que vous allez tomber malade aussi, j'espère...

Calliope porta les mains à son visage. Ses joues étaient plus que fraîches et d'un beau vermillon sans doute aussi ! Elle se demanda si ses lèvres étaient humides.

— Je ne crois pas, Votre Excellence.

— Bien. J'ai toujours pensé que les gens issus de familles nombreuses ont une constitution plus robuste.

Calliope lui jeta un regard circonspect. La vieille dame avait posé les mains sur ses genoux,

l'air indifférent et détaché. Elle attendait patiemment. Sur le plateau se trouvaient du sucre, du lait, des tranches de citron ainsi que des feuilles de menthe. Après ce que Gabriel lui avait dit, Calliope savait qu'il s'agissait d'une épreuve.

Seulement, accordait-il ou non de l'importance au fait que sa grand-mère l'apprécie ?

Elle sentit son cœur s'emballer. Elle n'était plus la jeune fille capable de perdre la tête en un clin d'œil. Autant se rendre à l'évidence : elle n'aurait jamais accepté — ni même voulu — qu'il la séduise, si elle n'était pas déjà amoureuse de lui.

Amoureuse de lui.

Une minute... Il n'était peut-être pas encore trop tard ? Elle avait toujours la possibilité de se ressaisir, non ? Après tout, c'était un peu comme trébucher en marchant sur le bord d'une robe.

Elle se sentit frémir, car elle connaissait la réponse.

Amoureuse.

Elle était amoureuse.

Elle s'était encore laissé prendre au piège ! Mais, cette fois, c'était différent. Réel. Concret.

Elle se pencha pour attraper les pincettes. Elle avait fait son choix et, étrangement, sa main ne trembla pas.

Le citron glissa dans le liquide sombre sans une éclaboussure. Pourtant, c'était comme si une vague immense avait jailli de sa tasse et l'avait emportée. Ce simple geste équivalait à une décision des plus importantes. En choisissant la tranche de citron, elle revendiquait son amour pour Gabriel.

Qui aurait pu croire que prendre le thé avec la duchesse douairière puisse constituer un tel tournant dans son existence !

— Votre famille est d'importance raisonnable... Un frère aîné et trois sœurs, il me semble..., poursuivit la duchesse en prenant à son tour une tranche de citron, comme si de rien n'était.

Ou comme si elle n'en avait pas moins attendu d'elle.

— Les jumeaux se taillent-ils la part du lion dans votre famille ?

Calliope écarquilla les yeux. Il lui fallut un moment pour saisir le sens de la question. Comment diable cette femme pouvait-elle connaître autant de choses sur sa famille, y compris le fait que Phoebe et Asteria étaient jumelles ?

Devait-elle en conclure qu'elle avait surmonté cette épreuve ? Mais cette discussion en faisait peut-être partie...

— Mon oncle maternel a sept enfants, dont deux fois des jumeaux, indiqua-t-elle.

— *Sept enfants* ? Bonté divine, voilà qui est impressionnant !

La duchesse resta la tasse de thé en suspens, avant de pincer les lèvres et de lever la tête, comme perdue dans ses pensées. Là-dessus, elle reposa sa tasse sur sa soucoupe.

— Ce qui me semble important, c'est que vous avez l'habitude des familles nombreuses. Comme vous le savez, jusqu'à ce que son père se remarie, Gabriel était enfant unique. Même s'il est très attaché à ses frères et sœurs, leur différence d'âge est trop grande pour qu'il ait beaucoup de choses à partager avec eux. J'ai toujours pensé qu'avec son caractère il pourrait se sentir à sa place au sein d'une famille nombreuse.

Subitement, Calliope tressaillit. Le pari ! La douce euphorie qui l'habitait s'évanouit.

Comment pouvait-elle l'avoir oublié ? Les trois gentlemen qui vivaient ici avaient fait le serment de ne pas se marier avant un an. Voire de ne pas se marier du tout. Et si elle était la seule à souffrir de cette décision irrévocable ? Après tout, Gabriel ne lui avait pas déclaré sa flamme.

Elle regarda d'un air morne sa tranche de citron flotter dans sa tasse. Son thé était devenu amer. Avait-elle encore raison d'espérer ?

Elle répondit d'un mouvement de tête à la vieille dame, mais garda le silence. Ce n'était pas son rôle d'informer la duchesse douairière que son petit-fils n'avait aucunement l'intention de se marier ou de fonder une famille, nombreuse ou pas.

Autant se rendre à l'évidence : elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même de cette déconvenue, hélas. Ces journées passées aux côtés de Gabriel l'avaient poussée à tomber amoureuse une fois de plus. Et manifestement elle avait une fâcheuse tendance à s'enticher d'hommes qui faisaient seulement semblant de s'intéresser à elle.

* * *

Gabriel regarda le cèdre qui trônait au beau milieu du manteau neigeux par la fenêtre de la tour nord et sourit. On distinguait encore les traces du traîneau, même si cela faisait maintenant des heures qu'il avait pris Calliope dans ses bras. Si seulement elle pouvait rester là pour toujours !

— Je suis déçu, Everhart, dit brusquement une voix derrière lui. Vous êtes en train d'aider vos amis à remporter le pari.

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il s'aperçut que Brightwell était entré dans la salle des cartes. Mais il ne vit sur son visage aucun sourire moqueur, pas même un air malicieux. Ce qui provoqua chez lui une vive inquiétude.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Brightwell ramassa une longue-vue sur une table et la braqua en direction de la fenêtre, par-dessus l'épaule de Gabriel.

— Mais vous allez peut-être vous en sortir — *une fois de plus* —, et elle quittera Fallow Hall.

Gabriel fut frappé par le ton sarcastique de son ami. Il ne l'avait encore jamais entendu faire preuve d'une telle agressivité.

— Si vous êtes inquiet pour la réputation de votre nouvelle cousine par alliance, ce n'est pas nécessaire.

— J'ai vu la façon dont vous la regardez. La façon dont vous l'avez toujours regardée.

Il savait donc, depuis toutes ces années ?

Brightwell éprouvait-il toujours des sentiments pour Calliope, même s'il avait épousé Pamela ? Cette idée le rendit mal à l'aise et troublé.

Il sentit alors son pouls s'accélérer, comme s'il devait se préparer à se battre. Pourtant, il savait que Brightwell ne marcherait pas vers lui pour l'affronter. Ce regard dur était le seul coup que lui porterait son ami.

— A quoi bon parler du passé ? Nous sommes amis. C'est tout ce qui compte.

— Oui, et j'ai eu beaucoup de chance de pouvoir compter sur votre amitié ! s'esclaffa Brightwell.

Gabriel baissa les yeux. Si son ami savait quelque chose, alors il méritait ces reproches. Autant l'admettre : si leur amitié était née, c'était d'abord parce qu'il en avait eu besoin, puis parce qu'il s'était senti coupable. Pas parce qu'un lien véritable les unissait.

— Vous méritiez un meilleur ami que moi, depuis le début, mais j'ai essayé de me rattraper.

Si tout se passait comme il l'imaginait, ils feraient bientôt partie de la même famille.

Brightwell hocha la tête gravement.

Au même moment, Valentin s'éclaircit la gorge depuis le seuil de la pièce.

— Monsieur, la voiture de miss Croft et son cocher sont arrivés.

Sa voiture ? Oh non ! C'était bien trop tôt ! Lui qui avait tant de choses à dire à Calliope avant son départ. A commencer par tout lui révéler au sujet des lettres.

— Installez confortablement le cocher pour le reste de la journée.

Le majordome fit un léger mouvement de tête.

— Par ailleurs, monsieur, j'ai débarrassé le petit salon. Il manquait deux tranches de citron sur le plateau de service et rien d'autre.

Gabriel laissa alors échapper un profond soupir.

— Merci, Valentin. Ce sera tout.

Le majordome parti, il se tourna à nouveau vers la fenêtre pour que Brightwell ne puisse pas voir le sourire béat qui s'étirait sur son visage.

— Deux tranches de citron manquant à l'appel ? releva ce dernier avec une curiosité manifeste. Voilà un drôle d'événement à rapporter !

— Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête de Valentin ? répondit Gabriel en haussant les épaules. Peut-être qu'il y a une part de folie à Fallow Hall.

Peut-être ce même vent de folie qui soufflait sur tout son corps à cet instant. Calliope avait pris du citron dans son thé. Ce choix voulait dire beaucoup.

Il voulait dire qu'elle le choisissait, *lui*.

Chapitre 18

La voiture était arrivée.

Calliope passa un moment dans l'après-midi à choisir sa robe pour la soirée et sa tenue de voyage pour le lendemain avec Meg, sa femme de chambre, tandis qu'on expédiait tout le reste. Elle s'entretint aussi avec Mrs. Merkel : celle-ci manifesta son désir de la voir revenir aussi tôt que possible à Fallow Hall. Mrs. Swan lui annonça, pour sa part, qu'elle préparait un menu spécial pour son dernier dîner ici. Puisque le temps froid du Lincolnshire ne convenait pas à la duchesse douairière, celle-ci voulut se rendre une fois de plus dans la serre. Calliope l'accompagna. Malheureusement, la vieille dame n'eut pas envie de faire un détour par la salle des cartes.

Aucun sujet important ne fut évoqué durant cette courte promenade. La grand-mère de Gabriel ne fit pas mention de son désir de voir son petit-fils fonder une famille. A la place, toutes deux parlèrent longuement des fleurs et des différences entre les espèces présentes en Angleterre et en Amérique du Sud.

Au dîner, la duchesse modifia le plan de table pour que Calliope soit à sa droite. De son côté, Gabriel s'assit à l'autre bout de la table, à côté de son père. Pour ne pas avoir l'air grossière, Calliope essaya de ne pas laisser son regard glisser dans sa direction plus de sept ou huit fois. En tout cas, pas plus de dix fois au total. De son côté, Gabriel la regarda tout aussi souvent.

Elle n'avait qu'une envie : lui parler. Seule à seul. Et ne pas avoir la possibilité de le faire d'ici son départ la remplissait d'angoisse. Pas question de lui faire part de la révélation qu'elle avait eue en prenant le thé avec sa grand-mère, ni de lui déclarer son amour. Quoi qu'il en soit, elle avait envie de savoir si elle allait le revoir. Peut-être à la fin de ce fichu pari ?

Peu après le dîner, tout le monde se réunit au salon. Gabriel, son père et sa grand-mère prirent place sur les fauteuils et le sofa, les uns en face des autres. Montwood et Danvers s'étaient installés à une petite table pour jouer aux cartes. Pamela et Brightwell s'étaient retirés aussitôt après le dîner, tout comme le Dr Ridgeway.

Calliope espérait s'éclipser un moment pour parler avec Gabriel, mais la duchesse douairière la pria de lui lire quelques passages du journal de bord qu'elle avait évoqué pendant leur visite de Fallow Hall.

— J'aimerais comprendre l'intérêt suscité par ces explorations, miss Croft.

Une grande conversation ne tarda pas à s'engager. Même le duc de Heathcoat avait son opinion sur la question. Pendant toute la discussion, chaque fois que le regard de Calliope croisait celui de Gabriel — ce qui se produisit assez souvent —, elle lui trouvait l'air tout aussi frustré qu'elle.

Ils n'avaient pas eu un moment pour se dire au revoir en privé. Ou pour lever le voile sur ce qui se produisait entre eux.

— Miss Croft, dit-il brusquement, tandis qu'elle interrompait sa lecture pour tourner la page. J'ai appris que vous partiez demain.

Il avait l'air très sérieux, ce qui ne lui ressemblait pas.

— Il semblerait bien, lord Everhart, parvint-elle à répondre.

S'était-il vraiment écoulé quelques heures à peine depuis qu'elle avait murmuré son nom, au sommet de l'extase ? Elle se sentit rougir à cette idée. Pourvu que personne ne l'ait remarqué !

— Préparer ce voyage a été un véritable tourbillon.

— Je l'imagine.

Les lèvres de Gabriel esquissèrent un sourire, comme s'il avait lu *le fond* de ses pensées.

— Tant de choses peuvent changer en peu de temps. Vous ne trouvez pas ? demanda-t-elle.

Elle observa son visage. Y avait-il une chance pour qu'il partage ses sentiments ?

— C'est vrai, répondit-il avec un imperceptible mouvement de tête.

Il allait ajouter quelque chose, mais sa grand-mère l'interrompit :

— Pardonnez-moi, mon enfant. Je vous ai fait veiller tard pour me distraire avec un peu de lecture.

Elle se leva de son fauteuil. Tout le monde l'imita aussitôt.

— Tout le plaisir était pour moi, Votre Excellence, dit Calliope.

— Malgré tout, je ne peux qu'en rejeter la faute sur vous et votre voix absolument exquise. Cela n'a rien d'étonnant, quand on sait que vous avez le nom de la muse qui a inspiré Homère.

Elle frappa de sa canne sur le sol.

— Notre chère Calliope est une véritable muse. Vous êtes d'accord avec moi, Gabriel ?

Notre chère Calliope. Calliope eut du mal à reprendre son souffle. Venait-elle de recevoir l'approbation de la duchesse de Heathcoat ?

* * *

Une véritable muse ? Gabriel observa attentivement sa grand-mère avant de répondre.

— Tout à fait d'accord.

Que savait-elle exactement ?

— Votre odyssée touche bientôt à sa fin, me semble-t-il, dit-elle encore.

Une drôle de lueur passa dans ses yeux.

— Voilà des années que vous attendez de rentrer chez vous.

Aucun doute possible : le vieux dragon savait tout ! Un grand sourire aux lèvres, il se pencha pour embrasser sa grand-mère.

— Vous arrivez encore à me surprendre.

— Prendre de l'âge offre quelques avantages, jeune homme, déclara-t-elle en lui tapotant affectueusement la joue. Sans oublier le sentiment d'urgence. Puisque vous aimez vous lever tôt, j'imagine que vous serez prêt à saluer vos invités avant leur départ. Nous partirons aussi demain dans la matinée, votre père et moi.

Il tourna le regard en direction de son père, avant de s'arrêter sur Calliope.

— J'aimerais qu'il neige en abondance pendant la nuit, car cela obligerait nos invités à rester

ici. Si le blizzard tombait sur Fallow Hall, cela serait formidable.

Il vit soudain Calliope rougir.

— Quelle idée saugrenue ! s'exclama sa grand-mère avec un sourire qui démentait son air réprobateur. Miss Croft, nous ferions mieux de quitter ce charmeur avant qu'il ne nous pousse à souhaiter que la neige tombe, nous aussi !

* * *

Plus tard, cette nuit-là, Calliope resta un long moment debout dans sa chambre, face à la fenêtre. A quoi bon le nier ? Elle espérait qu'il neige, ô combien ! Hélas, pas un flacon n'apparut dans le ciel. De fait, le printemps approchait : il n'y avait donc guère d'espoir.

Avant le dîner, elle avait dit à Meg d'aller se coucher : elle se préparerait seule pour la nuit. Un long voyage les attendait, le lendemain. Pourtant, au lieu d'aller dormir comme elle aurait dû le faire, ses pensées incessantes la poussèrent vers le secrétaire. Impossible de partir sans faire part à Gabriel de ce qu'elle ressentait !

Malheureusement, la première lettre qu'elle écrivit n'exprimait pas ses sentiments avec la profondeur qu'elle recherchait. La deuxième était trop longue. La troisième vraiment trop formelle et hyperbolique. Alors qu'elle n'avait eu aucune difficulté à établir la liste des traits de caractères des hommes qu'elle avait observés, coucher un océan d'émotions sur le papier lui semblait impossible.

Tout cela était tellement frustrant ! Elle se leva et se dirigea vers la cheminée pour se réchauffer les mains. La pendule posée juste au-dessus indiquait minuit.

Instantanément, le souvenir des baisers qu'elle avait échangés avec Gabriel la réchauffa bien mieux que les flammes de l'âtre. Elle jeta un coup d'œil aux feuilles chiffonnées sur le secrétaire, puis vers la porte. Les autres devaient tous être au lit. Dans le Lincolnshire, les gens ne vivaient pas au même rythme que les Londoniens. Voilà pourquoi elle aurait tout à fait la possibilité de parler directement à Gabriel, si elle le souhaitait, et sans que personne ne le sache.

Avant même de se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle avait la main sur la poignée de la porte. Quelle honte...

Comme au cours de la première nuit qu'elle avait passée ici, elle trouva Monsieur le Duc dans le couloir. Cette fois, au lieu de l'ignorer, il se mit aussitôt à agiter la queue. On aurait dit qu'il l'attendait ! Il la précéda jusqu'à l'escalier. Une fois en bas, il s'arrêta et se retourna comme pour s'assurer qu'elle le suivait.

— Pourquoi fais-tu ça, vil entremetteur ? Tu sais pertinemment ce que tu es en train de faire, n'est-ce pas ?

Monsieur le Duc répondit par un jappement joyeux.

Elle se pencha aussitôt pour lui gratter l'arrière des oreilles.

— Chhh... Evitons d'attirer l'attention.

L'animal lui lécha la main en remuant la queue avec enthousiasme. Tant et si bien qu'il frappa un guéridon et le fit vaciller. Calliope le rattrapa de justesse, sauvant au passage le plateau en argent qui se trouvait dessus. Comble de malchance, une pile de lettres à poster tomba par terre.

Le temps de jeter un rapide regard par-dessus son épaule pour s'assurer qu'aucun domestique ne traînait dans les parages, elle s'agenouilla pour ramasser les courriers. Deux enveloppes étaient coincées sous les énormes pattes de Monsieur le Duc. Elle essaya de le faire bouger, mais il

recommença à agiter la queue, la langue pendante, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Calliope essaya de lui pousser la patte, de la lever : rien à faire.

— Si tu pouvais t'écarter un peu..., grogna-t-elle.

Pour toute réponse, le chien posa sa truffe froide et humide contre son oreille et la renifla. Avec un soupir agacé, elle s'assit par terre et agita un doigt réprobateur dans sa direction. Il finit heureusement par lever la patte, et elle put ramasser la première lettre, puis la seconde.

Au moment où elle s'apprêtait à les reposer sur le plateau avec les autres, une chose attira son regard. Un détail familier... L'adresse d'un destinataire qui habitait le quartier de Mayfair, à Londres.

— Le *M...*, murmura-t-elle, fixant l'écriture.

Ce tracé penché. L'incurvation caractéristique, en haut. La manière d'allonger le dernier jambage, en bas. Elle avait vu ce . des centaines de fois. Peut-être même des milliers.

Une seule personne l'écrivait de cette manière, une seule. Casanova était donc bien ici. Comment était-ce possible ? Elle avait étudié l'écriture de chacun, un soir, et aucune ne correspondait.

Lentement, comme si elle craignait de s'éveiller d'un rêve, elle retourna la lettre pour en examiner le cachet.

Au même instant, elle lui glissa des doigts.

Chapitre 19

Gabriel ne dormait pas. Depuis la mezzanine de la salle des cartes, il regardait par la fenêtre. La lune brillait d'un tel éclat que les étoiles semblaient avoir disparu du ciel. Il n'y avait plus rien dans cette étendue obscure que ce disque blanc et scintillant flottant au-dessus de la crête des arbres.

Pour l'heure, il la contemplait, prêtant l'oreille aux échos de la mélodie que Montwood jouait au piano, dans une autre pièce, et comptant les heures qui le séparaient de l'aube.

Il avait besoin de voir Calliope. Ce besoin lui donnait envie de traverser les couloirs plongés dans l'obscurité. Il avait tant de choses à lui dire ! Il fallait qu'il lui parle de cette lettre et...

Brusquement, un bruit métallique reconnaissable entre mille le tira de ses pensées : c'était celui que faisaient les portes de la salle des cartes en se refermant. Il était pourtant certain de les avoir fermées avant de grimper jusqu'à la mezzanine.

D'un pas mal assuré, il longea les étagères et atteignit la rambarde. Le feu, dans la cheminée, illuminait la pièce vide en contrebas. Les portes étaient closes. Pourtant, il voyait une ombre grandir sur le mur, troublée par la lueur du feu qui crépitait. Quelqu'un gravissait l'escalier.

De qui s'agissait-il ? Il eut très vite la réponse : une silhouette venait de surgir de l'escalier en colimaçon.

Il sentit son cœur bondir de désir.

— Calliope ? Que faites-vous ici ?

— J'ai besoin de vous parler.

Sans lui jeter un regard, elle passa près de lui et se dirigea vers l'espace qui s'ouvrait au milieu des bibliothèques.

— J'ai besoin de vous parler, moi aussi, mais nous pourrions peut-être attendre que le jour se lève.

Pourtant, Dieu sait si la tentation de la garder ici, seule avec lui, était grande ! Son regard s'attarda sur les tresses retenues par des peignes qui frôlaient ses épaules nues et les six boutons de nacre de sa robe. Elle portait encore sa tenue de soirée bordeaux ornée de dentelle blanche.

Elle secoua la tête.

— Cela ne peut attendre.

Cette froideur dans sa voix ne lui disait rien qui vaille...

— Vous ne connaissez pas mes parents, Everhart, mais le lien qui les unit l'un à l'autre est aussi insaisissable qu'il est tangible. J'ai passé ma vie à espérer avoir la même chance qu'eux et à craindre d'en être privée pour toujours. La seule chose qui m'a permis d'éprouver un bonheur aussi

grand a été de me plonger dans les livres. Au fil de mes lectures, j'ai ressenti l'amour, la peur, l'angoisse, la joie. Tout était là. Là et nulle part ailleurs. Jusqu'à ce que je reçoive une lettre...

En entendant le bruit reconnaissable entre mille du papier froissé, Gabriel baissa les yeux sur les mains de Calliope et sentit soudain tout son sang se glacer.

Elle se tourna lentement pour lui faire face. Les flammes dansantes de la cheminée se reflétaient dans ses yeux et rendaient son regard impénétrable. Elle leva une feuille jaunie et très abîmée. Le coin inférieur gauche était déchiré.

— *Cette lettre.*

— Calliope, je...

— Quand je l'ai lue, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu, quelque chose en moi a changé. J'ai eu l'impression que mon âme était comme un livre qu'on ouvrait pour la première fois. Que l'histoire de mon cœur était offerte à tous les regards. Derrière chaque mot, j'ai senti un désir si puissant qu'il semblait le miroir du mien.

Sa voix se mit à trembler.

— J'ai cru alors avoir trouvé l'âme sœur, un cœur capable d'éprouver la passion avec autant de force que moi...

Les flammes dans ses yeux se troublèrent, laissant Gabriel pétrifié. La voir souffrir et savoir qu'il en était le seul responsable décuplait sa douleur. Il se sentait dévoré de remords et d'angoisse.

— J'allais tout vous dire.

Elle ouvrit la bouche et haussa les sourcils d'un air dubitatif.

— Et m'avouer que ce n'était qu'une simple plaisanterie ?

Il secoua la tête — la seule partie de lui qu'il était encore en mesure de contrôler.

— Ce n'était pas une plaisanterie.

— Avez-vous idée de ce que j'ai pu ressentir, quand on a révélé l'existence de la deuxième lettre ?

Elle ferma un instant les yeux, comme si elle ne supportait pas d'avoir à le regarder.

— Bien sûr, personne ne savait que c'était la *deuxième*, car je n'ai pas rendu publique la première. Mais moi, je le savais. Ma seule consolation a été de me dire que cette missive n'avait blessé personne. Ce n'était qu'une plaisanterie qui n'exprimait aucun sentiment profond. Du moins..., souffla-t-elle d'une voix mal assurée, jusqu'à ce que la lettre suivante arrive, puis celle d'après. Six en tout. Six occasions pour mon cœur de se briser un peu plus.

Il avança vers elle, mais elle recula de deux — *trois* — pas.

— Je suis désolé, Calliope.

Une larme brilla dans la lumière en glissant le long de sa joue.

— Le pire, dans cette histoire, c'est qu'elle m'a fait abandonner mon rêve. J'ai décidé que l'amour et le mariage ne valaient pas la peine de souffrir. Que je n'avais pas besoin de me marier. Que j'allais simplement lire mes livres et veiller sur mes parents. Pour le reste de ma vie.

— Non, Calliope ! Non...

Hélas, elle refusa de l'écouter et poursuivit :

— Je suis alors devenue aigrie. Je me suis mis dans l'idée de prendre ma revanche. J'étais déterminée à démasquer ce Casanova et à en faire un sujet de moquerie parce qu'il avait joué avec mon cœur. J'ai tenu un journal où figuraient tous les candidats potentiels. J'ai d'ailleurs quelques pages sur vous. Je suis sûre qu'elles vous amuseraient.

Il secoua à nouveau la tête, et l'entendit laisser fuser un petit rire sinistre et froid.

— Au fil du temps, tandis que ma colère cédait le pas au désespoir, je me suis convaincue que cette lettre n'avait aucune importance, et qu'il valait mieux l'oublier complètement. Alors, j'ai donné mon journal à mes sœurs dans l'espoir que mon cœur guérisse.

Il la vit sonder son expression, comme si elle cherchait sur son visage l'explication de la cruauté dont il avait fait preuve envers elle.

— A vrai dire, s'il y a bien une chose que j'ai apprise — grâce à vous —, c'est qu'on peut réparer la reliure d'un livre, mais qu'on ne peut guérir un cœur brisé qui restera cabossé et se brisera un peu plus facilement les fois suivantes. La preuve de ce que j'avance se trouve dans ma main. Je ne me suis jamais débarrassée de cette lettre. Je l'ai lue des centaines de fois, au point qu'elle en est devenue presque transparente d'usage. J'en connais chaque mot, chaque lettre, chaque délié.

— Calliope, je n'ai jamais voulu...

— Voilà pourquoi je me suis arrêtée net quand j'ai vu ceci.

Elle lui montra alors un pli cacheté qu'elle plaça en face de sa lettre.

— Une lettre pour Mayfair. Un courrier tout à fait banal. Et pourtant on peut y remarquer une chose...

Du bout de l'index, elle suivit le contour des mots.

— La façon dont vous écrivez le *M* est très particulière, lord Everhart. Et de ce fait, très reconnaissable.

Gabriel se mordit la lèvre. Il l'avait blessée. Il l'avait abandonnée. Et cela le dévastait. Il avait envisagé toutes les manières de lui avouer son secret, puis y avait renoncé, immanquablement. Pouvait-il lui révéler les menaces proférées par son frère ? Non, ce serait moralement inacceptable. Croft n'avait fait que protéger sa sœur, après tout. Tout comme il aurait dû la protéger, lui aussi. Il aurait dû prendre tous les risques pour elle. Se montrer digne de son amour, depuis le début. Au lieu de ça, il lui avait brisé le cœur.

Et, s'il ne lui disait pas quelque chose, il allait la perdre pour toujours.

— Je vous aime, Calliope.

— C'est *comme ça* que vous essayez de justifier vos actes ?

Elle poussa un soupir, lâcha les lettres, et ses épaules s'affaissèrent.

— Pardonnez-moi si je décide de ne plus croire à vos mensonges.

— Je vous ai toujours aimée. Depuis le soir où nous nous sommes rencontrés au bal d'Almack's.

Il marcha vers elle et lui attrapa les mains avant qu'elle ne puisse s'enfuir.

— Vous m'avez raconté votre histoire. Maintenant, c'est mon tour.

— Vous ne préférez pas vous enfuir ? Planifier votre prochaine expédition ? siffla-t-elle, retirant vivement ses mains.

Même si sa voix était agressive, son regard trahissait toute l'inquiétude qui l'animait.

— Nous devons cesser de nous voir.

Non. Pas question de la perdre. Pas maintenant. Pas alors qu'il avait enfin le courage d'avouer ce qu'il voulait le plus au monde.

— Je refuse de fuir la vérité plus longtemps. Alors, ce n'est pas le moment que vous le fassiez.

Il réussit à l'arrêter en haut de l'escalier, mais se sentit impuissant. Inutile de se bercer d'illusions : il ne pouvait pas la forcer à rester. Et pourtant elle sembla hésiter, la main sur la

rambarde, les doigts tremblants.

Pas de doute : c'était sa dernière chance.

— Je vous ai déjà parlé de la plume de phénix et de l'œil de dragon. Année après année, je les ai trouvés ensemble, systématiquement. Je les ai aussi trouvés le soir de notre rencontre. Ils étaient côte à côte, à la sortie de la salle de bal. Ils attendaient au bord de l'une des marches, comme si on avait voulu que je les trouve. Comme si on avait voulu me rappeler qu'il me manquait encore la rangée de clochettes blanches.

Il prit une profonde inspiration avant d'ajouter :

— Mais cette nuit-là je les ai trouvées, elles aussi.

Immobile, Calliope continuait de lui tourner le dos, prête à filer.

— J'ai mis la plume et la pierre dans ma poche, puis j'ai gravi les marches, se hâta-t-il de poursuivre. A moins de deux pas de la salle de bal, j'ai vu les clochettes. Celles d'un brin de muguet. Un simple élément de décoration qui m'a laissé le souffle coupé.

Il s'avança d'un pas, la gorge serrée, secoué par l'émotion que faisait naître en lui ce souvenir.

— Vous tourniez la tête. La lumière de toutes les chandelles se concentrait sur votre visage. Et soudain j'ai su. *J'ai su.*

Le temps de prendre une brève inspiration, elle laissa glisser sa main sur la rambarde. Sans un mot. Pourtant, il eut la sensation que quelque chose vacillait en elle.

— Je n'ai pas voulu croire au coup de foudre. Pendant des mois, je me suis battu contre mes sentiments.

Il fit quelques pas de plus et se trouva suffisamment près d'elle pour sentir la soie de sa robe contre ses jambes. Il osa lui prendre la main. Cette fois, elle la lui laissa.

— Seulement, je n'ai jamais pu m'éloigner de vous. J'ai espéré que côtoyer le cercle d'amis dont vous faisiez partie, tout comme Brightwell, me donnerait la possibilité de débusquer vos défauts. J'ai voulu me convaincre que j'avais tort. Au lieu de cela, j'ai continué à vous aimer en dépit de mes efforts. Votre esprit vif, votre sincérité, vos petites phrases qui semblent tout droit sorties d'un roman — j'ai aimé toutes ces choses.

Et il les aimait encore.

Calliope tourna alors la tête pour chercher son regard. Elle semblait en proie à une telle confusion !

— Et les autres ? Auriez-vous tenu le même discours, si l'une de ces femmes avait découvert votre secret ?

— J'ai écrit ces autres lettres — ce tissu d'inepties — sous le coup de la culpabilité et de la peur, répondit-il en secouant la tête. De la culpabilité, à cause de ce que j'avais fait à Brightwell. De la peur, parce que je redoutais que vous découvriez un jour la vérité, mais surtout parce que je redoutais ce qui se passait en moi. Malgré moi.

Il prit une grande inspiration. Le moment était venu de dire toute la vérité.

— J'avais peur de vous aimer, Calliope.

* * *

Calliope tâcha de reprendre son souffle. A quoi bon le nier ? Cet aveu la bouleversait.

Il l'aimait ? En l'entendant, elle avait cru tout d'abord que c'était pour lui un moyen de faire

diversion. Elle devait pourtant se rendre à l'évidence : entendre sa voix se briser et lire cette fragilité dans ses yeux lui donnait envie de le croire. Jamais elle n'avait autant voulu quelque chose, sa vie durant.

Cela dit, elle n'allait pas faire la bêtise de l'écouter !

— Ce que vous me dites me blesse. Bien plus que je n'ose l'admettre. Vous pourriez dire n'importe quoi pour vous soulager de votre culpabilité ou m'empêcher de dévoiler votre secret.

— Maintenant, mon secret *et* mon destin se trouvent entre vos mains.

Il recula lentement, l'entraînant avec lui vers les rayonnages. Il lui tenait la main avec une telle délicatesse qu'elle pouvait se libérer à tout moment.

— Eloignez-vous de cet escalier, je vous en prie. Je sais que je ne le mérite pas, mais j'aimerais avoir la possibilité de m'expliquer complètement.

Pourquoi n'arrivait-elle pas à partir ?

— Vous avez eu cinq ans pour le faire ! répondit-elle d'un ton rageur.

Gabriel fit la grimace. Preuve qu'elle avait fait mouche.

— Vous avez tout à fait le droit de me haïr.

Et maintenant quelle attitude adopter ? Tourner les talons et descendre l'escalier en emportant son cœur brisé ? Non. Elle voulait d'abord des réponses.

— Pourquoi aviez-vous peur de m'aimer ?

A ces mots, il l'attira près de lui, imperceptiblement. Un léger mouvement. Un souffle. Un contact. Ses doigts se mêlèrent aux siens. Avant qu'elle puisse s'en rendre compte, ils étaient à moins d'un pas l'un de l'autre.

— Parce que je savais que ma vie n'aurait plus aucun sens si je vous perdais, alors que je vous aimais corps et âme.

Il y avait une telle intensité dans sa voix qu'elle se sentait comme prisonnière.

Sans la brusquer, il lui plaça les bras sur ses épaules, puis glissa un bras autour de sa taille.

— J'ai vu ce qui est arrivé à mon père, après la disparition de ma mère. La vie l'a quitté, petit à petit. Certes, il a refait sa vie avec Agnes, et ils tiennent l'un à l'autre, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même. Je ne peux pas oublier celui qu'il était quand il aimait ma mère. Elle était la lumière de son existence — son soleil dans le ciel du matin, sa lune et sa voûte étoilée, le soir venu. Elle était tout pour lui. En grandissant, j'ai eu peur de cette forme d'amour autant que je la désirais.

Il lui caressa la joue. C'est à ce moment seulement qu'elle s'aperçut qu'elle pleurait.

— Elle était également son amie ?

— Oui.

Voilà pourquoi il n'avait jamais eu de liens d'amitié avec une femme !

Elle prit soudain conscience d'une chose. Etre le témoin, dans son enfance, d'un tel désespoir, alors même qu'il souffrait lui aussi, l'avait profondément changé. Vu de l'extérieur, il donnait l'impression de ne pas s'occuper du monde qui l'entourait. Au fond de lui, pourtant, vivait un homme effrayé par la tristesse insondable que seule la mort de l'être aimé peut causer.

Tendrement, il lui embrassa le front, la tempe, la joue.

— La première fois que je vous ai vue, j'ai aussitôt eu la certitude que j'allais vous aimer aussi fort que mon père a aimé ma mère. C'est pour cela que j'ai lutté.

Calliope sentit son cœur se serrer. Se trouver dans les bras de Gabriel lui semblait si naturel qu'elle n'avait pas l'impression de se trahir elle-même. Bien au contraire : elle estimait être là où

elle avait toujours voulu être.

Seulement, pourquoi avait-il mis si longtemps pour parvenir à ce constat ?

— Cinq années, Everhart. Cinq *très* longues années. Vous étiez devenu si distant vis-à-vis de moi avant de sortir de ma vie...

— Quand j'ai écrit ces autres lettres pour vous empêcher de découvrir mon identité, un... *ami* m'a aidé à comprendre à quel point je vous avais trompée.

Il ferma les yeux et posa son front contre le sien.

— A cette époque, j'ai pris la décision de m'éloigner de vous. J'ai pensé que vous épouseriez un homme qui vous méritait vraiment. Et pourtant l'idée de ne plus vous voir m'a rendu fou. J'ai suivi votre famille à Bath. Il fallait que je sois près de vous. Aujourd'hui, cinq ans ont passé, mais mes sentiments sont toujours aussi forts. *Plus forts*, même.

Elle eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. D'instinct, elle s'agrippa aux épaules de Gabriel.

— Comment pourrais-je vous croire ?

— Faites confiance à votre cœur, souffla-t-il, avant de déposer furtivement un baiser sur ses lèvres.

Comment résister plus longtemps ? Elle lui rendit son baiser après avoir posé les mains sur sa nuque.

— En voilà une drôle d'idée !

Elle laissa alors les mains de Gabriel lui attraper délicatement le visage. Il lui demandait véritablement pardon : il y avait tant de sincérité dans son regard !

— Je regrette de ne pas vous avoir fait cet aveu à l'époque. Je regrette d'avoir provoqué toute cette souffrance. Et, par-dessus tout, je regrette de ne pas m'être marié avec vous le jour de notre rencontre.

— Vous marier avec moi le premier jour ? lâcha-t-elle dans un souffle. J'ai entendu dire qu'il en faut au moins quatre pour rallier le village de Gretna Green.

— Alors nous nous serions mariés le quatrième jour, mais pas plus tard.

Impossible de ne pas le croire. Il avait parlé avec une telle certitude !

— Savez-vous combien de romans j'ai lus pour essayer d'oublier les mots que vous aviez gravés dans mon cœur ?

Elle avait beau vouloir le réprimander, la façon dont elle se serrait contre lui prouvait le contraire.

— De quoi remplir une immense bibliothèque.

— Alors je vais vous construire la plus grande bibliothèque que vous ayez jamais vue.

Il retenait son souffle, comme s'il attendait la réponse qu'elle allait lui donner.

Elle eut soudain la sensation que sa vie était sur le point de basculer.

— Faites attention, Gabriel, je vous prends au mot et veillerai à ce que vous le fassiez !

A peine eut-elle fini sa phrase qu'il fondit sur elle pour l'embrasser. Cette passion qu'elle avait si longtemps niée la traversa entièrement, effaçant tous ses doutes. Un besoin dévastateur, déchirant, l'envahit. Elle voulait plus, bien plus, qu'un simple baiser. C'est ainsi qu'elle plongea la langue dans la bouche de Gabriel, pour goûter à ces arômes de whiskey, en un baiser de plus en plus fiévreux.

Pas question de se détacher de lui ! En se hissant sur la pointe des pieds, elle se pressa contre lui pour soulager un peu de la tension qui l'oppressait. Elle sentit les mains de Gabriel remonter le

long de son dos. Un instant plus tard, sa robe glissait le long de ses épaules.

Le temps de reprendre de l'air, elle leva les yeux vers lui.

Il lui sourit. Puis ses mains se posèrent sur elle et caressèrent sa peau nue avant de s'aventurer plus bas. En collant son bassin contre le sien, elle sentit l'intensité de son désir. Ses intentions étaient claires. Il voulait lui faire l'amour. Ici. Maintenant.

— Vous l'avez dit vous-même, cinq *très* longues années ont passé. Je me dois de dissiper vos derniers doutes.

— Et votre pari ?

Il soutint son regard.

— Je prendrai tous les risques pour vous, Calliope.

Cinq longues années. L'attente avait désormais pris fin. Elle lui répondit par un nouveau baiser et l'entendit pousser un grognement sourd quand elle happa sa lèvre inférieure.

Les reins cambrés, elle se frotta lentement contre son désir impérieux. De ses mains, il la caressait fiévreusement à travers le tissu de sa robe, l'explorait d'une façon qu'elle n'aurait jamais pu concevoir, même en donnant libre cours à son imagination. Elle s'agrippa de toutes ses forces à sa chemise en lin et laissa échapper un petit cri — de plaisir autant que de désir. Un désir impérieux, à l'état pur. A l'image de ceux qui menaient à leur perte les héroïnes innocentes de ses romans favoris.

Elle comprenait enfin pourquoi.

Incapable d'attendre une seconde de plus, elle baissa les bras pour que sa robe puisse glisser librement le long de son corps. Le brocart lourd tomba par terre. Sans perdre une seconde, Gabriel défit les boutons de son jupon. Avant qu'elle ait le temps de reprendre son souffle, il était par terre lui aussi. Ce fut ensuite le tour de son corsage, puis de sa chemise. Elle se tenait désormais face à lui sans rien d'autre que ses bas et ses pantoufles.

Mais, étrangement, elle ne se sentait pas nue. Bien au contraire : elle était comme enveloppée par le désir qui perçait dans le regard de Gabriel. Son corps répondit aussitôt : sa poitrine frémit, tandis qu'une chaleur dévorante agitait tout son être.

— Mon amour, vous êtes vraiment une sirène ! souffla-t-il, en l'attirant à lui.

Ses mains la caressaient et l'exploraient sans rencontrer le moindre obstacle. Elle frissonnait. C'était comme si tout son corps fondait. Allait-elle pouvoir tenir encore longtemps ? Non. Lui-même semblait d'ailleurs l'avoir senti, ce qui n'avait rien d'étonnant. Il lui fit délicatement prendre place sur la méridienne. Puis il se pencha vers elle pour l'embrasser.

— J'ai un autre aveu à te faire, murmura-t-il sans cesser de faire courir ses lèvres sur sa mâchoire, sa gorge, le contour de son épaule. Si je désire autant partir pour l'Amérique du Sud, c'est à cause de cela.

Il suivit du bout du doigt la petite tache rose qu'elle avait au-dessus de la poitrine.

— Vraiment ?

La tête penchée, il fit courir sa langue sur le pourtour de cette imperfection.

— *Mmm...* Elle ressemble au continent sud-américain. Je me suis toujours douté qu'elle avait une saveur exotique. Tout ça me donne envie d'explorer tout ton corps, mon amour.

Avant qu'elle puisse répondre, il prit son téton durci dans sa bouche. Avec un gémissement, elle se souleva du fauteuil, le corps cambré, comme pour le supplier.

Il la souleva jusqu'à lui sans cesser d'embrasser sa peau nue. La nuque posée sur le haut du dossier de la méridienne, elle s'offrit à son appétit dévorant. Les mains plantées dans son épaisse

chevelure, elle le serra contre sa poitrine. Elle le serra encore, tandis qu'il s'aventurait le long de son ventre, puis quand il plongeait la langue dans son nombril, avant de poser la bouche sur l'endroit le plus intime de son corps.

Elle entrouvrit les lèvres, mais ne laissa échapper aucun son. Elle était perdue ! Mais Gabriel était son guide dans ce voyage, et elle pouvait lui faire confiance : il connaissait le chemin. Elle leva les bras pour s'agripper au rebord du fauteuil, sous sa tête, et ferma les yeux. Il la poussa à écarter les cuisses, avant de glisser les mains dans son dos pour la soulever. Elle sentit alors une vague immense naître dans les tréfonds de son être et grandir, comme une mer déchaînée pendant l'orage.

Sans relâche, la langue de Gabriel s'insinuait en elle, puis remontait lentement pour caresser son bouton. Elle laissa échapper une série de gémissements, tandis qu'il la dévorait. Des vagues furieuses se fracassaient en elle. Elle se mit à crier. Son corps frissonnait, son bassin se cambrait, tremblait... tandis que l'écho de ses cris de jouissance résonnait en elle.

Gabriel leva les yeux vers elle et la lécha une dernière fois, lentement. A travers la fenêtre, le clair de lune jetait sa lumière sur la peau brillante de ses lèvres et de sa mâchoire. Avec un sourire diabolique, il se passa la main sur la bouche et se lécha les doigts.

— Tu as la saveur d'un fruit exotique, mon amour. Sucré, mûr et délicieusement juteux.

Impossible de ne pas rougir en entendant une telle déclaration. Seulement, ce qu'elle vit aussitôt après la troubla davantage, car son Casanova commença à se dévêtir. Puis il se plaça devant elle et déboutonna son pantalon, pour qu'elle contemple ce qu'il y avait dessous.

Ce qu'elle fit.

— Tu es...

Beau, magnifique, divin !

— Nu, dit-elle dans un souffle.

Gabriel esquissa un sourire, et le regard de Calliope s'attarda sur sa silhouette impeccablement dessinée, ses épaules larges et la toison dorée de son torse. Elle formait une ligne qui descendait le long de son ventre, puis sous son nombril. A partir de là, elle s'assombrissait et...

Calliope essaya de déglutir, les yeux fixés sur la virilité de Gabriel, fièrement dressée. C'était moins une *lame mortelle pour la vertu* qu'une *épée destructrice* !

Seigneur ! Elle se retint d'éclater de rire en songeant aux images que lui inspirait ce spectacle. Pour la première fois de sa vie, une vague d'excitation l'envahit toute. Elle-même, les jambes écartées, les pieds pendant de part et d'autre du fauteuil, elle offrait presque tout son corps aux regards de Gabriel.

Il s'agenouilla entre ses cuisses et se pencha sur elle. La chaleur de son corps l'enveloppa. La toison qui lui recouvrait la poitrine et l'abdomen caressait son ventre et ses seins. Elle sentit ses tétons se durcir. C'en était presque insoutenable.

— Mon amour, murmura-t-il contre ses lèvres. Ouvre les yeux.

A quel moment les avait-elle fermés ? *Sûrement quand tu as vu son épée*, lança d'un ton moqueur une petite voix dans sa tête.

Elle ouvrit les yeux et se laissa aussitôt hypnotiser par l'intensité profonde des yeux bleu-vert de Gabriel. Le moment était enfin venu d'admettre ce qu'elle avait ressenti depuis toujours : elle l'aimait. Corps et âme.

Elle posa alors les mains sur son beau visage et déposa un tendre baiser sur ses lèvres pulpeuses avant de plonger son regard au fond du sien.

— J'ai quelque chose à t'avouer.

— Maintenant ?

En d'autres circonstances, elle aurait éclaté de rire en le voyant aussi déboussolé. Mais ce qu'elle avait à dire était trop important. Pas question d'attendre.

— Je regarde la dernière page de chaque livre avant de me décider à le lire.

Il lui sourit.

— Je sais. Tu aimes savoir à quoi t'attendre. Or, en ce moment, tu ne sais pas ce que te réserve la suite de cette histoire.

— Oui, admit-elle.

Il colla ses lèvres contre les siennes, puis se plaqua contre elle pour qu'elle puisse sentir son désir fiévreux.

— Si tu veux, je vais te raconter tout ce qui va se passer par le menu.

Quand elle acquiesça, il approcha la bouche de son oreille. Tandis que son souffle chaud la faisait frissonner, il commença à lui raconter tout ce qu'il allait faire, dans les moindres détails, jusqu'à ce qu'elle soit incapable de tenir en place.

— Pitié ! implora-t-elle le souffle court.

Impossible de supporter cette torture plus longtemps !

Ils étaient désormais allongés tous les deux dans le fauteuil, l'un contre l'autre, sans aucun obstacle pour les séparer. Calliope frémissait à l'idée de ce qui allait se passer. Gabriel entra alors lentement en elle, puis resta immobile.

Son souffle haletant lui caressait les lèvres.

— Pendant cinq ans, je t'ai imaginée ainsi.

Il s'enfonça encore. Plus profondément, cette fois. Et, quand il s'immobilisa à nouveau, elle s'étonna de sentir battre en elle son pouls. On aurait dit qu'il suivait le même rythme que son cœur.

Elle entoura son beau visage de ses mains et l'embrassa. L'amour qu'elle éprouvait pour lui était si grand ! Il grogna comme s'il rendait les armes face à cette force toute-puissante. Il commença à aller et venir en elle. Le sentir aussi intensément la fit gémir, mais c'était davantage un cri de surprise que de douleur. Son corps avait du mal à l'accueillir. C'était comme si elle brûlait de l'intérieur. Elle aurait pourtant voulu s'abandonner entièrement à lui, mais cette sensation était presque trop forte.

C'est alors qu'il l'embrassa encore. Délicatement. Tendrement. Susurra des mots doux contre ses lèvres. Caressa ses jambes, son ventre, ses seins. Et petit à petit elle sentit que son corps se détendait.

Gabriel se frotta contre elle. En elle. Il ne se retirait plus que pour changer de position. A chacun des lents mouvements qu'il faisait, cette sensation bouleversante de plénitude provoquait chez elle une émotion indescriptible. Tout son corps était désormais traversé par un profond frisson qui la poussa à enrouler une jambe autour de la taille de Gabriel.

Il en sourit, mais son regard était celui d'un fauve, aussi sombre que l'onyx. Intense. Déterminé. Il lui dévora la bouche, tout en allant et venant en elle de plus en plus profondément, de plus en plus vite.

— Tu es à moi, Calliope. Pour toujours.

C'était la vérité. Elle ouvrit la bouche pour en dire autant à son sujet, mais sentit aussitôt sa gorge se nouer. Une vague de désir venait de l'envahir sauvagement. La pointe de ses seins durcit

davantage, tandis que la toison qui recouvrait le torse de Gabriel continuait de caresser ses tétons. Elle se serra contre lui, de toutes ses forces. Elle allait s'effondrer d'un moment à l'autre, c'était une certitude !

Et c'est ce qu'elle fit. Elle se brisa comme un navire contre les récifs. Tout son corps se mit à trembler. Elle laissa échapper un cri déchirant. Une autre vague la submergea. Le plaisir. L'amour. L'extase. Tandis qu'il s'enfonçait une fois de plus en elle, il laissa échapper un râle profond qui résonna dans la pièce.

* * *

— Je crois que nous pourrions écrire un livre très osé sur le plaisir, après la nuit que nous venons de passer ! déclara Calliope peu avant le lever du soleil.

Gabriel eut juste assez d'énergie pour répondre d'un petit rire. Ils étaient étendus sur leur lit improvisé, à même le sol de la mezzanine. Il était absolument épuisé. Jamais il n'aurait cru qu'on puisse éprouver autant de plaisir. Il avait même l'impression d'avoir inventé l'art de faire l'amour avec elle. Tout avait été si nouveau, si inattendu !

— Ce livre existe déjà. Si d'aventure nous allons en Inde, je te le montrerai : il contient même davantage que ce que nous avons été en mesure de faire.

Elle leva la tête vers lui, les joues empourprées, les yeux brillants.

— Il y a donc d'autres choses ?

— Je te montrerai, mais il faut que tu me laisses du temps pour récupérer. La journée, au moins, dit-il avant de l'embrasser. S'agissant de ce qui est prévu ce matin, je vais faire en sorte que ma voiture suive la tienne jusqu'en Ecosse. Là-bas, je demanderai à ton frère son consentement, puis j'irai à Bath pour obtenir celui de ton père et je retournerai en Ecosse pour que nous puissions nous marier à Gretna Greene.

Il la vit alors plaquer les mains sur son torse, puis poser le menton dessus. Une petite moue flottait sur ses lèvres qu'il avait tant aimé embrasser.

— Et si je ne veux pas épouser le Casanova qui a écrit ces lettres d'amour ?

— Il est trop tard pour changer d'avis ! Tu m'as déjà dit oui à travers toutes les façons dont tu m'as donné du plaisir.

— Hum..., murmura-t-elle, plissant les lèvres comme si elle avait besoin d'un moment pour y réfléchir. J'imagine que tu n'as plus un sou à cause de moi ? Car il semble bien que tu sois sur le point de perdre ton pari...

— Exactement ! affirma-t-il avec un demi-sourire.

Chapitre 20

Quelques heures plus tard, Calliope enfilait sa tenue de voyage. C'était exactement celle qu'elle portait le jour de son arrivée à Fallow Hall. Seulement, elle n'aurait jamais osé imaginer à quel point sa vie allait changer en l'espace de deux semaines. S'il n'en fallait qu'une seule preuve, c'était bien l'agitation éloquente et délicate qui l'étreignait !

Gabriel possédait une âme de poète et un caractère passionné. C'était l'homme idéal pour elle. *Le seul* qui soit fait pour elle. Ce n'était pas juste une tocade : il lui avait déclaré sa flamme. Et ils allaient se marier !

Comment réagirait son frère en apprenant qu'elle allait épouser Gabriel ? Il aurait du mal à en croire ses oreilles ! D'ailleurs, elle-même peinait à reprendre ses esprits. Pourtant, son cœur lui disait que les années qui venaient de s'écouler n'étaient qu'une épreuve — une épreuve qu'elle avait dû surmonter pour avoir le droit de vivre heureuse pour toujours avec lui.

Elle se sentit trembler de la tête aux pieds au moment où elle frappa doucement à la porte de la chambre de Pamela.

— Ma cousine, vous êtes réveillée ? Il est temps pour moi de partir.

A sa grande surprise, Pamela vint lui ouvrir. Chose plus surprenante encore, elle n'était pas en robe de chambre, mais en tenue de voyage, les cheveux élégamment coiffés.

— Pamela, tu es resplendissante, ce matin !

— Oui, répondit celle-ci, après avoir jeté un coup d'œil en direction du miroir. Il est temps pour nous aussi de quitter Fallow Hall. Milton m'a rappelé ce matin que près de six semaines se sont écoulées depuis l'accident.

Tant mieux pour Brightwell. On ne peut pas passer son temps à couvrir quelqu'un.

Et Brightwell s'était déjà montré trop bon avec sa femme.

— J'imagine que rester aussi longtemps ici n'avait aucun sens, lança Pamela en traversant la pièce. Mais je voulais tellement être aux côtés de lord Everhart !

A ces mots, Calliope se raidit. Gabriel était à elle, et à elle seule. Il fallait qu'elle le fasse comprendre à sa cousine.

— Je ne vois pas pourquoi vous teniez tant à y être.

— Je suis sûre que beaucoup de jeunes femmes, mariées ou pas, sont amoureuses de lui. Néanmoins, je suis convaincue qu'elles sont peu nombreuses à pouvoir dire qu'elles comptent s'enfuir avec lui, soupira-t-elle, s'approchant de la fenêtre.

Calliope sentit un malaise diffus l'envahir. Que voulait dire Pamela ? Elle fixa son dos,

incapable d'ouvrir la bouche.

— C'était avant l'accident, poursuivit celle-ci sans se retourner. C'est ma faute s'il s'est cassé la jambe, vous savez ? Si je n'avais pas bondi à l'autre bout de la voiture au moment où le cocher amorçait son virage, notre véhicule n'aurait jamais versé.

Le malaise qui étreignait Calliope se transforma soudain en une inquiétude écrasante. Non, non... Elle avait sûrement mal compris : il arrivait parfois à Pamela de dire n'importe quoi.

— Cet accident... Vous voulez dire que vous étiez avec Everhart ?

Jusqu'ici, elle n'avait jamais fait le lien entre la jambe cassée d'Everhart et l'accident de Pamela.

Celle-ci lui jeta un regard par-dessus son épaule, un sourire rêveur sur les lèvres.

— Il était toujours si attentionné, il me posait toutes sortes de questions sur ma famille. Milton n'en pose jamais. Je ne suis même pas sûre qu'il aime ma famille. Ces derniers temps, il a été très froid avec moi, surtout depuis que j'ai reçu cette lettre.

Cette lettre — celle qu'elle prétendait avoir reçue peu de temps après son arrivée à Fallow Hall. Calliope avait failli l'oublier. C'était la seule raison qui l'avait poussée à prolonger son séjour. Et pourtant son envie dévorante de la trouver lui semblait presque étrangère, désormais.

Gabriel ne s'était pas expliqué sur la lettre de Pamela. S'agissait-il d'une lettre d'amour ou d'un tissu d'inepties ?

Inepte ou non, cette missive avait manifestement une grande importance pour sa cousine. Mais, si elle n'en avait aucune pour Gabriel, alors pourquoi tenait-elle à la garder ?

Hélas, aucune réponse qu'elle essaya de formuler ne parvint à l'apaiser.

Mal à l'aise, elle se cala contre un coin du lit.

— Vous songiez à vous enfuir ensemble, Everhart et vous ?

Tout à coup, elle se souvint de ce que lui avait dit la duchesse douairière au sujet de l'amitié de circonstance qui unissait Everhart et Brightwell, mais aussi de la rivalité qui avait pu opposer les deux hommes à un certain âge.

Non...

Elle secoua la tête. Ce qui s'était passé quelques heures plus tôt n'était donc qu'un mensonge ? Ou la conséquence d'une rivalité née cinq ans plus tôt ? Impossible de le croire !

— Bien sûr, lord Everhart n'a plus été aussi charmant après votre arrivée, soupira Pamela.

Il suffit à Calliope d'entendre ces quelques mots pour que d'autres mots surgissent.

« *Pourquoi Everhart ne se joint-il plus à nous pour le dîner ? Lui qui a toujours été un hôte exquis avant l'arrivée de ma cousine. Je me demande ce qui a changé.* »

— Quand ma lettre a disparu, je suis restée à me morfondre, poursuivit Pamela. Milton a presque cessé de sourire... jusqu'à ce matin. Figurez-vous qu'il a retrouvé mon poudrier en ivoire ! D'après lui, il devait être dans sa chambre depuis le début.

Elle désigna la table derrière elle : la petite boîte y était, ouverte, et un morceau de parchemin déroulé en sortait.

— Quelle chance, n'est-ce pas ? J'ai enfin retrouvé ma lettre, et chacun de ses mots parle à mon cœur. J'y penserai avec émotion chaque fois que les distractions de la ville peineront à me rendre heureuse.

Calliope n'arrivait pas à quitter la table des yeux.

— C'est votre lettre ? souffla-t-elle.

— Oui.

Pamela la saisit, puis la colla contre son cœur avec un soupir.

— Lisez-la, je vous prie, et dites-moi si votre cœur ne cherche pas à s'envoler de votre poitrine.

Calliope attrapa la lettre d'une main tremblante, puis tourna le dos à Pamela, faisant mine de vouloir l'étudier attentivement. En réalité, elle avait peur que son visage puisse trahir ses émotions.

Ma très chère Pamela,

Mon cœur brûle pour la sirène qui l'a ravi...

La sirène ? Calliope n'eut pas la force d'en lire davantage. Sa vue se troubla. Un océan de larmes coula le long de ses joues. Cette lettre n'était pas un tissu d'inepties romantiques. Ces mots ne ressemblaient que trop à la missive qu'elle-même avait reçue.

Je ne suis qu'une idiote. Une idiote aveugle et bien trop romantique.

Au même instant, une terrible vérité se fit jour dans son esprit : Gabriel n'avait jamais vraiment tenu à elle. Ni quand il lui avait écrit cette lettre d'amour, ni quand il l'avait emmenée faire cette promenade en traîneau, ni la veille, quand ils avaient...

— Qu'en dites-vous ? demanda alors Pamela d'une voix tremblante d'excitation. Avez-vous déjà lu une lettre aussi romantique ?

Le temps de s'essuyer furtivement les joues, Calliope tendit la lettre à sa cousine, sans se retourner.

— C'est une petite merveille. J'aurais aimé rester pour l'apprécier davantage, mais ma voiture m'attend.

Avant de se trahir, elle se précipita vers la porte, puis traversa le couloir — avant de tomber sur Everhart.

* * *

— Eh bien !

Gabriel attrapa Calliope par les épaules : elle venait de lui rentrer dedans en surgissant d'un couloir.

— Que t'arrive-t-il ? C'est parce que tu es impatiente de me voir que tu cours comme ça ?

Comme elle levait le menton et plongeait les yeux au fond des siens, il s'aperçut qu'elle avait les joues humides et les yeux rougis.

— Tu ne m'as jamais aimée, n'est-ce pas ?

Elle renifla, puis écrasa une larme du dos de la main avant de poursuivre :

— Tout ce que tu m'as dit la nuit dernière, c'était un mensonge ? Je... je n'étais qu'une passade. Un caprice.

Gabriel sentit la panique l'envahir et son pouls s'accélérer. Calliope semblait sortir de la chambre de sa cousine. Qu'avait-elle bien pu entendre ? Impossible de le dire avec certitude, mais il avait sa petite idée...

— Tu ne peux pas croire ça. Pas après... Nous avons bâti des projets, Calliope. Ma voiture attend.

— Et, quand je serai arrivée chez mon frère, combien de temps vais-je devoir t'attendre ? Des jours, des semaines, des mois, des *années* ?

A ces mots, elle secoua la tête et fit un pas en arrière.

Il n'en croyait pas ses yeux. Il l'avait demandée en mariage dans sa lettre et à nouveau le matin même. Il *allait* se marier avec elle ! Rien d'autre n'avait d'importance. Pourquoi ne le comprenait-elle pas ?

— Tu as encore ma lettre. Si tu as besoin d'une preuve, la voilà : ce que je t'ai écrit me lie à toi, peu importe ce qu'on a pu te dire.

— Ta lettre, soupira-t-elle. Cela fait trop longtemps que je me berce d'illusions. J'ai cru que la mienne n'était pas comme les autres. J'ai cru que je n'étais pas...

Sa voix se brisa, et elle donna un violent coup d'épaule pour se dégager. Il la lâcha et resta les bras ballants. La lettre envoyée à Pamela ! Elle avait dû refaire surface ! Bon sang, pourquoi ne lui avait-il pas tout expliqué la veille ?

— Tu es la seule qui compte pour moi. Tu es tout pour moi. Si j'ai écrit cette lettre à ta cousine, c'était pour me donner une chance de...

— Une *seconde* chance, tu veux dire ? J'ai l'impression que tu as déjà eu une chance avant l'accident, quand tu songeais à t'enfuir avec elle. Ta seconde chance de la faire quitter son mari, c'était cette lettre.

Bon sang de bois !

— Je n'ai jamais tenté de m'enfuir avec ta cousine ! Elle s'est trompée du tout au tout sur notre amitié.

C'était ce qu'il avait essayé de faire comprendre à Pamela, ce jour-là.

Calliope haussa les sourcils, un petit sourire moqueur aux lèvres.

— Votre *amitié* ? Je crois me souvenir que tu n'as pas d'amies au sein de la gent féminine.

— J'ai employé ce mot pour ne pas faire injure à un membre de ta famille. Mais si je dois me montrer plus explicite : ta cousine est trop écervelée pour avoir compris que je lui parlais simplement pour obtenir des informations sur toi. Rien de plus.

Il secoua la tête. Lui qui avait osé imaginer que Calliope serait la première femme à percer sa carapace et à découvrir l'homme qu'il était vraiment ! C'était bien ce qu'elle lui avait dit quand ils s'étaient retrouvés seuls dans leur cachette, non ?

« *J'étais peut-être amoureuse de l'idée que je me faisais de lui. De ce que pouvait être l'amour.* »

Il sentit sa gorge se serrer. Était-elle amoureuse de l'idée qu'elle se faisait de l'homme qui lui avait écrit cette lettre ou amoureuse de *lui* ? Il songea alors aux moments qu'il avait passés avec elle et prit soudain conscience d'une chose : elle ne lui avait pas dit une seule fois qu'elle l'aimait.

Il avait toujours eu peur d'aimer de tout son cœur une femme puis de la perdre. De passer le restant de ses jours à vivre comme une âme en peine.

— Est-ce que tu étais seul avec ma cousine, au moment de l'accident ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Oui.

— Est-ce que tu l'as embrassée, elle qui est une femme mariée ?

— Non.

C'était la vérité. Hélas, il voyait bien qu'elle ne le croyait pas. Voilà pourquoi il jugea bon

d'ajouter :

— Mais *elle* a essayé de m'embrasser.

Cette précision n'était pas digne d'un gentleman, mais qu'importe.

— J'ai toujours été quelqu'un de romantique. Trop romantique, soupira-t-elle d'une voix tremblante. J'aurais dû m'attendre à ce que les choses finissent ainsi.

Gabriel se mordit la lèvre. Il affrontait le destin, une fois de plus. Et il était en train de perdre.

— Tu avais raison d'attendre davantage de ma part. Tu mérites qu'on te donne tout.

Devait-il se résigner à la perdre ?

Non. Il se refusait à l'admettre, mais hélas...

Il ne pouvait pas la forcer à l'aimer.

Calliope passa à côté de lui, puis s'arrêta net.

— J'aurais aimé pouvoir lire la dernière page de cette histoire, Everhart. Cela m'aurait évité de choisir ce livre.

Chapitre 21

Tout au long de la semaine qu'elle passa en Ecosse, Calliope fit semblant d'être exactement celle que Griffin et Delaney avaient laissée à Fallow Hall. Elle fit des promenades avec sa belle-sœur et des emplettes au village. Elle écrivit à ses parents et à ses sœurs pour leur décrire la beauté de Brannaleigh Hall. Néanmoins, elle se garda de raconter quoi que ce soit sur ses deux semaines dans le Lincolnshire.

Ce séjour ne regardait qu'elle. Elle et personne d'autre. C'était ses erreurs. D'ailleurs, chaque fois que son frère la surprenait en train de rêvasser, il n'avait pas l'air de s'en inquiéter : elle était coutumière du fait, après tout.

Néanmoins, quand on lui transmit une lettre de Fallow Hall, il lui fut impossible de cacher la vérité plus longtemps : elle n'était plus la même. Tout avait changé. Elle avait laissé son cœur en miettes sur les marches en pierre du manoir. Recevoir une lettre de là-bas ne fit que lui rappeler ces pénibles souvenirs.

Elle resta plusieurs minutes à la fixer, la main tremblante.

— Quelque chose ne va pas, Calliope ? demanda Delaney à l'autre bout de la table de la jolie salle à manger.

Debout face au buffet, Griffin lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il fronça aussitôt les sourcils, l'air alarmé.

— Tu es toute pâle !

— C'est la preuve que je suis en bonne santé, non ?

Calliope essaya de rire, mais son rire sonna faux. Son frère et sa belle-sœur la regardèrent à nouveau : ils semblaient aussi inquiets l'un que l'autre.

— Il n'est pas impossible que Londres commence à me manquer. Même si cet endroit est magnifique, j'ai la nostalgie du Temple des Muses.

C'était sa librairie favorite, du côté de Finsbury Square. Mais, pour être tout à fait honnête, elle n'avait plus la moindre envie de lire. Les dénouements heureux n'étaient que des histoires à dormir debout. Autant les laisser aux enfants qui n'avaient jamais eu le cœur brisé.

En signe d'assentiment, son frère hocha la tête et retourna remplir son assiette. Delaney, elle, esquissa un sourire chaleureux : cette réponse semblait avoir apaisé son inquiétude.

— J'éprouve la même chose avec Haversham's, fit-elle. Il y a de si jolies choses, chez cette modiste ! Avec le début de la nouvelle saison, on y trouvera un grand choix de rubans.

— Et ceux de la saison dernière ? lança Griffin en traversant la pièce, sa chaise à la main.

Il déposa un baiser sur le front de sa femme en passant près d'elle, avant de poursuivre :

— Se sont-ils volatilisés ou sont-ils encore enfouis dans les tiroirs de ta garde-robe ?

— Je les ai envoyés à M. Harrison pour la nouvelle école. J'ai parlé avec l'intendante : nous sommes tombées d'accord sur le fait que chaque fillette mérite d'avoir un assortiment de rubans.

Un grand sourire se peignit sur son visage. Elle avait raison d'être fière d'avoir voulu créer une école ouverte aux petites filles les moins favorisées.

— Cela étant, je crois que nous devrions envisager de rentrer à Londres à la fin de la semaine.

— Si cette histoire de rubans l'exige, qu'à cela ne tienne ! répondit Griffin d'un air moqueur.

— Encore faut-il que tu aies réglé tes affaires ici, ajouta son épouse. Je dois dire que je te trouve un peu la tête ailleurs, depuis ton dernier rendez-vous.

— C'est sans importance. Un imbécile de la région qui se prend pour Homère a tenu à m'expliquer le danger qu'il y a à être pris entre Charybde et Scylla.

Là-dessus, il jeta un œil en direction de Calliope. Il avait retrouvé sa mine sérieuse.

— Quand ton appétit pour les livres sera satisfait, j'espère que tu en auras de nouveau pour les nourritures terrestres.

— Je suis certaine que oui, affirma-t-elle, baissant la tête sur le bout de pain grillé qu'elle n'avait pas eu le cœur de manger.

Il était aussi peu appétissant qu'au moment où elle l'avait mis dans son assiette. Rien ne lui faisait envie. Pourtant, elle n'était pas malade. Elle était tout simplement... insensible à tout. Difficile de ressentir quoi que ce soit — y compris la faim — quand on n'a plus de cœur.

Pourtant, le simple fait de tenir cette lettre lui prouvait que ce n'était pas le cas. Et pour cause : elle la terrifiait. Allons, courage, songea-t-elle en la retournant pour regarder le cachet et décider si elle devait s'empresser de la jeter au feu ou pas. A sa grande surprise, elle venait de Mrs. Merkel.

Elle poussa un soupir. Pouvait-on éprouver du soulagement *et* de la déception en même temps ?

La lecture de cette brève missive lui apprit que l'ensemble du personnel et deux de ces messieurs regrettaient de ne plus la voir à Fallow Hall. Mrs. Merkel osait croire qu'elle manquait à quelqu'un d'autre également, mais que l'intéressé avait quitté le manoir pour regagner la propriété de sa famille, Briar Heath. Elle disait aussi trouver — à son grand étonnement — des plumes rouges dans la salle des cartes chaque fois qu'elle y faisait le ménage. Elle soupçonnait le chien et s'inquiétait pour les oiseaux du Lincolnshire.

Calliope ferma un instant les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, une larme tomba sur la feuille et troubla l'encre.

Ne pleure pas, idiote.

* * *

Une autre pierre verte... Gabriel se pencha, la ramassa et la jeta rageusement en direction du miroir d'eau. Exactement comme il l'avait fait avec toutes celles qu'il avait trouvées au cours des deux semaines précédentes. Il se rappela l'époque lointaine où son père avait fait venir d'Inde une grande quantité d'aventurines destinées à remplir le miroir d'eau. Au fil du temps, c'était comme si ces pierres s'étaient démultipliées.

Il entendit soudain une voix familière s'exclamer :

— J'arrive au mauvais moment, on dirait !

Gabriel se retourna et aperçut Montwood qui traversait le jardin. Le temps de s'essuyer les mains sur son pantalon, il se dirigea vers son ami pour le saluer.

— Ce n'est jamais le mauvais moment.

Pourvu que son sourire forcé soit convaincant !

— J'ignore quel est l'objet que vous venez de jeter dans l'eau, mais il semble vous avoir agacé. Les yeux de Montwood étaient dignes de ceux d'un aigle, comme d'habitude.

— J'ai hésité à m'approcher.

— J'en ai assez de trouver des pierres quel que soit l'endroit où je pose le pied, rien de plus, répondit Gabriel en haussant les épaules.

Montwood regarda par terre, ramassa une autre pierre près de la pointe de sa botte, puis la lança en l'air avant de la rattraper au vol.

— Alors vous ne devriez pas rester aussi longtemps dans le jardin.

— Vous avez peut-être raison.

— Comment trouvez-vous Briar Heath ? demanda Montwood, tandis qu'ils regagnaient la terrasse.

Une demi-bouteille de whiskey les attendait sur la table.

Tout en s'asseyant dans l'un des fauteuils, Gabriel jeta un coup d'œil à la façade en brique d'où ressortaient les linteaux en pierre des fenêtres et des portes. Les souvenirs joyeux du passé étaient désormais si lointains qu'ils ressemblaient à des spectres le regardant depuis l'intérieur de la maison.

— Pas grand-chose n'a changé, dit-il, sentant le poids de la fatigue s'abattre sur ses épaules. Après tout, cet endroit est resté inhabité pendant des années.

— Et pourtant, intervint Montwood, je sens que vous vous attendiez à trouver un changement.

Gabriel secoua la tête. Décidément, son ami était bien trop perspicace pour qu'on puisse lui cacher quoi que ce soit ! Il avait voulu avoir Calliope ici, à ses côtés. Pour toujours. Le voilà, le changement qu'il espérait tant.

— Pas le moins du monde.

Avant que Montwood puisse le presser de questions, il se hâta de poursuivre :

— Et si vous me parliez de Fallow Hall ? Valentin cherche-t-il une nouvelle place, depuis que je l'ai laissé seul avec Danvers et vous ?

— Nous sommes partis un peu plus d'une semaine après vous. Danvers voulait être en ville pour fêter l'arrivée parmi nous d'une toute jeune nièce ou d'un tout jeune neveu — qui rejoint votre famille, d'ailleurs. Néanmoins, je n'ai eu aucune nouvelle de l'enfant de Rathburn. Cela étant, nous avons eu la surprise de tomber sur Croft au Gentleman Jackson's.

Gabriel s'efforça de se détendre. Pas question de serrer les dents devant Montwood : il soupçonnerait quelque chose ! Toujours est-il que le simple fait d'entendre ce nom lui rappela aussitôt son entretien avec Croft, en Ecosse.

Il avait suivi Calliope, comme promis. Hélas, cette discussion avec son frère dans son bureau, à Brannaleigh Hall, l'avait forcé à se rendre à l'évidence : il était dans l'impasse.

— *J'ai l'intention d'épouser votre sœur, Croft.*

Ce dernier avait sondé son regard.

— *Je trouve étrange que Calliope ne m'en ait rien dit. En tout cas, elle ne m'a absolument pas dit qu'elle comptait épouser Casanova, l'auteur de ces fameuses lettres d'amour !*

— *S'il s'agit là d'un moyen détourné de me demander si je lui ai parlé de cette missive — ou plutôt de ces missives —, la réponse est oui.*

— *Vous lui avez tout avoué ?*

— *Tout, sauf votre rôle dans cette histoire. Je n'ai pas jugé nécessaire de m'excuser de mes actes. J'assume l'entière responsabilité de mon choix et j'entends rendre à votre sœur toutes les années qu'elle a perdues à cause de ma négligence.*

— *Comment puis-je vous croire ? Peut-être que le fait de la voir a fait resurgir votre culpabilité. En agissant ainsi, vous tentez de faire taire cette émotion dérangeante.*

— *Il y a cinq ans, j'ai dû choisir entre Charybde et Scylla ou, plus concrètement, entre le fait de jeter l'opprobre sur ma famille et me tenir éloigné de la femme que j'aimais. Si je suis là, c'est pour vous dire que j'aime Calliope. Je l'ai toujours aimée. Marquez-moi au fer rouge, je m'en moque. Elle sera ma femme.*

Croft avait alors croisé les bras sur la poitrine.

— *Alors dites-moi, si votre amour est si évident, pourquoi Calliope n'a-t-elle pas évoqué vos intentions ou votre nom une seule fois ?*

Le souvenir de sa dernière conversation avec Calliope, à Fallow Hall, n'avait fait que lui confirmer ce que Croft soulignait.

Elle ne l'avait pas cru, pas plus qu'elle ne lui avait donné la possibilité de s'expliquer. Et le fait qu'il ait passé sa vie à faire des choix hasardeux avait joué contre lui. Sans doute aurait-il pu résoudre le problème en la forçant à l'écouter, mais il avait eu peur d'obtenir le même résultat. Pire : la voir manquer de confiance en lui — alors qu'elle lui avait trouvé toutes les qualités au monde — l'avait blessé avec une violence telle qu'il préférerait souffrir en silence. Malgré tout, il savait qu'il était le seul responsable de ses malheurs — et de ceux de Calliope.

— *Je croyais que Croft comptait rester en Ecosse pendant quelques semaines encore, dit-il, faisant mine de n'accorder aucune importance à cette nouvelle.*

— *Manifestement, sa femme et sa sœur étaient impatientes de rentrer, répondit Montwood, en lançant à nouveau la pierre en l'air. Il s'est dit soucieux pour la santé de miss Croft, il me semble...*

— *Calliope est malade ?*

Comme si cela ne lui faisait ni chaud ni froid, Montwood continua de jouer avec son aventurine.

— *Ne vous inquiétez pas. Elle avait l'air en parfaite santé quand nous sommes passés leur rendre visite en ville, avec Danvers.*

Gabriel se pencha en avant et rattrapa la pierre au vol.

— *Et de quoi avez-vous parlé ?*

— *De notre pari, ce qui était pour le moins surprenant ! s'esclaffa Montwood. Miss Croft a déclaré — sans le moindre doute — que vous alliez le remporter. Elle a estimé que nous étions bien bêtes de parier contre quelqu'un d'aussi déterminé à ne pas se marier.*

Gabriel se retint de pousser un juron. N'avait-il pas prouvé à Calliope combien cette idée était fautive ? Il avait voulu l'épouser. Il le voulait encore. Il était même en train d'échafauder un plan pour la reconquérir. Hélas, au lieu de trouver des réponses à ce casse-tête, il n'avait fait que buter dans ces satanées pierres vertes !

— *Non, c'est moi qui ai été bête. Je n'aurais jamais dû faire ce pari. Et si Miss Croft le décide, elle a la clé pour m'humilier et me conduire à la ruine. Permettez-moi d'ajouter que cette clé vous permettra, Danvers et vous, de récolter votre dû d'ici la fin de l'année.*

— Avec ceci, vous voulez dire ?

Montwood plongea la main dans son manteau et en sortit une lettre. Une lettre que Gabriel reconnut aussitôt.

— Elle m'a demandé de vous la remettre. Il va sans dire que ce courrier a été glissé dans une enveloppe avant d'être cacheté, mais figurez-vous que le cachet s'est brisé et que cette lettre en a jailli. Comme ça... Vous parlez d'une guigne !

Non...

Gabriel fixa la feuille familière comme si elle allait prendre feu. Il ne pouvait pas le croire. Calliope ne lui avait tout de même pas rendu cette lettre, alors qu'elle l'avait gardée pendant cinq ans ! Elle avait admis qu'elle était amoureuse de l'homme qui l'avait écrite. C'était la seule chose à laquelle il pouvait se raccrocher à cet instant. C'était à n'y rien comprendre.

— Vous l'avez lue, je suppose ?

La joue de Montwood se creusa d'un sourire.

Bon sang de bois !

— Alors vous savez, siffla-t-il, attrapant la lettre.

Son ami haussa une épaule d'un air insouciant, avant de se caler dans le fond de son fauteuil et de croiser les jambes.

— Cela fait des années que je suis au courant des sentiments que vous éprouvez pour elle. Je vous ai vu la regarder d'un air énamouré quand Brightwell lui faisait la cour. Cela étant, je ne m'étais pas aperçu que vous aviez une âme de poète.

Il leva les sourcils d'un air amusé avant d'ajouter :

— Vous savez, nous pourrions écrire ensemble la chanson d'amour la plus mièvre du monde. Et si nous jetions nos oripeaux d'aristocrates aux orties pour devenir les Casanova itinérants ? Toute la bonne société serait à nos pieds. Qu'en dites-vous ?

Gabriel envoya la pierre dans sa direction.

— Le pari... Vous saviez que j'allais perdre depuis le début. Vous m'avez piégé.

— En fait, je *prévoisais* de vous piéger, mais au bout du compte j'ai surtout été curieux de voir ce qui allait se passer. Je n'ai fait que jouer une valse quand j'ai su que vous étiez ensemble, rien de plus. C'est vous qui avez décidé de vous saborder vous-même, mon cher.

Montwood ramassa son aventurine et se remit à la lancer, mais cette fois elle glissa de sa main et tomba sur la terrasse. Il jeta un œil par terre puis poursuivit :

— Vous êtes vraiment cerné par ces pierres vertes. Je ne me souviens pas de les avoir vues tout à l'heure. Comme c'est bizarre. Cela me rappelle toutes ces plumes rouges que nous avons trouvées autour de Fallow Hall avant notre départ. Il y en avait des centaines, et ce n'est pas une formule.

Des plumes rouges ? Et maintenant, les pierres vertes ? Cela voulait dire qu'une dernière chose manquait à l'appel, une seule.

Gabriel secoua la tête et se mit à rire.

— Vous avez raison, mon cher. La seule chose que j'arrive à faire correctement, c'est de me saborder moi-même. Et il est temps pour moi de recommencer !

Chapitre 22

Dans sa chambre à coucher d'Upper Brook Street, Calliope attendait patiemment que Meg finisse de boutonner le dos de sa robe à rayures bleues. Dans le miroir, elle vit soudain le bord de son bonnet en dentelle s'agiter et entendit sa femme de chambre pousser un long et profond soupir.

— Qu'est-ce qui se passe, Meg ?

Pour toute réponse, cette dernière poussa un nouveau soupir avant de croiser son regard dans la glace.

— Vos protections mensuelles sont toujours dans votre garde-robe, vous n'y avez pas touché.

Calliope déglutit difficilement et se détourna. Elle compta les jours dans sa tête...

— Je suis sûre que tous ces déplacements en voiture ont bousculé mon cycle.

Voyager n'avait jusque-là jamais entraîné chez elle de perturbations de ce genre, mais l'idée *semblait* plausible. Il valait mieux se raccrocher à cette possibilité que de paniquer. Pourtant, elle ne se sentait pas inquiète. En un sens, c'était bien la première fois. Elle qui aimait savoir exactement à quoi s'attendre !

— *Bousculé*, répéta Meg. Je me demande tout de même pourquoi vos sœurs n'ont pas ce désagrément, alors qu'elles viennent de rentrer de leur voyage à Bath. Vous avez toutes vos menstrues à la nouvelle lune. Mais cette fois...

— Cela ne fait qu'une semaine de retard.

Et il s'en était passé trois depuis que Gabriel et elle avaient fait l'amour. Elle sentit son estomac se serrer et son pouls s'accélérer. Peut-être était-elle *un peu* paniquée, finalement.

— Oh ! Meg ! lança-t-elle en se retournant vivement. Pensez-vous que d'autres personnes s'en soient rendu compte ? Cela dit, je suis sûre que c'est l'agitation du voyage, rien de plus.

— Mrs. Hatchet, à la buanderie, n'a rien dit, répondit Meg en soutenant son regard. Et vous savez que je ne le ferai jamais.

— Je sais.

Quel soulagement de pouvoir compter sur elles ! L'absence de ces quelques bandes de tissu avait de fortes chances de passer inaperçue après une semaine aussi agitée. S'il y avait un avantage à vivre dans une maison pleine de femmes, c'était bien celui-là ! Dans le cas contraire, Mrs. Hatchet serait aussitôt allée voir sa mère, laquelle serait aussitôt allée voir son père. Or, décevoir ses parents ne faisait pas partie de ses projets immédiats.

— Que comptez-vous faire ?

Calliope se mordit la lèvre. Impossible de cacher quoi que ce soit à Meg. Elles étaient du même

âge, et cela faisait dix ans qu'elles vivaient ensemble. Le lien qui les unissait ne ressemblait guère à celui qui lie une femme de chambre à sa maîtresse : on pouvait parler d'une forme d'amitié.

Elle n'avait jamais eu de retard. Pas une seule fois. Pas même quand elle était malade. Une femme plus sensible au romantisme aurait tenté de se convaincre que ses menstrues tardaient à venir. Une femme plus sensible au romantisme aurait pu croire qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, puisqu'il faut généralement des mois pour concevoir un enfant. Sa belle-sœur en était le meilleur exemple, non ? Cela ne pouvait pas se produire en une nuit. Même si la nuit en question avait été bouleversante.

Hélas, elle avait cessé d'être sensible au romantisme.

Elle observa son reflet tout en replaçant un peigne dans ses cheveux. Tant de choses avaient changé en elle, et pas seulement son innocence ! Se raccrocher à des rêves stupides n'avait aucun sens, et elle le savait maintenant. La vie ne se résumait pas à rêver et à tourner les pages d'un livre en espérant tomber sur un heureux dénouement. Si elle voulait vivre, elle allait devoir sortir de son monde romanesque et accepter la vérité.

Un bébé. Un enfant à elle. Allait-il avoir des étincelles dans les yeux et une âme d'aventurier ? Et si c'était une fille, pourquoi n'aurait-elle pas... des étincelles dans les yeux et une âme d'aventurière ? Quoi qu'il en soit, elle devait se rendre à l'évidence : cacher ce secret serait une longue et difficile épreuve.

— Je vais peut-être proposer à Griffin de m'occuper de Brannaleigh Hall, pendant qu'il est en ville avec Delaney.

Qu'advierait-il ensuite ? Mystère.

Fort étrangement, l'idée de porter l'enfant de Gabriel apaisa la colère qu'elle éprouvait vis-à-vis de lui. A quoi bon le nier ? Elle l'aimait encore. Ses sentiments n'avaient pas changé — et ils ne changeraient jamais. Le perdre — et perdre le rêve de ce qu'elle avait vu en lui — ne lui faisait plus aussi mal. Car, au cours de cette nuit qu'ils avaient partagée, elle avait cru qu'elle était amoureuse et aimée en retour — et cela avec une passion, une certitude qui dépassaient, et de loin, tout ce qu'elle avait pu lire dans ses romans favoris.

C'était cela qu'elle avait voulu depuis toujours, et tant pis si elle avait été bête de le vouloir à ce point.

Voilà pourquoi elle avait décidé de rendre la lettre de Casanova à son auteur quand Montwood et Danvers étaient venus la voir, une semaine plus tôt. Elle n'allait pas dénoncer Gabriel à la bonne société londonienne. Elle n'éprouvait aucune haine. Juste une douleur que le temps guérirait peut-être.

Quelqu'un frappa à la porte de sa chambre et la tira de sa rêverie. Elle s'aperçut qu'elle était encore face au miroir, les mains posées sur son ventre. Meg, qui avait entre-temps fait le lit, traversa la pièce. Tandis qu'elle laissait retomber les bras le long du corps, elle sentit le feu lui monter aux joues. La culpabilité, sans aucun doute.

— Quelqu'un demande à vous voir, mademoiselle.

— A cette heure ?

Elle consulta l'horloge sur le manteau de la cheminée. Avec un peu de chance, elle était encore en train de rêver. Et pour cause : il était bien trop tôt pour une visite. Sa famille ne s'était même pas rassemblée pour le petit déjeuner !

— Qui cela peut-il être ?

Elle descendit l'escalier et traversa le couloir qui menait au salon. Au milieu des couleurs chatoyantes de la pièce, elle aperçut Brightwell, le chapeau à la main, dans un habit gris foncé. L'apercevoir lui fit soudain prendre conscience d'une chose : il n'aurait jamais pu se faire une place dans son univers. Dire qu'elle avait un jour pensé le contraire !

— Miss Croft, commença-t-il avec un signe de tête, je vous prie d'excuser ma visite à cette heure indue...

Où était donc Pamela ?

— Certes, votre arrivée est pour le moins inquiétante, d'autant que ma cousine n'est pas avec vous.

Elle échafauda dans son esprit toutes sortes d'explications, mais aucune n'apaisa l'agitation qui lui étreignait le cœur.

Pamela s'est peut-être enfuie avec Gabriel, en fin de compte.

— Ma cousine se portait-elle bien, quand vous l'avez quittée ce matin ?

— Oui, tout à fait bien.

Il s'éclaircit la gorge avant d'ajouter :

— Permettez-moi d'ajouter qu'elle habite toujours chez nous.

En d'autres termes, elle ne s'était pas enfuie avec Gabriel. Quel soulagement !

Elle s'appuya sur l'accoudoir du sofa.

— Excellente nouvelle !

Le temps d'échanger un regard, ils surent qu'ils s'étaient compris.

— Ce qui m'amène directement au but de ma visite, enchaîna Brightwell, posant la main sur son torse. Je vous ai trompée, miss Croft. Si ma jalousie ne m'avait pas empêché de le faire, j'aurais dû vous révéler depuis longtemps une certaine affaire qui vous aurait épargné de souffrir inutilement.

Effectivement, il s'agissait bien de jalousie. Une jalousie compréhensible s'agissant de sa femme et d'Everhart.

Elle aurait voulu répondre, mais il poursuivit :

— J'ai eu connaissance dès le départ de cette lettre enflammée qu'Everhart vous a envoyée, il y a des années de cela.

Elle vit alors ses traits se durcir : sa bouche ne formait plus qu'une ligne.

— Je sais également qu'il a écrit un courrier similaire à ma femme... il n'y a pas si longtemps.

— Brightwell, je suis vraiment désolée.

— Non, miss Croft, répliqua-t-il, secouant la tête. C'est à moi de m'excuser. Voyez-vous, j'ai un autre aveu à vous faire... Quand je vous ai demandée en mariage, je savais que vous ne m'épouseriez jamais.

Calliope avait du mal à croire ce qu'elle venait d'entendre...

— Comment pouviez-vous en être aussi sûr ?

Brightwell s'éclaircit à nouveau la gorge et regarda le chapeau qu'il tenait devant lui.

— J'en ai pris conscience au moment où Everhart a rejoint notre cercle. Vous étiez si *rayonnante* chaque fois qu'il était dans les parages ! Pourquoi faisait-il mine de se montrer distant avec vous, alors qu'il suffisait de vous voir danser ensemble pour savoir ce qu'il éprouvait vraiment ? Je ne l'ai jamais compris. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu tenter ma chance quand lui a

renoncé à le faire : voilà tout ce que je peux vous dire.

Et ils savaient l'un et l'autre comment cela s'était terminé.

— Je suis désolée, Brightwell, pour beaucoup de choses.

A commencer par le fait qu'elle ne l'avait jamais aimé. Certes, il ne lui aurait jamais brisé le cœur. Mais parce qu'elle ne le lui aurait jamais donné.

— Vous avez fait le bon choix, admit-il sans hésiter. Si je n'avais pas été rongé par la jalousie, j'aurais encouragé Everhart à se déclarer. A la place, j'ai profité du voyage sur le continent auquel il m'avait convié pour le forcer à se sentir coupable.

— Ce n'est pas très noble de votre part !

Pourquoi se sentait-elle obligée de prendre la défense d'Everhart ? Malgré tout, savoir que Brightwell s'était moqué de lui la mettait en colère.

— Vous avez mille fois raison, miss Croft. J'en arrive donc à la principale raison de ma visite. Je dois vous révéler la dernière faute que j'ai commise.

A ces mots, il mit son chapeau derrière lui et prit une grande inspiration.

— Lorsque nous étions à Fallow Hall, j'ai sciemment écrit deux anagrammes afin de vous empêcher de découvrir le secret d'Everhart.

Deux anagrammes ? Ce qui signifiait... Non, ce n'était pas possible...

— Voilà pourquoi je n'ai pas pu identifier son écriture. Mais... pourquoi diable avez-vous fait ça ?

— J'ai honte de vous le dire.

Il baissa les yeux et passa nerveusement le bout de son pied sur le bord du tapis.

— Quand Pamela m'a parlé de la conversation que vous aviez eue au sujet de la lettre qu'elle avait reçue et des questions que vous lui aviez posées, j'ai été envahi par un sentiment de... *vanité*. Jamais personne n'a imaginé que je puisse être l'auteur de ces lettres qui ont circulé. Pourquoi ? J'aurais très bien pu... Du coup, quand je vous ai vue lancer l'idée d'un jeu où chaque participant devait écrire une énigme, tout s'est éclairé dans mon esprit : vous espériez percer le mystère de Casanova. Or, je souhaitais que son identité reste un mystère. Car grâce à ce mystère je restais un candidat potentiel. Calliope se sentit rougir. En un sens, elle avait une part de responsabilité dans cette histoire, elle aussi.

— Brightwell, je...

Il leva la main pour l'arrêter et secoua la tête.

— Je vous en prie, miss Croft. Vous n'avez pas à vous expliquer. D'autant que c'est à moi de vous demander pardon. Mais j'ai encore d'autres choses à dire avant d'en terminer.

Le voyant rougir, elle s'empressa de hocher la tête pour ne pas le mettre plus mal à l'aise qu'il ne l'était. Ces aveux devaient être des plus pénibles pour lui.

— Tout d'abord, j'ai su que votre cousine s'était entichée d'Everhart. Les premiers temps, j'en ai été soulagé : elle arrêta ainsi de jeter des regards énamourés au jardinier. Et je savais que je pouvais faire confiance à Everhart, si d'aventure il se retrouvait seul avec elle. Oui, miss Croft, vous avez bien entendu. Je lui fais confiance.

Voilà qui était très surprenant !

— Encore maintenant ? ne put-elle s'empêcher de lui demander.

Il hocha la tête avant de reprendre :

— Les conversations qu'ils ont pu avoir tous les deux tournaient exclusivement autour de votre

famille. Je crois qu'il espérait apprendre le plus de choses sur vous. Il s'est attaché à orienter les discussions vers la santé de votre père, vos sœurs, vous-même, votre frère et son récent mariage...

Il haussa les épaules — ce qui ne lui ressemblait guère —, puis ajouta d'un ton las :

— Il ne se serait jamais enfui avec Pamela. D'ailleurs, c'est moi qui lui ai demandé de l'accompagner chez sa mère, à la campagne, le jour de l'accident. Avec le recul, j'aurais dû le mettre en garde contre son tempérament.

Calliope fronça les sourcils. Repenser à cet accident et au fait que sa cousine s'était jetée sur Everhart ne la poussait pas à l'indulgence.

— Cela n'explique pas pourquoi il lui a écrit une lettre d'amour.

— Ah non ? s'étonna Brightwell. Pardonnez-moi, mais je pensais que vous l'aviez lue. Pour ce que j'en ai compris, même si elle était adressée à ma femme, cette missive vous concernait.

— Vous vous trompez.

Il fallait que ce soit le cas. Elle n'avait quand même pas fait une erreur pareille !

Brightwell plongea alors la main dans son manteau et en sortit la lettre qu'il déplia :

« — *Ma très chère Pamela, Mon cœur brûle pour la sirène qui l'a ravi. Pendant des années, j'ai attendu qu'elle me trouve — attendu inlassablement le mot qui me ramènerait vers son rivage. Je rêve ardemment de voir ses cheveux d'ébène tomber en cascade sur — il s'éclaircit la gorge sans quitter la lettre des yeux — ces épaules nues que je n'ai jamais touchées. Je me languis de sentir la caresse de — il s'interrompit à nouveau — ces lèvres que je n'ai jamais goûtées. Mes bras tremblent de ne pas pouvoir la serrer. Je suis perdu sans elle et je ne permettrai jamais à Brightwell de subir un aussi triste sort. Votre ami..., etc. »*

Calliope crut qu'elle ne pouvait plus respirer. Elle n'avait pas lu la lettre, à Fallow Hall. Elle s'était arrêtée à la première ligne. Le simple fait de lire *sirène* l'avait profondément blessée : elle avait cru qu'Everhart s'était servi des mêmes mots pour séduire sa cousine. Seulement, Pamela n'avait pas des *cheveux d'ébène*. Les siens étaient blonds comme les blés.

« *Je suis perdu...* »

Pouvait-elle y croire ? Une chose était sûre : il n'était pas question de laisser ses émotions troubler son jugement plus longtemps. Ce qu'elle voulait, c'était voir les choses comme elles étaient, pas autrement. Elle quitta le sofa pour se rendre à la fenêtre avant de revenir sur ses pas.

— Je ne sais pas quoi penser, avoua-t-elle, se tordant nerveusement les doigts.

Brightwell replia la lettre et fit mine de la ranger dans sa poche avant de se raviser et de la poser sur la table placée devant le sofa : il la lui rendait.

— Avec ce qu'a publié le *Monitor* de ce matin, j'ai cru qu'il était temps de vous mettre au courant de tout.

— Le *Monitor* ?

Elle se précipita dans le couloir et s'aperçut qu'un exemplaire du journal tout juste sorti de l'imprimerie l'attendait sur la table en bois de rose. Le temps de le rapporter jusqu'au salon, elle parcourut des yeux la première page, la deuxième...

Lorsqu'elle parvint à la moitié de la troisième page, son cœur cessa un instant de battre.

CASANOVA TOMBE LE MASQUE

A celles et ceux qui m'ont connu sous le nom de Casanova, je tiens par la présente à avouer mon immense lâcheté.

Voici des années de cela, je suis tombé amoureux d'une jeune femme à qui j'ai écrit pour lui révéler mes sentiments. Mais, avant de poster cette lettre, j'ai fait disparaître ma signature en arrachant le bas de la feuille. Malgré tout, cette sirène ô combien intelligente faillit découvrir ma véritable identité. Pris de panique, j'ai alors écrit une série d'autres lettres — pour lesquelles je me dois de présenter des excuses — afin de l'empêcher de me retrouver. En agissant de la sorte, j'ai brisé le cœur de ma bien-aimée, et celui d'autres femmes.

A travers cet aveu, j'espère que son cœur qui m'est si précieux pourra commencer à guérir. Je l'aime toujours. Je l'aimerai toujours.

Car je suis à elle, pour toujours.

GABRIEL LUDLOW

Vicomte Everhart

Lorsqu'elle se retourna pour faire face à Brightwell, Calliope sentit tout son visage — sa bouche, ses joues, ses yeux — dessiner un sourire. Pourquoi cacher le bonheur qui l'envahissait ? Elle traversa la pièce dans l'intention de le prendre dans ses bras. Seulement, celui-ci plaça son chapeau devant lui comme un bouclier : autant renoncer.

— Brightwell, vous avez fait de moi la plus heureuse des femmes ! Si vous n'étiez pas marié à ma cousine, je vous embrasserais.

Soudain, un grognement sourd attira son attention.

— Et si vous pensez la même chose, Brightwell, grogna encore Everhart, je vous tuerai sur le pré ce matin même !

Chapitre 23

Gabriel avait serré si fort les fleurs délicates, que tous les brins de muguet de son bouquet retombaient à présent sur son poignet, flasques et sans vie. Le ruban rouge qui les retenait pendait au bout de ses doigts. Pourquoi diable avait-il confié son bâton de marche au majordome — avec son chapeau, son manteau et ses gants ? S'il l'avait gardé avec lui, il aurait eu de quoi transpercer le cœur de Brightwell avec son bout pointu en argent.

— Everhart, ces menaces sont parfaitement inutiles ! déclara Calliope. Regardez avec quelle brutalité vous avez écrasé ces pauvres fleurs ! J'espère que vous ne comptiez pas les offrir à quelqu'un.

Il lui jeta un regard courroucé. Comment osait-elle avoir l'air aussi joyeuse et insouciante ? Lui qui n'avait pas cessé de se morfondre, dès l'instant où il l'avait vue s'éloigner de lui !

Ses yeux brillaient, elle avait le feu aux joues... et un instant plus tôt elle avait bien failli sauter dans les bras de Brightwell. Heureusement, ce dernier avait eu assez de bon sens pour garder les doigts accrochés au bord de son haut-de-forme gris. Ce simple geste lui avait peut-être sauvé la vie. Les fleurs n'avaient pas eu cette chance.

Peut-être pouvait-il d'ailleurs se débarrasser de son pitoyable bouquet. Au moment où il se mit à la recherche d'un endroit où le poser, il s'aperçut que le salon était rempli de muguet. Chaque table était ornée de petits pots en terre cuite et de vases colorés. Pour un peu, la pièce croulait sous les clochettes blanches.

Quand il croisa le regard de Calliope, le souvenir du merveilleux moment qu'ils avaient partagé flotta au-dessus d'eux.

— Comme vous pouvez le constater, dit-elle doucement, nous avons eu du muguet en abondance, la semaine dernière. Le jardinier n'en avait jamais vu autant !

Elle s'éloigna du sofa et s'arrêta devant lui. Elle était d'un côté de la porte et lui, de l'autre. Son regard trahissait une certaine incertitude. Avec une délicatesse désarmante, elle tendit les mains vers le bouquet. Lorsqu'elle l'attrapa, ses doigts graciles frôlèrent les siens.

— Vous croyez que vous pourrez en sauver quelques brins ? demanda-t-il tout bas.

Sa voix tremblait de désir. Cela faisait trois semaines qu'il ne l'avait pas vue. Depuis qu'il l'avait tenue entre ses bras. Depuis qu'elle lui avait dit qu'elle n'aurait jamais choisi de lire le livre de leur histoire.

Elle ouvrit de grands yeux. Impossible de savoir ce qu'elle pensait à cet instant précis.

— Je l'espère.

— Cette histoire de crime d'honneur me fait penser que je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner, lança alors Brightwell, en mettant son chapeau. Everhart, si vous souhaitez vous entretenir avec moi ce matin, vous connaissez mon adresse. Mais je vous en prie : laissez-moi prendre une bonne tasse de thé avant de me tuer !

— Entendu.

Gabriel fit un petit mouvement de tête. Il n'était pas entièrement convaincu de devoir régler ses comptes avec Brightwell sans violence.

— Nous sommes des gentlemen, après tout.

Brightwell était presque sorti de la pièce, quand il s'arrêta net.

— Saviez-vous que... qu'on croirait entendre votre père, quand vous prenez cette voix ?

Avec un grand rire, il leur adressa un signe de la main, leur souhaita une bonne journée et s'en alla.

Gabriel resta impassible. Cela faisait longtemps que ce genre de provocations n'avait plus de prise sur lui. Quand la porte d'entrée se referma, il concentra de nouveau toute son attention sur Calliope.

— Dites-moi, est-ce que Brightwell vous rend souvent visite de si bon matin ?

— Tout dépend de ce que vous appelez *souvent*, répliqua-t-elle avec un sourire moqueur.

Là-dessus, elle se dirigea vers une table près de la fenêtre et y déposa le bouquet. Il put y apercevoir un exemplaire du *Monitor*. Le journal était ouvert à la page de sa confession.

Il avança dans la pièce et embrassa du regard tout ce qui l'entourait. Ce mélange de couleurs fantaisiste lui rappela ses voyages. Et les fleurs celles qu'il pouvait admirer chez lui.

Chez lui. A cette idée, il rejoignit aussitôt Calliope qui tâchait de défaire le ruban enserrant les brins de muguet.

Une fois auprès d'elle, il se pencha et posa la main sur le journal. D'un air détaché, il laissa courir son doigt sur les mots.

— Vous avez lu quelque chose d'intéressant ?

Elle poursuivit ce qu'elle était en train de faire, ne lui offrant pour toute réponse qu'un haussement d'épaules indifférent.

— Il y a une nouvelle exposition au musée.

— Hum... C'est tout ?

Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. La lumière du matin caressait sa peau. Il y avait vraiment quelque chose de rayonnant chez elle. C'était sidérant. Captivant.

Elle leva les yeux. Non pas vers lui mais le journal, sans pour autant abandonner les petites clochettes blanches, arrachant d'un coup sec les tiges brisées et sauvant celles qui pouvaient encore l'être.

— Non. Une confession a attiré mon attention. Je n'ose imaginer ce que la famille de l'auteur doit penser. C'est un vicomte, après tout.

Lui, il imaginait que sa grand-mère allait rire — en privé uniquement, bien sûr. Dans la bonne société, sa mine sévère empêcherait quiconque d'évoquer le sujet. Quant à l'estimable duc de Heathcoat, il se plaisait à penser qu'il comprendrait. Lui aussi avait jadis été un homme passionné.

Mais rien de tout cela n'avait beaucoup d'importance.

— A mon avis, l'auteur se moque de ce que pense sa famille, dit-il. Tout ce qui l'intéresse, c'est ce qu'elle pense.

— Vous avez peut-être raison, répondit-elle avec une petite moue. Néanmoins, l'auteur a commis une très grave erreur, en publiant ce message.

— Quelle erreur ?

Il fit glisser le journal vers lui et relut attentivement. Sa confession se présentait exactement comme il l'avait souhaité.

— C'est atroce, poursuivit alors Calliope d'un air navré. Maintenant qu'il a admis être l'auteur de toutes ces lettres, il va être forcé d'épouser l'une des femmes qu'il a ensorcelées avec sa prose.

L'attention de Gabriel se concentra de nouveau sur le profil de Calliope. Il remarqua une ligne à peine visible au-dessus du bord de son sourcil. Derrière ce ton moqueur, sans doute était-elle vraiment inquiète qu'il soit obligé d'épouser une autre femme qu'elle. Mais ce n'était qu'une supposition.

— Je crois qu'il n'a fait sa demande en mariage qu'à une seule femme.

— Sans preuve, il est impossible de le savoir avec certitude, dit-elle en se raidissant. Maintenant qu'il a dévoilé son secret, l'une de ces femmes encore célibataires pourrait avoir envie de mettre la main sur lui.

— Mais seule l'une d'entre elles possède de lui une demande écrite.

Calliope poussa alors un soupir, et un sourire se dessina sur son visage.

— Peut-être, mais d'après ce que j'ai entendu dire cette lettre n'a pas été signée.

— Hum...

Il plongea la main dans sa poche, en sortit la lettre qu'elle lui avait renvoyée et la déplia. Il poussa les brins de muguet pour la poser sur la table.

Calliope indiqua le coin inférieur arraché.

— Vous voyez ? Pas de signature.

Il plongea à nouveau la main dans sa poche et en sortit une petite bourse en cuir. Le temps de glisser la main à l'intérieur, il en retira une plume rouge en assez piteux état qu'il posa sur la table. Il en sortit ensuite une pierre verte polie et la plaça à côté de la plume. Enfin, il prit délicatement un bout de papier aux bords légèrement arrondis. Il le plaça au niveau du coin inférieur, dernière pièce du puzzle, portant sa signature.

Calliope porta brusquement les mains devant sa bouche. Les yeux écarquillés, elle regarda la lettre, puis se tourna vers lui.

— Vous l'avez gardé ? Pendant tout ce temps ?

Il hocha la tête.

— Cette plume et cette pierre sont celles que j'ai trouvées sur les marches de la salle de bal d'Almack.

Il la prit dans ses bras. Impossible d'attendre plus longtemps !

— Vous voyez ? Aucune autre femme ne peut revendiquer mon cœur. Il n'y a que vous. Depuis toujours.

— Je me dois de vous écrire en retour.

— Pour me faire attendre ? demanda-t-il, en l'attirant plus près de lui. Non. Pas question.

— Alors je vais vous dire ce que j'aurais écrit.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, jeta les bras autour de son cou et l'embrassa.

— Mon cher Gabriel, les mots me manquent pour te dire combien je t'aime. Même avant que tu n'écrives cette merveilleuse lettre, j'étais attirée par toi. Je refuse qu'un océan puisse nous séparer.

Je ne veux plus qu'aucun récif nous fasse obstacle. Laisse ton cœur jeter l'ancre près du mien, il y sera en sécurité. Pour toujours. Ta sirène, Calliope.

Gabriel sentit son cœur chavirer. Incapable de contenir sa joie, il souleva Calliope et la fit virevolter.

— Je vais te rendre chaque jour de ces années que nous avons perdues à cause de ma bêtise. Tu mérites qu'un homme te fasse longuement la cour.

— Pas trop longtemps, tout de même ! lança-t-elle dans un grand éclat de rire.

Juste avant qu'elle se penche pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, il vit ses yeux briller.

* * *

Quelques heures plus tard, Gabriel retourna chez les Croft, sur Upper Brook Street.

Obtenir une dérogation spéciale signée par l'archevêque de Canterbury avait été plus facile que prévu. Avoir l'appui du duc de Heathcoat avait évidemment aidé. Son père n'avait pas approuvé officiellement cette confession dans le *Monitor* ni ce mariage précipité, mais il n'en avait pas été surpris non plus.

Gabriel ne put s'empêcher de sourire. Lui qui pensait qu'affronter son père serait le moment le plus périlleux ! Il avait fallu qu'il se retrouve dans le bureau de Croft pour se rendre compte que le duc de Heathcoat, ô combien intimidant, avait trouvé ses maîtres en les personnes du père et du frère de Calliope.

— J'aimerais bien sûr avoir votre bénédiction, Croft. Mais Calliope et moi allons nous marier demain matin.

— Une dérogation ? ! s'exclama Griffin avant de se ruer sur lui.

Il y avait de fortes chances pour que tout Londres l'ait entendu crier.

Il leva aussitôt la main pour parer le coup. Il avait espéré de sa part une réaction plus calme mais, vu les circonstances, il comprenait.

— Vous vous souvenez de cette fois, au *Gentleman Jackson's*, quand vous m'avez dit que je pourrais vous demander une faveur.

Croft hésita un instant. Puis il baissa la main, à contrecœur.

— Une seule, Everhart. Mais Calliope est ma sœur.

— Et *ma* famille.

Il avait à peine terminé qu'il sentit un poing puissant s'abattre sur sa mâchoire.

Il s'écroula par terre, les bras en croix. En levant les yeux, il vit George Croft apparaître dans son champ de vision. Un instant plus tôt, le vieil homme était assis dans son fauteuil : il semblait si fragile ! Mais, à présent, il avait l'air d'avoir rajeuni d'un coup.

Gabriel secoua la tête pour recouvrer ses esprits. Malheureusement pour lui, le père et le fils savaient frapper fort. Il plia la jambe de manière à pouvoir poser le bras sur son genou, puis se massa la mâchoire. Allons, il l'avait bien mérité ! Si un homme s'était présenté devant lui avec une dérogation spéciale pour épouser sa fille, l'animal l'aurait amèrement regretté.

Sa fille... Calliope portait peut-être son enfant !

Subitement, il se sentit heureux (et même bien davantage) d'avoir mal.

— Toutes mes excuses, monsieur. Je ferai tout pour que votre fille soit heureuse pour le restant de ses jours.

George Croft fit un rapide mouvement de tête, puis lui tendit la main pour l'aider à se relever.
— Bienvenue dans la famille, mon fils !

Epilogue

Le lendemain, tandis que les cloches de l'église sonnaient joyeusement, Calliope et Gabriel prirent place dans leur voiture. Elle portait des brins de muguet dans les cheveux. Lui avait glissé une plume rouge et une pierre verte dans sa poche.

Son mari. Gabriel était son mari... Calliope ne put s'empêcher de sourire. Elle n'aurait pu être plus heureuse en cet instant.

Dès que le cocher fit claquer son fouet, Gabriel l'attira contre lui et l'embrassa.

— Tu es enfin à moi, *ma sirène*.

— Pas si vite. C'est tout le contraire ! Quoi qu'il en soit, je t'ai coûté une jolie petite somme. Tu as perdu ton pari. Danvers et Montwood auraient difficilement pu avoir l'air plus satisfaits.

Il se pencha vers elle, écartant une mèche de cheveux rebelle de son visage.

— Détrompe-toi, je n'ai rien perdu du tout. Le destin m'a offert la seule chose que j'ai toujours désirée.

— Si tu savais à quel point j'aime t'entendre le dire !

Elle posa la main sur le cœur de Gabriel et la bouche contre la sienne.

— Je suis sûre que tes amis refuseront d'entendre tes arguments. Ils voudront leurs gains.

— Mais qui nous dit qu'ils vont gagner ? L'année est loin d'être terminée, et maintenant que je t'ai à mes côtés tu vas pouvoir m'aider.

Il l'enlaça et l'attira contre lui.

Avec un grand éclat de rire, elle enroula les bras autour de son cou.

— Ah non, pas de coups bas ! Je préfère les aider à trouver l'âme sœur.

— Comme tu voudras, mon amour.

Il l'embrassa à nouveau. Sa bouche glissa sur son menton, le long de son cou, puis jusqu'au col de sa robe jaune pastel, garni de rubans.

— J'ai bien fait de demander une voiture fermée.

Calliope pencha la tête en arrière pour lui faciliter la tâche.

— Je te rappelle que nous allons arriver à notre banquet de mariage d'une minute à l'autre.

— J'ai demandé au cocher de faire un tour du parc auparavant. A moins que tu ne préfères rejoindre directement nos invités ?

Calliope ferma les yeux, puis susurra :

— Non, tu as raison. On ne pourrait pas mieux commencer.

REMERCIEMENTS

Merci à mes amies de Facebook — April Shafer, Cara Ross, Kim Castillo, Lori Worthington — qui m'ont aidée à trouver le nom de « l'entremetteur » de cette trilogie.

Merci à Chelsey et à la formidable équipe d'Avon Impulse pour leur travail acharné, leur dévouement et l'épatante couverture qu'ils ont créée.

Merci à la communauté des lectrices de romance et aux fans de romances historiques pour leur amour et leur soutien.

* * *

Vous avez aimé ce roman ?
Ne manquez pas le deuxième tome de la série
de Vivienne Lorret à paraître en novembre,
dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : THE ELUSIVE LORD EVERHART

Traduction française : Léa Tozzi

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Vivienne Lorret.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Lettre & plume : © TREVILLION IMAGES/ELLY SCHUURMAN

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin)

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-6281-8

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

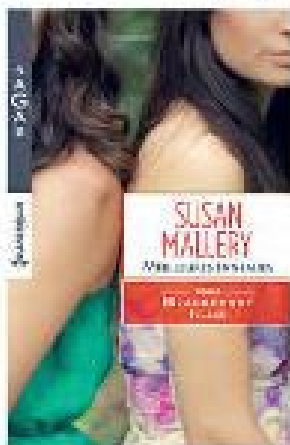


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



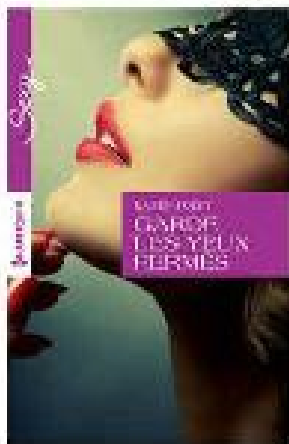
Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



VIVIENNE LORRET

À vous, pour toujours

Calliope n'a plus rien d'une romantique. Cinq ans plus tôt, elle a perdu la tête pour une simple lettre d'amour, au point de refuser une demande en mariage plus qu'honorable. Elle a compris son erreur le jour où d'autres jeunes filles ont reçu les mêmes missives, bientôt baptisées « Lettres de Casanova ». Depuis, Calliope n'a plus reçu aucune demande en mariage et elle nourrit une rancœur tenace envers l'inconnu qui a ruiné sa vie. Alors, lorsqu'au cours d'un séjour à Fallow Hall, une nouvelle lettre est envoyée à sa cousine, Calliope reprend espoir. Casanova est tout près, elle le sent, et elle va pouvoir enfin réaliser son rêve le plus cher : se venger.

Figurant régulièrement dans les meilleures ventes d'*USA Today*, **Vivienne Lorret** adore les romances, son ordinateur rose, son mari et ses deux fils (pas nécessairement dans cet ordre... ça dépend des jours). De sa plume intarissable, elle convertit des litres de thé en mots, pour nous offrir des histoires passionnées au cœur de la Régence anglaise.

Série Les gentlemen de Fallow Hall

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr